

Hanssens, sans songer à porter la moindre atteinte à l'influence que la mission française avait acquise sur la rive droite, voulut, dans l'intérêt de l'Association, rendre visite aux habitants de la rive gauche et les déterminer, par des présents et des paroles amicales, à se ranger sous la protection de la Société internationale, dans le cas où ils n'auraient pas encore accepté le protectorat de la France.

Le capitaine confia à Courtois le commandement provisoire de la flottille et, accompagné de dix hommes de couleur, il redescendit le fleuve sur une des baleinières pour gagner vers l'est une rangée d'îlots d'où l'on voyait s'élever des nuages de fumée indiquant qu'ils étaient habités.

Hanssens accosta le premier de ces îlots et y rencontra des indigènes occupés à brûler des herbages.

Questionnés par le mundelé, les natifs répondirent amicalement, qu'ils faisaient du sel et qu'ils habitaient Ikoutou, bourgade située vers l'est.

« N'avez-vous jamais vu d'hommes blancs? demanda Hanssens.

— Oh! bien des fois nous avons vu passer les pirogues de Boula Matari, et nous connaissons aussi le frère de sang de Nabouna, un blanc grand féticheur, homme à médecine (le docteur Ballay), dont les maisons pleines de fusils, de poudre et d'étoffes magnifiques sont à Mbossi, sur l'autre rive.

— L'homme à médecine dont vous parlez a-t-il visité votre village?

— Non, mais il a promis de revenir et d'aller avec nous rendre hommage à notre mfoum Ikoutou. »

« Décidément, pensa Hanssens, je devance fort heureusement les agents de mon émule de Brazza; puis s'adressant aux sauniers, il décida l'un d'eux à lui servir de guide et d'interprète jusqu'à Ikoutou.

La baleinière, sur les indications de l'indigène, redescendit le fleuve à travers un labyrinthe de canaux, et vint atterrir à la rive gauche, en un point où la berge peu élevée était d'un accès facile.

Confiant la garde de la baleinière à six de ses rameurs, Hanssens s'engagea sous la conduite du guide, avec les quatre autres pagayeurs portant des ballots, dans un sentier conduisant au village d'Ikoutou.

Ce sentier, étroit et capricieux comme toutes les pistes indigènes, zigzagait à travers des fourrés inextricables d'arbustes et de hautes herbes dont les ramilles épineuses et les tiges emmêlées abritaient des nuées d'insectes aux couleurs vives et brillantes, mais audacieux et avides.

Dédaignant la peau noire et rugueuse des enfants de l'Afrique, ils s'acharnaient de préférence aux mains et au visage du malheureux pionnier blanc qui ne savait comment repousser ces attaques incessantes.

Les bourdonnements, les piqûres, les morsures des taons, des moustiques, des insectes de tout genre et de toute taille, les ronces et les épines, les caresses brûlantes du soleil tropical, telles furent pour Hanssens, durant deux heures d'une marche difficile, les douloureux incidents de la première partie du trajet.

Au bout de la savane, le tracé suivi décrivait une courbe vers le sud, longeait une forêt montueuse qui, aux dires du guide, était l'habitat favori des chats-tigres et des léopards, puis il inclinait brusquement vers l'est, laissant sur la gauche des masses sombres et profondes de verdure d'où sortaient un fracas d'eaux rugissantes, des grondements et des sifflements humides, rappelant à l'explorateur le vacarme des rapides et des chutes du bas Congo.

Après vingt minutes de marche, la petite caravane s'arrêtait sur les bords d'un torrent, à quelques mètres de cataractes dont le mugissement se mêlait au terrible concert des cascades tombant du haut de rochers énormes hérissés d'une végétation séculaire, d'un fouillis d'arbres et de lianes où le feuillage vert-noir des mangliers dominait les frondes du phrynium et s'empourprait des fleurs écarlates de l'ipomée parasite.

Au-dessus du torrent, à cheval sur les falaises rocailleuses, un tronc d'arbre colossal, renversé par la tempête, semblait comme un pont hardiment suspendu, défiant les marcheurs à tenter sur sa croupe arrondie le passage de la rivière.

Hanssens voulut suivre d'abord cette voie périlleuse; mais son guide l'en dissuada. Le tronc d'arbre vermoulu ne résisterait point, disait-il, aux pas légers et rapides d'une panthère; d'ailleurs, au pied même de la cataracte, cette rivière sans profondeur offrait un endroit guéable.

Pour prouver au mundelé la véracité de ses assertions, le noir cicérone, nu jusqu'à la ceinture, s'engagea résolument dans le torrent, et reparut dix minutes après sur la berge opposée, d'où il encouragea du geste le blanc et ses compagnons à suivre son exemple.

Les serviteurs de Hanssens se disputèrent alors l'honneur de le porter. Le capitaine grimpa sur les épaules du plus vigoureux d'entre eux; et à la queue-leu-leu, les trois noirs chargés des ballots, le quatrième transportant fièrement son maître, traversèrent le torrent.

A cent mètres de la rive droite de ce cours d'eau, affluent sans importance du Congo, appelé par Hanssens torrent d'lkoutou, s'étalait le village du même nom, terme du voyage ardemment souhaité par les quatre porteurs épuisés.

Le mfoum de l'endroit, potentat bayanzi, fit un bon accueil au visiteur

blanc et reçut avec un joyeux empressement les riches étoffes et les objets d'échange que contenaient les ballots.

Ce vassal d'Ibaka connaissait à peine le nom de son suzerain, le roi de Bolobo, mais il avait fréquemment entendu parler de Boula Matari et des hommes de couleur blanche qui accomplissaient sur les bords du Congo des merveilles de génie et d'audace.

Il accepta, sans en comprendre peut-être toute la portée, les traités d'amitié et d'alliance que le capitaine Hanssens, au nom de l'Association internationale, soumit à son approbation ; il admira surtout l'étoffe soyeuse du drapeau bleu au milieu duquel scintillait une étoile dorée, et manifesta le désir de planter sur la toiture de toutes ses huttes, à côté des crânes humains décharnés qui les paraient déjà, de nombreux étendards de l'Association.

Hanssens fit observer à ce sauvage que le drapeau bleu, emblème de paix et d'humanité, serait déplacé au milieu de débris humains, mais les généreuses observations du capitaine ne furent pas comprises, et les drapeaux qu'il laissa au chef d'Ikoutou, avec recommandation expresse de les montrer à tous les voyageurs blancs qui visiteraient son village, furent hissés sur les huttes du mfoum bayanzi à côté des hideux trophées rappelant des sacrifices humains.

A la fin de cette journée, après avoir généreusement récompensé son guide qui l'avait ramené au point de départ, le capitaine retrouvait ses fidèles rameurs inquiets de sa longue absence, mais affamés et réclamant leur repas du soir.

« Vous avez faim, mes braves amis ; je souffre comme vous de cette maladie passagère et curable. Patientez encore un peu, faites force de rames, nagez vigoureusement, dans deux heures nous stopperons près de l'*En Avant*. Ma journée a été bonne, il y aura pour chacun de vous un supplément de ration, un quart de gin. »

Ranimés par cette promesse, les noirs cessèrent de murmurer et se plièrent sur les pagaies. La baleinière, docile aux inflexions de la barre gouvernée par Hanssens, soulevée sur la nappe dormante d'innombrables canaux, vola, effrayant dans sa course les ibis attardés parmi les herbes des rives ; elle toucha terre, à la nuit tombante, à côté des steamers, devant les tentes des voyageurs dressées çà et là dans les sombres massifs herbacés, reproduisant sur leurs toiles blanches, à la lueur des feux de bivouac, les silhouettes fantastiques des noirs occupés à préparer le souper.

Courtois, Amelot et Wester avaient attendu leur chef pour se mettre à table. Il y avait ce soir-là un service exceptionnel : ragoût d'hippopo-

tame, friture de petits poissons et rôti d'antilope; le tout résultant des exercices variés auxquels s'étaient livrés les blancs pendant l'absence du capitaine.

La chasse et la pêche peuvent, dans ces parages, suffire à l'alimentation d'une armée. Le gibier d'eau pullule dans les flots herbeux; les hippopotames encombrant les canaux du fleuve, sans gêner la circulation d'innombrables poissons de toutes dimensions; les antilopes y courent partout, mais sont moins nombreux que les buffles rouges, plus petits et néanmoins aussi terribles que les buffles noirs de la zone orientale.

Hanssens remercia ses compagnons de leur délicate attente et surtout de l'agréable surprise qu'ils avaient ménagée à son estomac impatient.

Tout en mangeant et en mêlant à son récit des éloges sur le souper succulent, sur la façon dont le maître-coq Courtois avait préparé chaque mets, le capitaine raconta les incidents de son excursion à Ikoutou, et se montra satisfait d'avoir, au prix de plusieurs heures de fatigues et de quelques ballots de marchandises, acquis au protectorat de l'Association ce village susceptible d'éveiller les convoitises du docteur Ballay.

« Je n'ai pas caché, leur dit-il, mes intentions aux agents de la mission française.

« Sans être le rival de M. de Brazza, je dois prévenir le plus possible ses empiètements sur la rive gauche, où l'Association compte déjà de nombreuses possessions qui lui assurent un droit de priorité.

« Je renouvellerai sous deux jours, en amont, mes démarches d'aujourd'hui. Il est, à mon avis, indispensable aux intérêts futurs de l'Association de posséder ou tout au moins de ranger sous son protectorat les districts qui s'étendent sur la rive gauche du fleuve, depuis Loukoléla jusqu'à Équateur-Station.

« En effet, continua l'officier en déroulant sous les yeux de ses auditeurs la carte du Congo, partez de ce point marqué Loukoléla, remontez avec moi..., par la vue, le fleuve que nous remonterons demain sur nos vapeurs; vous trouvez en face de Ngombé une bourgade nommée Banana, comme le port où nous avons pour la première fois entrevu les eaux limoneuses du Congo.

« De ce village, et sur une étendue d'environ trois kilomètres vers le nord, le fleuve se resserre d'une façon très sensible; ce retrécissement est en réalité plus considérable que ne l'indique la présente carte. Selon les calculs de Stanley, le Congo y forme un canal navigable dont la largeur n'excède pas quinze cents ou deux mille mètres, alors qu'en aval elle varie de dix à quinze kilomètres.

« Cette zone présente pour l'expédition une importance de premier ordre, en ce sens que si de Brazza parvenait à s'en rendre maître il tiendrait une des clefs du haut Congo, et pourrait par l'occupation des deux rives fermer la navigation et proclamer français le cours supérieur du fleuve.

« M. Stanley sait toute la valeur de ce point, puisqu'il me l'a particulièrement signalé; il s'y est assuré l'alliance des natifs, mais sans réussir à y fonder une station.

« A nous de réparer l'insuccès de l'agent général. Demain nous quittons notre camp; nous ferons une courte halte à Loukoléla; puis, sans plus de retard, nous poursuivrons notre route jusqu'à Ngombé, où je compte sur l'intelligent concours de chacun de vous pour m'aider à obtenir à un prix modéré une concession de terrains et le droit pour les agents de l'Association de bâtir et de planter sur ces terres. »

Le plan communiqué par Hanssens à son entourage fut exécuté ponctuellement.

Le 9 avril, après un temps d'arrêt à Loukoléla qui permit au commandant de la division du haut Congo d'inspecter les travaux de M. Glave, activement secondé par son adjoint, M. Gamble Keys, la flottille stoppa le soir au pied du morne boisé de Ngombé.

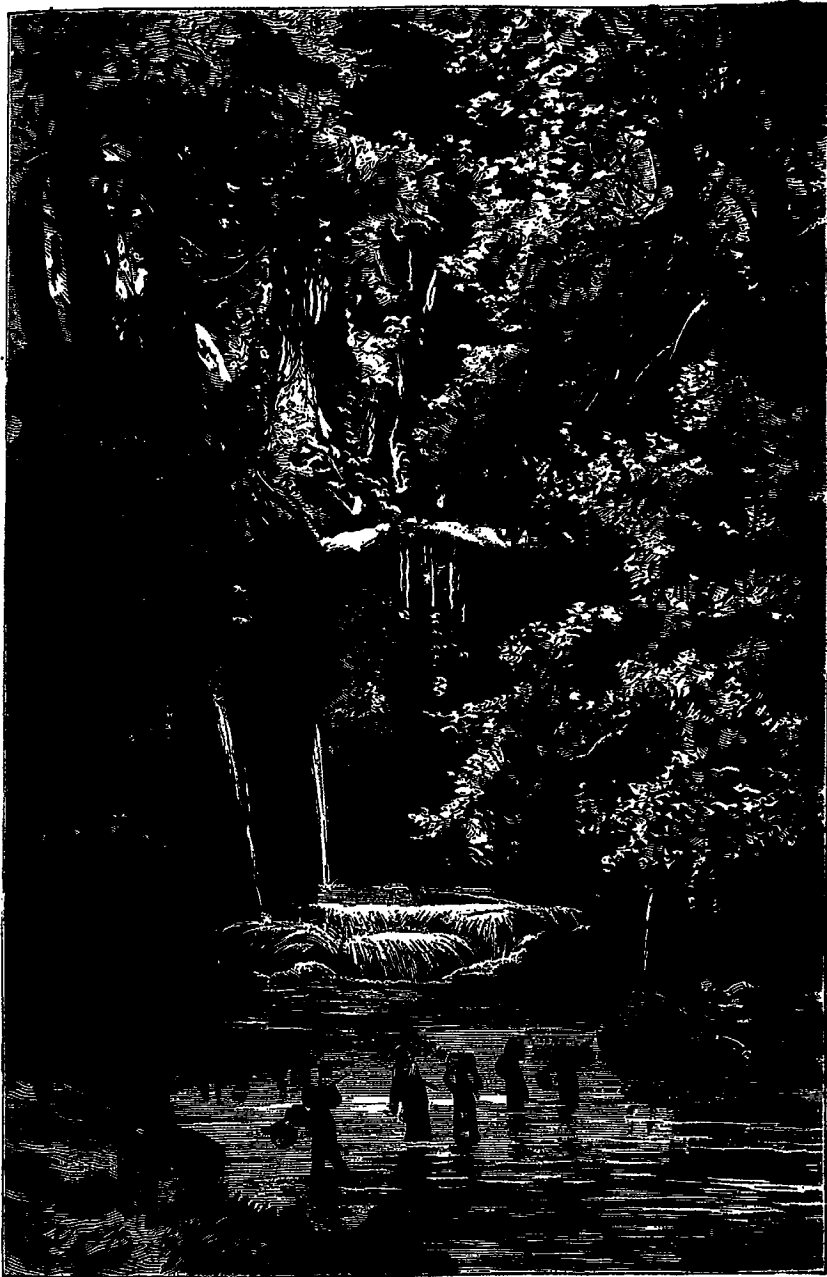
Les natifs de Ngombé, ces éleveurs de crocodiles que Stanley avait, en juin 1883, trouvés disposés à commercer avec les blancs, se montrèrent envers Hanssens pleins de bienveillance, et s'ils débattirent longuement les conditions d'un traité, du moins finirent-ils par en accepter, à un prix admissible, toutes les conclusions avantageuses pour l'Association.

Hanssens acquit un vaste emplacement aux abords mêmes du village, dans une situation pittoresque et salubre. Il y installa aussitôt quatre des plus dévoués Zanzibarites qui avaient remonté le fleuve avec lui, et leur enjoignit de défricher le terrain, de vivre en termes constamment pacifiques avec les natifs et d'attendre l'arrivée d'un blanc qui serait ultérieurement désigné pour prendre le commandement de la station de Ngombé.

Mais, contrairement à ses prévisions et aux indications de la carte, la bourgade désignée sous le nom de Banana n'existait pas sur la rive droite du fleuve en face de Ngombé.

Cette rive était dépourvue de villages et le territoire appartenait au grand chef du district d'Oubangi, dont la capitale est située sur la rive nord d'un affluent de droite du Congo, affluent inscrit Mbanghi sur les cartes de Stanley, mais appelé Mboundgou par les natifs.]

Hanssens résolut de visiter ce chef de l'Oubangi, pour en obtenir seule-



TRAVERSÉE DU TORRENT D'IKOUTOU.



ment la cession du territoire qui s'étend devant Ngombé, à l'endroit où le fleuve est réduit à sa moindre largeur. Mais au préalable le capitaine amena sa flottille dans les eaux d'Équateur-Station. Il tenta ensuite sur l'*En Avant* l'excursion de découverte du district de l'Oubangi, en compagnie de son compatriote, le lieutenant Liebrechts, dont la popularité chez les nègres de la contrée était immense depuis qu'il avait été élevé sur le pavois par les Baroumbé, à la mort du moucounzou Seko-Toungui.

La rivière Mboundgou mesure à son embouchure une largeur égale à l'estuaire du Congo devant Banana, soit environ onze kilomètres; elle est réputée par les trafiquants et les natifs de la région comme son plus important affluent de droite.

Hanssens et Liebrechts furent les deux premiers blancs qui y pénétrèrent. Ils longèrent la rive gauche, reconnurent l'agglomération de villages connue sous le nom d'Oubangi, et furent assez heureux pour rencontrer dans le plus important de ces villages, qui était en même temps le marché le plus achalandé de toute cette partie du continent africain, le grand chef noir, à qui ils avaient affaire.

Près de débarquer dans ce centre peuplé, les explorateurs constatèrent avec surprise le peu d'empressement que mettaient les natifs à venir au devant des steamers.

Contrairement aux agissements de la plupart des populations africaines voyant pour la première fois une pirogue inusitée s'arrêter dans leurs eaux, les gens d'Oubangi ne formaient pas la haie sur la rive; ils couraient vers l'intérieur du village en chantant des refrains plus gais que les monotones strophes des chants funèbres ou guerriers; des envolées de coups de feu suivies de hourras d'allégresse résonnaient à tous les angles du village, envoyant vers le ciel comme des ballons de fumée.

Sans nul doute il se passait dans Oubangi un événement extraordinaire. C'est à peine si une cinquantaine de natifs s'arrêtèrent dans leur course pour contempler les blancs qui débarquaient du vapeur.

Cependant les rues du village regorgeaient de monde; monde bizarre, étrange, disparate, où tous les types de la race nègre du centre africain, Bateké, Bayanzi, Baloui, Bakouti, Oubangi, Bangala, Oubika, se distinguaient par leurs chevelures diverses et leurs accoutrements différents; tous les visages enluminés, peinturlurés, barbouillés aux couleurs du prisme solaire, respiraient la joie, le plaisir; les huttes elles-mêmes avaient un air de fête.

Hanssens et Liebrechts ne tardèrent pas à avoir le fin mot de cette animation: le grand chef de l'Oubangi convolait en huitième nocce, il épousait

la fille d'un Crésus de l'Afrique centrale, d'un trafiquant de la contrée bateké dont les caravanes sillonnaient depuis des années tous les marchés des districts les plus riches de l'Afrique tropicale, semant partout l'ivoire, le minerai de fer et de cuivre, le fil de laiton, en échange de milliers d'esclaves, des productions locales et des produits manufacturés du mpoutou.

Le beau-père du chef de l'Oubangi était parent de Mpumu Ntaba, le plus puissant makoko de la zone tropicale africaine, dont la domination s'étend de la rive nord du Stanley-Pool aux vallées lointaines et inexplorées de l'Okanda.

Ces noces coïncidaient avec l'époque du marché d'Oubangi le plus fréquenté de l'année. Cette coïncidence n'était pas due au hasard; l'épouseur, possédé du démon de la gloriole, vaniteux à l'excès comme tous les potentats de l'Afrique, avait fixé lui-même la date des épousailles, et choisi le jour où le plus grand nombre de témoins, de spectateurs bruyants, enthousiastes, porte-voix de toutes les peuplades environnantes, pourraient assister à la solennité et s'extasier devant les richesses composant le trousseau de sa huitième épouse.

La coutume permettait, en effet, dans l'Oubangi à tous les gens présents au village, lors d'une cérémonie d'épousailles, de compter les paniers de perles et de cauris, les douzaines de colliers, de bracelets et d'anneaux, les corbeilles de jonc chargées de fils de laiton et de cuivre, les ustensiles de ménage, les instruments agricoles, les ballots d'étoffes du mpoutou, les pagnes de fabrication indigène, et les esclaves mâles et femelles qui constituent la dot de la femme libre épousée.

Roi, chefs, sous-chefs, arrière-chefs, conseillers de villages et hommes libres du district de l'Oubangi se soumettaient de bonne grâce à cet usage, qui flattait le plus souvent leur amour-propre. Les notables de cette contrée recherchaient de préférence comme épouses légitimes les plus riches et les plus belles héritières des districts limitrophes; leurs recherches aboutissaient toujours à des résultats favorables, par la raison que les seigneurs de l'Oubangi opéraient des raffles d'héritières dans les districts voisins de la même façon que les premiers Romains enlevèrent les Sabines.

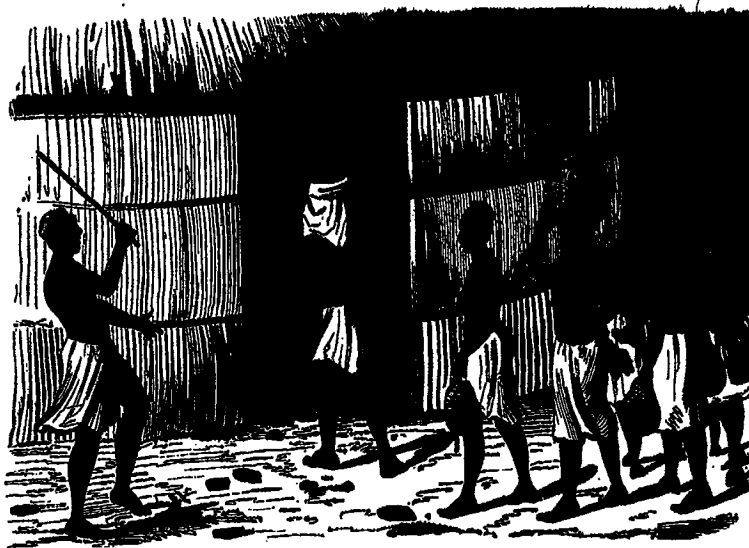
Mais la huitième épouse du grand chef de l'Oubangi n'avait pas été enlevée; la noce, à laquelle assistèrent les officiers belges, laissait subsister un accord parfait entre le beau-père et le gendre.

Les blancs se frayèrent un passage jusqu'à l'endroit où se déroulaient les péripéties les plus intéressantes de la cérémonie: la place du village, bordée de huttes de chaume en forme ovale, appartenant toutes, disait-on au grand chef de la tribu.

Lorsqu'ils y arrivèrent, après avoir joué du coude et écarté les rangs pressés des curieux, le défilé des porteurs du trousseau commençait.

L'épouse, campée sur les épaules d'un robuste esclave, était portée à sa demeure conjugale. Sur les traces de sa monture marchait, en file indienne, d'un pas lent et cadencé, de manière à permettre à la foule de calculer la valeur de la dot, tout son futur personnel domestique des deux sexes, portant à la main, sur la tête, sur les épaules ses multiples colis.

Lorsque le grand maître des cérémonies de la cour du makoko de l'Oubangi, personnage exotique dont la présence avait été requise pour



L'ÉPOUSE ÉTAIT PORTÉE A SA DEMEURE CONJUGALE.

régler la marche et les détails du cortège nuptial, eut refermé la porte sur l'esclave porteur de la dernière fraction du trousseau de la mariée, la curiosité des spectateurs se reporta tout entière sur les deux mundelés.

Hanssens et Van Gele furent en un instant cernés par une foule bigarrée d'où sortaient des murmures d'étonnement, des exclamations d'effroi et des grondements sourds et menaçants poussés par les fétichistes timorés de l'assistance.

Sans donner à leurs voisins le temps de se consulter, les blancs firent traduire aux plus proches leur désir d'être présentés au grand chef de l'Oubangi. Le lieutenant Van Gele ajouta qu'il venait en qualité de moucounzou du

district Baroumbé féliciter son puissant collègue de l'Oubangi à l'occasion de son brillant mariage.

Il se trouva fort heureusement dans l'assistance peu disposée à croire qu'un mundelé fût roi d'une tribu voisine, des sujets bakouti et baroumbé qui certifièrent le titre du commandant de l'Équateur, et narrèrent avec force amplifications les détails du tremblement de terre de l'Ikengé, phénomène, attribué par les natifs au pouvoir occulte des blancs.

Un revirement complet en faveur de Hanssens et de Van Gele s'opéra dans la foule après les récits des trafiquants bakouti et baroumbé.

On se pâma d'admiration pour les mundelés ; toutes les mains se tendirent vers eux, et mille ciceroni volontaires s'offrirent à les escorter jusqu'à la hutte où le chef de l'Oubangi mettait la fille du trafiquant bateké au courant de ses devoirs d'épouse.

Craignant d'être indiscrets ou fâcheux, les blancs insistèrent pour attendre encore quelques heures le retour du grand chef ; ils s'installèrent au pied d'un majestueux gommier odoriférant, aux dimensions énormes, du genre boswellia, dernier arbre séculaire d'un bois qui, situé à proximité du village d'Oubangi, avait été détruit par les natifs avides d'enrichir leur flottille de pirogues de combat.

Les occupations du nouveau mari ne furent point troublées. Il sortit enfin de la hutte nuptiale.

Sur le seuil de la porte, des courtisans l'arrêtèrent et lui annoncèrent la présence de deux hommes blancs, dont l'un, moucounzou des Baroumbé, avait naguère imposé sa volonté au soleil et à la terre, et l'autre, frère du célèbre Boula Matari, l'emportait encore en puissance occulte sur le premier.

Ces deux êtres surnaturels, ajoutaient les courtisans, sont arrivés à Oubangi par la rivière, en naviguant sur une pirogue monstrueuse qui roule sur les eaux sans le secours d'aucun pagayeur, mais en lançant dans l'espace par un long tuyau de fer des nuages de fumée. Ils sont aimables et courtois et, sachant que le chef était très occupé, ils ont refusé de le déranger et l'attendent à la lisière du village.

En entendant ce rapport, le nouveau marié se rendit précipitamment près des mundelés dont l'entourage n'avait fait que croître depuis une heure.

Les indigènes firent place au grand chef noir, qui serra bientôt avec effusion les mains que lui tendaient Hanssens et Van Gele.

Oubangi (tel était le nom du makoko) pouvait avoir quarante ans ; sa haute stature dépassait de beaucoup la moyenne habituelle de la taille des négres, son corps, bien proportionné et d'une couleur chocolat tendant au

noir, était orné d'une façon toute particulière : au lieu d'avoir aux jambes des anneaux de fer ou de cuivre, il portait autour des chevilles une parure métallique en forme de cymbales ayant vingt centimètres de diamètre environ ; ces ornements incommodes, percés au centre, étaient en place depuis de longues années, et leur propriétaire, dont les jambes étaient gonflées, engraisées, devait, eût-il eu l'intention de s'en défaire, les subir jusqu'au jour de sa mort. En outre, des colifichets sans nombre s'enroulaient autour des bras, des jambes et du cou du makoko ; c'étaient ses mkisis de prédilection.

Il était vêtu d'une longue robe écarlate à ramages, présent de son beau-père bateké, et coiffé d'un chapeau grossier en feuilles de maïs, agrémenté d'un panache de plumes blanches, et rappelant par la forme et les dimensions celui qui sert de magasin ambulant et inséparable au fameux Ibaka.

Les dignitaires de la cour se rangèrent autour de lui avec une célérité surprenante, suivant le grade et la faveur. Tout d'abord de hauts et puissants seigneurs, occupant des fonctions élevées près de la personne du souverain ; le signe distinctif de leur charge est un bracelet formé de petites clochettes de fer, dont les tintements rappellent celui des grelots attachés aux fouets des postillons. Ensuite viennent les féticheurs, les ministres du culte, à la fois médecins des âmes et des corps ; qui se distinguent par leur chevelure, les calebasses et les corbeilles remplies de simples, attachées à leur ceinture aux couleurs éclatantes ; plus loin sont groupés les notables du village, reconnaissables à de longues trompes d'ivoire rougies à la poudre de camwood, dont ils arrachent par moments des notes stridentes ; puis sont entassées pêle-mêle, derrière le grand chef de la guerre, les hordes soldatesques d'Oubangi, dont les lances, les mousquets, les boucliers métalliques étincellent aux rayons du soleil ; enfin le *vulgum pecus*, les trafiquants, les marchands, les femmes, les enfants, les esclaves, en un mot toute la population sédentaire ou flottante de la localité s'est rangée circulairement pour assister à l'entrevue, à la palabra d'Oubangi avec deux hommes blancs d'une essence supérieure et divine.

Surpris de la promptitude avec laquelle s'est effectué le rangement de cette foule diverse et imposante, Hanssens félicite chaleureusement Oubangi ; il insiste particulièrement sur l'impression qu'il a éprouvée en reconnaissant de quel esprit d'ordre et de discipline sont animés tous les sujets de ce puissant souverain qu'il complimente ensuite sur les richesses incalculables de sa nouvelle épouse.

« Mon frère, le moucounzou des Baroumbé, grande tribu qui vit à l'orient

de votre royaume, vous félicitera lui-même à l'occasion de votre mariage; quant à moi, ma visite a un caractère spécial sur lequel j'appelle toute votre attention. Les divinités du ciel vous ont donné un sol riche et fécond, où se rencontrent en abondance des plantes oléagineuses, fructifères et vinifères, des bois précieux et des monceaux d'ivoire.

« Ces productions peuvent devenir pour vous une source intarissable de richesses, si vous permettez aux hommes blancs de s'installer sur vos terres. Les mundelés vous donneront, en échange des huiles, des fruits et du beurre de vos palmiers, des arbres de vos forêts et des récoltes de vos plantations, de ravissants colliers de perles, des mitakos, des ballots d'étoffes, de la porcelaine, des couteaux, de la verroterie, et des bijoux inaltérables encore plus brillants que les resplendissants ornements de cuivre qui parent vos chevilles.

« En outre, les mundelés consentiront à vous payer une redevance annuelle, pour avoir le droit de bâtir une ville, autour de laquelle ils cultiveront des plantations, initiant en cela vos sujets aux travaux rémunérateurs de la culture. »

Ces paroles, qu'un jeune Bakouti amené par Van Gele traduisait dans l'harmonieux langage indigène, produisirent sur Oubangi et son entourage un excellent effet.

Le makoko répondit que les blancs étaient les bienvenus chez lui et qu'il serait heureux de voir naître et se développer des relations commerciales entre son peuple et les riches et généreux étrangers.

Puis séance tenante, et d'une voix qui n'admettait pas de réplique, il soumit à ses ministres les conditions définitives auxquelles il consentait à céder au capitaine Hanssens le protectorat, la suzeraineté en quelque sorte, sur tout le district de l'Oubangi.

Cette cession complète de territoire ne souleva aucune indignation chez les sujets d'Oubangi. Elle ravit Hanssens, qui n'avait pas osé compter sur un tel succès. L'objectif de sa visite était, on se le rappelle, d'obtenir du grand chef de l'Oubangi la cession d'un coin de terre sis en face de Ngombé.

Néanmoins les conditions proposées par Oubangi ayant été rendues moins onéreuses après un débat, un marchandage assez long, Hanssens déclara les accepter au nom de l'Association internationale africaine.

En garantie de la foi jurée, Oubangi échangea son sceptre royal contre un drapeau d'azur que lui remit Hanssens. Le traité d'alliance et d'amitié fut cimenté par le pacte traditionnel de l'échange du sang.

Le succès couronnait donc encore une tentative hardie du « Stanley belge. »

Venu à Oubangi avec un seul steamer, en compagnie d'un seul blanc, Hanssens, sans autres arguments que la persuasion, l'exploitation habile de la vénalité d'un roi nègre, rangeait sous le protectorat de l'Association le district immense de l'Oubangi, dont le territoire, aux limites occidentales inconnues, s'étend sur la rive droite du Congo depuis le point sis en face de Ngombé jusqu'au pays des Bangala.

Mais, loin de se reposer sur ses lauriers, l'infatigable chef de la division du haut Congo, peu soucieux d'éterniser sa visite à Oubangi, d'accepter les surprises inépuisables de l'hospitalité de son nouvel allié décida son retour à Équateur-Station pour le lendemain même du jour de sa victoire pacifique.

La nuit l'obligea, bien malgré lui, à prolonger de dix heures son séjour à Oubangi.

Hanssens et Van Gele partagèrent pour la nuit une hutte spacieuse et bien aérée, mise gracieusement à leur disposition par le grand chef ami.

Malheureusement, le vacarme incessant des noirs, leurs ébats, leurs chants et leurs danses, les bruissements et les piqûres intolérables des insectes, troublèrent le repos des pionniers brisés par les émotions et les fatigues d'une journée figurant cependant parmi les jours fastes du chef de l'expédition du haut Congo.

Le lendemain, l'*En Avant* emportait les mundelés justement fiers du succès obtenu vers la station de l'Équateur.

En naviguant sur l'estuaire de l'Oubangi, dont la largeur équivaut presque à trente fois la largeur de l'Escaut devant Anvers, le capitaine communiquait à son compatriote ses réflexions touchant l'importance exceptionnelle que la capitale de ce district acquerra inévitablement lorsque les traitants de race blanche auront, sur les traces des explorateurs, remonté le Congo et étendu leurs relations commerciales et civilisatrices chez les peuplades mercantiles du versant occidental du Congo moyen.

« Si mes minutes n'étaient pas comptées, si je n'avais hâte d'aller tenter chez le grand chef de l'Iboko une campagne aussi fructueuse que celle d'hier, je n'hésiterais pas à remonter cette rivière large, profonde, énorme, sur laquelle nous voguons. Quelle magnifique voie pour se rendre dans la partie ignorée de la zone occidentale africaine ! Que n'ai-je le temps de l'explorer, de fournir à la science géographique tous les renseignements concernant le système hydrographique de l'Oubangi, ou mieux du Mboundgou. »

Le souhait que formulait le capitaine belge fut réalisé plus tard par un agent des missions anglaises établies au Congo, M. Greenfelt.

Cet intrépide voyageur, dont nous avons à diverses reprises signalé les découvertes, remonta deux fois le Mboundgou et détermina, la direction de ce volumineux affluent de droite.

Le Mboundgou vient du nord-est et coule sur un parcours de plus de six cents kilomètres, parallèlement au Congo, de sorte que le territoire oubangi compris entre les deux cours d'eau forme une presqu'île longue et étroite.

L'altitude de cette presqu'île dépassant à peine le niveau des eaux moyennes du fleuve et de son affluent, il en résulte, à l'époque de la crue des rivières, des débordements intermittents et des inondations qui font ressembler la zone péninsulaire à une éponge d'où l'eau ruisselle.

Le Congo, gonflé, roule en grandes masses ses lames brunes et limoneuses, qui vont se mêler aux eaux noirâtres de son affluent.

L'humidité et les dépôts de limon accroissent la fertilité prodigieuse de cette contrée acquise désormais au protectorat de l'Association. Malheureusement, les natifs indolents et complètement étrangers à toute notion agricole ne retirent pas de ces débordements fertilisateurs les avantages, les bénéfices que les habitants de la basse Égypte se créent à la suite des inondations périodiques du Nil.

Les renseignements précédents font néanmoins prévoir la prospérité future du vaste pays de l'Oubangi, sous l'impulsion progressiste d'une société européenne qui saura tôt ou tard inspirer aux peuplades nègres de l'Afrique tropicale l'amour de la culture, cette source de puissance, de force et de richesse pour la race blanche.

De retour avec Van Gele à la station de l'Équateur, le capitaine Hanssens prépara son expédition chez les Bangala, cette tribu la plus sauvage et la plus indomptable de celles rencontrées par Stanley sur les rives du haut Congo.

Ce dernier avait, comme nous l'avons dit, promis aux notables de l'Iboko, en l'absence du chef Matamwiké, d'envoyer sur leurs terres un blanc assez riche pour les combler de cadeaux. Cette promesse obligeait le capitaine à se montrer plus généreux chez les Bangala, qu'il ne l'avait été près des chefs des tribus d'aval; mais sa générosité ne devait cependant pas nuire au ravitaillement du poste des Falls et à l'installation des stations futures en amont de l'Iboko.

En prévision de la rapacité des Bangala, Hanssens fit alléger les chargements de ses embarcations et déposer dans les magasins de la station de

l'Équateur les ballots de marchandises, les caisses de cauris et de mitakos, de vivres et d'outillage indispensables au succès de son voyage futur entre le pays de l'Iboko et l'île Ouana-Rousari.

Il combla les vides opérés sur les ponts des steamers par une forte escouade noire de la garnison commandée par Van Gele, mais réserva à bord de l'A. I. A. une place confortable pour le lieutenant Coquilhat à qui était destiné le commandement de la station à établir chez les Bangala.

Le 26 avril, la flottille quitta l'Équateur pour l'Iboko, dans l'ordre suivant : l'*En Avant*, portant pavillon de commandement, ayant à son bord Hanssens, Amelot et Dress, et remorquant une des baleinières ; l'A. I. A., sur le pont duquel se tenaient Coquilhat, Courtois et Wester, et auquel était amarrée la baleinière l'*Éclairneur* ; enfin le *Royal*, où Guérin remplissait les fonctions de mécanicien et Nicholls, à peu près rétabli grâce aux soins de Courtois, celles de timonier.

Le trajet s'effectua en douze jours, pendant lesquels des haltes furent faites pour permettre au capitaine Hanssens de conférer avec les chefs des villages de l'Ouranga.

Voici du reste, d'après une correspondance de Hanssens, la façon dont furent employées les douze journées du voyage entre l'Équateur et le village de Matamwiké.

« Les jours où je suis en route, écrit le commandant de la flottille, mes bateaux marchent depuis le lever du soleil jusqu'à six heures du soir ; nous débarquons alors au hasard sur l'une ou l'autre rive, pour préparer le campement de la nuit.

« Nos serviteurs rompus, à l'existence nomade que nous menons depuis plus d'un mois, dressent en un clin d'œil ma tente et celles de mes compagnons de route. On allume des feux ; nous soupçons le plus souvent, à la lueur de ces foyers, sous le firmament resplendissant d'étoiles, car la saison des pluies touche à sa fin et nous bénéficions depuis une semaine des faveurs de la saison sèche.

« Puis après quelques heures de causeries enjouées avec mes compagnons, au nombre desquels mes compatriotes Amelot et Courtois se distinguent par leur caractère enjoué et une bonne humeur persistante, je rentre sous ma tente et j'écris mon journal aussi longtemps que les moustiques acharnés autour de ma chandelle fumeuse veulent bien me permettre de le faire. Lorsque ces êtres désagréables m'interdisent d'écrire, je souffle ma bougie ; je fume coup sur coup une, deux et trois pipes de cet excellent tabac d'Obourg, qui ne me manque jamais, grâce aux envois de

mes bons amis d'Europe, les vampires sont, sinon asphyxiés, du moins réduits à une torpeur qui les rend inoffensifs, et je m'endors dans une atmosphère de tabac préférable, ma foi ! aux bruissements incessants et aux assauts de mes antagonistes ailés.

« Quant aux jours où les embarcations de la flottille ne naviguent pas, tout mon temps est absorbé par des négociations, des palabras avec les chefs des contrées où je veux obtenir des concessions, et ces personnages sont généralement des « crampons » tels qu'ils ne me laissent pas une seconde de liberté. Courtois, Wester, Amelot, mes mécaniciens et voire même les hommes d'équipage tentent en pure perte de détourner de moi l'attention des sauvages; dès que les noirs savent que je suis le grand chef des blancs, le Boula Matari II, ils n'ont d'yeux que pour ma personne, de paroles obséquieuses, de chants improvisés, de danses en chœur que pour moi, et ce la plupart du temps au grand dam de mes oreilles et sans souci de me lasser, de m'exténuer. »

S'il n'avait pas été si modeste, le capitaine aurait pu ajouter : « La bonne grâce avec laquelle je me prête aux fantaisies absorbantes des sauvages m'acquiert spontanément leur amitié; chemin faisant, les chefs que je visite et qui m'assomment de leurs sollicitations interminables, finissent toujours par reconnaître le protectorat de l'Association, et se montrent favorables à l'installation de postes hospitaliers futurs. »

Enfin, dans la matinée du 3 mai 1884, Hanssens s'arrêtait devant Iboko, capitale du district bangala située par 1° 15' de latitude nord.

La tribu des Bangala, contre laquelle Stanley, en 1877, lors de son aventureux voyage de découverte, avait eu à soutenir un combat sérieux, est signalée comme la plus féroce et la plus sauvage, et en même temps la plus peuleuse et la plus riche de toutes les tribus riveraines du Congo.

Ses villages couvrent la rive droite sur une étendue de vingt kilomètres environ; ils se touchent et ne présentent d'interruption qu'aux rares endroits, remarque Hanssens, où le terrain est trop bas pour être habité.

Tout l'ivoire descendant du haut fleuve, ou provenant de la zone située au nord du courant, est arrêté au passage par les Bangala, qui n'admettent pas le transit dans la partie de la rivière soumise à leur juridiction et qui sont assez puissants, par le nombre, les armes et la férocité, pour arrêter les flottilles de canots et les caravanes qui voudraient passer outre.

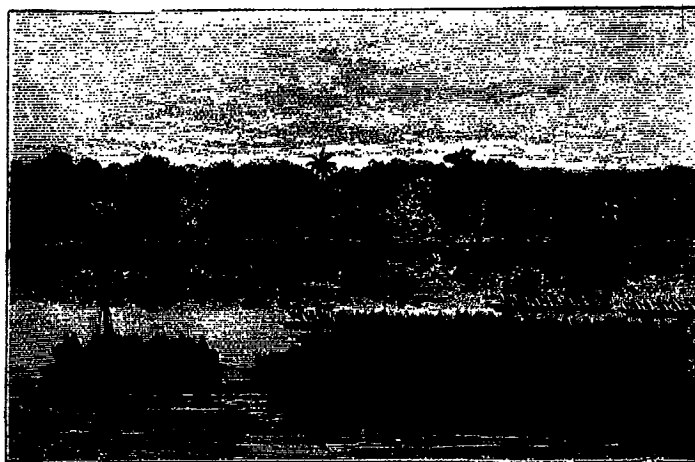
Leur territoire est donc le plus vaste marché d'ivoire qui existe de l'Océan aux Stanley-Falls; il est connu dans le haut Congo sous le nom d'Iboko, sa capitale, mot qui signifie « marché » en bangala.

Ce point s'imposait donc pour l'établissement d'une station, et dans

l'élaboration de son plan de conquête pacifique la Société internationale africaine l'avait mis en première ligne.

Stanley, cela a été mentionné déjà, revenant avec Roger de l'île Ouana-Rousari, avait vainement tenté d'y obtenir une concession. Plus heureux que l'agent général de l'Association, Hanssens devait parvenir à faire signer au roi des Bangala, un traité accordant à l'Association le protectorat de toute la contrée et l'obtention d'un terrain propre à l'installation d'une station. Un résultat aussi important ne fut acquis cependant qu'après bien des efforts patients et de nombreux cadeaux.

Du 3 au 8 mai, cinq mortelles journées furent passées en négociations, en



UNE FLOTTILLE DE CANOTS BANGALA.

marchandages décourageants. Jamais, depuis deux ans de séjour en Afrique, Hanssens, fréquemment en contact avec des chefs de tribus sauvages, ne s'était heurté à autant de rapacité, de mauvaise foi, d'effronterie.

Matamwiké qui, depuis les promesses imprudentes de Stanley, attendait avec une impatiente avidité que chaque jour accroissait la venue d'un blanc porteur de cadeaux, fit tout d'abord au capitaine Hanssens l'accueil le plus empressé.

Le lendemain commencèrent les pourparlers relatifs à la concession d'un terrain. Matamwiké, tout en se montrant favorable à cette opération, voulut consulter les notables de son royaume, et les envoya querir par des messagers spéciaux.

Le 6, tout le clan des chefs de villages bangala parcourait la capitale de

l'Iboko, qui n'avait jamais vu dans ses ruelles étroites tant de personnages considérables réunis à la fois.

Matamwiké présenta ces conseillers un à un au capitaine Hanssens.

Il y avait parmi eux un certain Mongimbé, célèbre dans la contrée par un exploit de cannibalisme qui trouve ici tout naturellement sa place :

Mongimbé, potentat d'un petit village en amont d'Iboko, avait une prédilection marquée pour la chair de jeunes esclaves femelles immolées à l'occasion des funérailles des hommes libres de son fief. Il avait tout récemment, non sans recueillir les bravos enthousiastes de ses sujets, dévoré dans une journée, en trois repas échelonnés de deux heures en deux heures, les corps entiers, grillés sur un feu de broussailles, de deux victimes immolées par son ordre. L'une était son épouse favorite; l'autre, un jeune notable du district de Mongimbé. Tous deux avaient eu pour tombeau l'estomac d'un mari implacable qui les avait surpris en flagrant délit de conversation criminelle.

Au fur et à mesure des présentations, Hanssens recueillait une foule d'anecdotes peu encourageantes sur la... moralité des conseillers appelés à rejeter ou à admettre la demande de concession de terrain faite par les blancs.

Ces avis, personne ne s'en étonnera, furent fort partagés. Avec la meilleure volonté du monde, Hanssens, disposant de ressources limitées, ne pouvait acheter, payer au même taux les suffrages des avides conseillers de Matamwiké.

Le 5, le 6 et le 7 mai eurent lieu des délibérations secrètes entre les notables bangala, des conciliabules à la suite desquels chacun d'eux vint mendier des cadeaux à Hanssens, en exécution des promesses faites par Stanley.

Hanssens, pour sortir de la situation critique que lui avait léguée l'agent supérieur de l'Association, distribua deçà, delà, sa menue pacotille; mais il eut la précaution de réserver ses plus riches présents, jusqu'au jour où la décision définitive du grand conseil lui serait signifiée. Il résista le plus longtemps possible aux tentatives de dépouillement exercées par Matamwiké et consorts contre les cargaisons des navires de la flottille. Mais voyant que le désir de posséder tous les objets du mpoutou contenus dans les bateaux, quitte à se ruer ensuite contre les blancs dépouillés, était éveillé chez tous les notables consultés, Hanssens les convoqua le 8 mai en palabra solennelle sur les bords de l'anse spacieuse où les steamers et les allèges se balançaient à l'ancre, pavoisés aux couleurs de l'Association et étalant sur leurs ponts et sur leurs bordages des ballots d'étoffes, des

caisses de perles et de laiton, des articles de quincaillerie, des fils de laiton, etc. etc., le tout savamment disposé par les blancs pendant la nuit précédente, afin d'offrir un appât irrésistible à la cupidité des indigènes.

Matamwiké, ses fils, ses ministres, ses courtisans, ses femmes, les notables des environs, la populace indigène, se rendent à l'invitation de Hanssens.

Des murmures d'admiration, des frémissements de désir, des exclamations enthousiastes, se font entendre de toutes parts.

Hanssens prend la main tremblante d'émotion de Matamwiké, et, lorsque le premier moment de la bruyante curiosité est passé, il fait avec une habile lenteur le dénombrement des marchandises de toute nature contenues dans ses bateaux.

« Vous voyez dit-il, tous ces *mossolo*, Matamwiké! et vous, Mongimbé! et vous, Imbembé! et vous tous, seigneurs bangala! Eh bien! j'avais apporté tout cela pour mes amis les Bangala et pour leur grand roi. Mais comme Matamwiké et les Bangala ne veulent pas que je crée un village chez eux; comme ils se méfient du mundelé venu ici pour les enrichir, le mundelé va repartir avec ses *mossolo*.

« Il ira les porter à Oubika (capitale du district d'amont, avec lequel les Bangala sont constamment en guerre), où on lui a déjà demandé de s'établir; les Bangala n'auront rien de toutes ces merveilles qui leur étaient destinées. »

La perspective de perdre le contenu des grandes pirogues qui les fascinaient, la crainte de voir toutes ces richesses passer dans les mains de leurs ennemis d'Oubika, produisirent l'effet qu'en attendait Hanssens.

Matamwiké, après avoir consulté son entourage, pria le mundelé si riche de retarder son départ.

Sur-le-champ les noirs tinrent une palabra solennelle. Une heure après, le drapeau bleu était hissé sur la rive, aux acclamations des équipages de la flottille et des natifs eux-mêmes. La rapacité, l'hostilité et la jalousie que portaient les assistants au district d'Oubika, avaient dompté les prétentions et la sauvagerie des vassaux des Bangala.

Comme Hanssens avait eu la précaution d'amener avec lui le personnel blanc, la garnison, les objets et l'outillage nécessaires à la création d'une station dans l'Iboko, les travaux d'installation furent entamés sans désespérer.

Dès le 9 mai, deux belles et spacieuses maisons indigènes servaient de logement provisoire aux blancs et de magasin; elles étaient entourées d'une palissade défensive, mettant momentanément les mundelés à l'abri

des perquisitions curieuses des natifs; autour d'elles, les hommes de couleur de l'expédition déblayaient une ample étendue de terrain descendant en pente douce jusqu'à la rive, où le pavillon bleu à étoile d'or flottait au sommet d'un grand mât.

« Nous sommes chez nous déjà, dans notre station nouvelle de Bangala, écrivait Hanssens le 11 mai 1884, oui chez nous, et dans de telles conditions de sécurité, que s'il prenait fantaisie à nos turbulents voisins de chercher à s'annexer le contenu de nos bagages personnels, il leur en cuirait rudement. »

Les tendances remuantes et guerrières des Bangala ne troublèrent pas les excellents rapports existant entre les chefs indigènes et les agents de l'Association. Lorsque Hanssens fut obligé, à la date du 12 mai, de redescendre avec la flottille jusqu'à Équateur-Station, pour y prendre le chargement qu'il y avait laissé, Coquilhat présenté à Matamwiké et consorts en qualité de chef de la station des Bangala avait réussi à faire participer les natifs aux premiers travaux d'établissement. Ils couvrirent eux-mêmes l'habitation du chef blanc de branches et de feuilles de palmier et de bananier, formant, selon l'architecture locale, une toiture à double pente, défiant les rayons du soleil aussi bien que les pluies torrentielles.





CHAPITRE XVI

L'intervention miraculeuse du taratara. — Le serment des guerriers bangala. — Excursion troublée sur les bords du Mongala. — Au pied des hauteurs d'Oupoto. — Le delta de l'Itimbiri.

DÉLIVRÉ de sa plus vive préoccupation, l'obtention d'un terrain pour station dans l'Iboko, Hanssens prit congé de Matamwiké, serra avec une émotion sincère la main de Coquilhat procédant déjà à l'installation du poste qu'il avait à commander, puis partit avec les deux steamers *En Avant* et *A. I. A.* qui remorquaient : l'un, la baleinière, l'*Éclaireur*, l'autre, une pirogue indigène. Le 17 mai, l'infatigable explorateur quittait Équateur-Station pour remonter le haut fleuve, pendant que le *Royal*.

sous la conduite de MM. Nicholls et Guérin, se dirigeait vers Léopoldville.

Contrairement à ses prévisions, le vapeur considéré à bon droit comme le « meilleur marcheur » de la flottille était expédié vers le sud, non pour échapper à une série d'événements malheureux ou pour porter de fâcheuses nouvelles, mais à la suite de résultats heureux : acquisition imprévue du district de l'Oubangi, création du poste de Ngombé, visites amicales et dispendieuses rendues aux chefs de tribus riveraines, enfin et surtout négociations très onéreuses chez les Bangala, ravitaillement immédiat et occupation de la station d'Iboko, toutes opérations qui avaient sensiblement diminué le personnel et fort appauvri les bagages de l'expédition.

Le 18, à cinquante kilomètres en amont du confluent de l'Ourouki, Hanssens s'arrêtait à Ouranga, où il obtenait sans efforts et sans répugnant marchandage de la part des indigènes, outre le protectorat du district, la concession d'un vaste terrain sur lequel devait ultérieurement s'élever le poste civilisé de l'Ouranga.

La portion de terre concédée est située dans le secteur méridional du confluent du Loulemgou et du Congo : position excellente et dont l'importance commerciale est manifeste, car le Loulemgou est une voie praticable par laquelle débouche une grande partie de l'ivoire et des productions indigènes provenant de l'immense versant oriental du bassin du Congo.

L'occupation successive d'Ouranga, de Ngombé et de Bangala, mettait entre les mains de l'Association les trois points stratégiques les plus importants de la moitié inférieure du cours moyen du Congo ; elle devait rendre infructueuses ou du moins secondaires toutes les tentatives des agents de la mission de de Brazza dans cette zone considérable.

Le loyal émule de l'explorateur français, le capitaine Hanssens, pouvait à plus d'un titre se féliciter d'avoir par la célérité de sa marche et ses honnêtes procédés diplomatiques enlevé à son concurrent toute possibilité d'occuper ces trois jalons importants de la route transcontinentale africaine.

Le 21 mai, Hanssens retrouvait à Bangala-Station son compatriote Coquilhat fort soucieux devant l'esprit turbulent et les tendances belliqueuses de ses redoutables voisins.

« Matamwiké, disait le lieutenant, ne m'a pas laissé une minute de repos depuis le moment de votre départ. Il m'a sans trêve poursuivi de ses obsessions afin de me déterminer à prendre fait et cause pour lui contre ses éternels ennemis, les Oubika. Ses instances sont même devenues des menaces ; et depuis ce matin j'ai, comme vous pouvez le voir, empêché mes

ouvriers de se rendre à leur travail, redoutant d'un instant à l'autre une attaque des Bangala.

« Dans la journée d'hier, Matamwiké, devant les refus persistants que j'opposais à ses instances, a mandé ici tous les chefs des villages de l'Iboko. Ces chefs, indépendants les uns des autres pour leurs affaires locales, ne font plus qu'un dans les questions générales telles que l'indépendance de la fédération bangala, le vote d'une déclaration de guerre, l'attitude à prendre en face des étrangers. Ils ont répondu à l'appel de leur roi, et ont tenu sous sa présidence une palabra où il a été décidé de m'expulser par la force, si je persiste dans mes refus de participer à une expédition guerrière contre les Oubika.

« Ces décisions m'ont été communiquées ce matin par les fils de Matamwiké qui, vous le savez, sont en nombre considérable et constituent d'ordinaire la garde d'honneur de leur auguste père. J'ai répondu que j'opposerais la force à la force, et que j'allais immédiatement vous donner avis de l'hostilité déloyale du roi et des chefs bangala. — Mais comment ferez-vous, me dirent-ils, pour avertir à temps votre frère Boula Matari II. — Oh! qu'à cela ne tienne, ai-je répondu en prenant devant ces messagers tout ce qu'il fallait pour vous écrire; je consigne sur ce bout de *taratara* (papier) toutes mes pensées intimes, et je les transmets à mon frère qui, après les avoir lues, volera à mon secours.

« Sur cette réponse, les fils de Matamwiké ont observé mes faits et gestes durant quelques minutes; ils m'ont examiné attentivement pendant que je vous écrivais, que je pliais et cachetais ma lettre, puis ils sont partis, et depuis lors je n'ai, à ma grande satisfaction, reçu la visite d'aucun autre parlementaire bangala. »

Ce récit expliquait à Hanssens une circonstance d'abord peu remarquée au moment de son débarquement à Bangala-Station.

À l'arrivée de la flottille, les indigènes entrevus avaient été frappés de stupeur; la présence de Boula Matari II avait paru les méduser. Environ cent cinquante Bangalas armés et rangés sous le commandement des fils de Matamwiké avaient assisté au débarquement, sans pousser la moindre exclamation de bienvenue.

Évidemment, dans l'esprit superstitieux de ces indigènes, à qui les rejets du roi Matamwiké avaient rapporté la réponse et les agissements du lieutenant Coquilhat, l'arrivée soudaine de Hanssens et de son armée était due à l'intervention merveilleuse du *taratara*.

Cette présomption fut confirmée peu d'instant après. Matamwiké solli-

cita le désir de serrer la main de son frère de sang Boula Matari II. Confus et repentant, il avoua ses torts et jura de ne plus inquiéter les mundelés.

« L'incident d'aujourd'hui, dit-il humblement, m'oblige à reconnaître la supériorité matérielle des hommes blancs. Le mundelé est immortel, il sort de l'eau, il fait sortir de terre les cauris et le fil de laiton ; il correspond presque instantanément avec ses frères à l'aide de missives tracées sur des morceaux d'étoffe. Pas un de nous ne peut contester désormais le pouvoir occulte des blancs, et à l'avenir nous nous abstiendrons de menaces contre eux, nous serons leurs plus fidèles, leurs plus respectueux alliés.

— Vos croyances n'ont rien d'exagéré, répondit gravement Hanssens, les blancs sont très puissants, et grâce aux moyens de correspondance dont ils disposent, jamais l'un d'eux, fût-il séparé par d'incommensurables distances de son frère, de son ami ou de son chef, ne restera sans nouvelles de l'absent. Je pars pour le lointain pays des Basokos, mais à la moindre alerte que vous tenterez contre le repos de mon frère, chef du domaine que vous m'avez concédé, je serai avec ma flottille, avec tous mes compagnons blancs, avec tous mes guerriers, devant votre village. Je vous combattrai, et ne l'oubliez pas, les dieux qui assurent la victoire sont toujours dans les camps commandés par des mundelés.

— Je n'ignore pas la puissance des mundelés, répondit Matamwiké, et c'est pourquoi je recherchais l'un de vos frères comme un talisman invincible dans la guerre que j'ai déclarée aux Oubika, mes voisins, des mangeurs d'hommes qui arrêtent sur le fleuve et empêchent de venir jusque sur nos domaines les caravanes de barques chargées d'ivoire et de marchandises de toute nature provenant des riches districts de l'Orient. Je suis prêt à déclarer par serment que je n'inquiéterai plus les hommes blancs ou noirs qui marchent sous votre bannière bleue comme notre ciel ; mais je ferai la guerre aux Oubika, et j'espère qu'aucun mundelé ne prendra le parti de mes ennemis, sinon je combattrai les blancs. Si tu soupçonnes ma bonne foi, si tu doutes de ma puissance, assiste ce soir même à la cérémonie préparatoire de l'entrée de mes troupes en campagne. Viens, ta présence me portera bonheur, et tu verras aussi comment Matamwiké appelle les faveurs des dieux sur la tête de ses guerriers. »

Le soir même, Hanssens, Coquilhat, Courtois, Amelot et Wester se rendirent avec une faible escorte sur le terrain où les guerriers bangala devaient prêter le serment de courage et de fidélité.

La cérémonie s'accomplit à proximité du village d'Iboko, sous le large

dôme d'un bombax sentinelle avancée d'un bois s'étendant sur la rive du fleuve.

Contre le tronc de l'arbre consacré se dressait une espèce d'escabeau sur lequel reposaient une gourde hémisphérique vide et une corbeille de jonc, grossièrement tressée, remplie de cailloux, de morceaux d'os, d'arêtes de poissons, de vertèbres de reptiles, etc., etc.

Le fils aîné de Matamwiké, héritier présomptif du trône bangala, rem-



UN SIMULACRE DE COMBAT.

plissant l'office de ministre du culte du royaume, se tenait debout à côté du tréteau.

Le roi et les notables se rangèrent près de lui, les guerriers firent cercle autour d'eux, laissant respectueusement aux mundelés invités une place spacieuse devant les autorités locales; puis derrière les gens d'armes grouillait la populace, femmes, enfants, sexagénaires, luttant à qui occuperait le premier rang pour mieux voir et mieux entendre.

Enfin le fils aîné de Matamwiké déclare la séance ouverte. Son père, les ministres, les dignitaires de la cour et quelques chefs tirent de dessous leurs pagnes des espèces de trompettes en ivoire; ils soufflent avec rage dans ces

instruments criards, pendant que des guerriers de bonne volonté frappent à tour de bras sur d'énormes tambours.

Le grand prêtre prononce au milieu de ce tohu-bohu quelques paroles qu'il est impossible d'entendre, tout en remplissant la gourde d'une partie du contenu disparate de la corbeille de jonc; il y joint aussi quelques tiges d'herbes desséchées mais sacrées, qu'il avait jusque-là cachées sous sa ceinture et enfermées soigneusement dans une boîte de conserve ramassée aux abords de la station.

Cela fait, il frappe par trois fois avec une javeline sur un large bouclier. A ce signal, les sonneurs de trompe et les batteurs de tambour se taisent; tous les assistants silencieux fixent leurs yeux sur le féticheur fils de roi qui, promenant tour à tour ses regards inspirés du ciel à l'amalgame étrange que contiennent la corbeille et la gourde, semble invoquer les esprits et correspondre avec eux dans un langage cabalistique.

Soudain la face du célébrant rayonne; puis il dépose son bouclier et sa javeline, et marche d'un pas triomphant vers le roi son père, s'arrête à deux pas de lui, et traduit d'une voix nette et vibrante le prétendu langage des oracles consultés.

« Les divinités de la guerre ont parlé, dit-il. La tribu maudite des Oubika sera exterminée par vos guerriers, ô roi de l'Iboko! les villages, les huttes de nos ennemis, seront détruits par les flammes; leurs femmes, leurs esclaves, leurs troupeaux, leurs richesses, leurs marchandises deviendront notre propriété. Guerriers de l'Iboko, ajoute le grand féticheur d'une voix retentissante, l'oracle de la victoire a parlé: vous serez vainqueurs dans la guerre contre les mangeurs d'hommes de l'Oubika! »

Et courant à son escabeau, le fils de Matamwiké saisit d'une main la corbeille, de l'autre laalebasse; il passe au pas de course devant le roi, devant les ministres, devant les chefs, devant les guerriers, laissant à peine à chacun d'eux le temps de prendre un caillou, un fragment d'ivoire, une arête de poisson, un bec d'oiseau, mkissis auxquels les esprits évoqués venaient d'attribuer des qualités invincibles.

La distribution terminée, l'héritier présomptif de la couronne revint au pied du bombax; puis il grimpa sur l'escabeau, de façon à pouvoir atteindre une excavation profonde faite préalablement dans le tronc de l'arbre consacré, mais soigneusement dérobée aux yeux des profanes par un treillis de feuillage et d'herbage. Frappant ensuite avec une baguette sacrée contre les parois sonores du bombax, le grand féticheur feignit d'entamer une conversation avec une divinité blottie dans l'arbre.

En ce moment, Matamwiké père et quelques dignitaires se rapprochèrent

des blancs, pour leur expliquer les manœuvres mystérieuses du prêtre fétichiste.

« Dans le creux de ce bombax habite le dieu de la guerre, celui au nom de qui les soldats bangala jurent de combattre à outrance les ennemis de notre fédération... Le prêtre invite cette divinité à sortir de sa demeure, à se montrer à nos guerriers... Il arrive parfois que ce dieu refuse d'exaucer les vœux du féticheur. Mais cette fois...

— Prosternez-vous, guerriers de l'Iboko ! » interrompit d'une voix de Stentor Matamwiké fils qui venait d'extraire de l'excavation, après mille contorsions, une idole en bois sculpté qui était censée représenter un chef guerrier bangala et qui était recouverte d'une étoffe écarlate, coiffée d'un phénoménal casque à plumes aux couleurs étincelantes, armée d'un fusil en bois, d'un carquois, d'un arc, d'un bouclier, de coutelas, etc.

La foule s'inclina docilement ; puis sur les pas de Matamwiké père, les ministres, les dignitaires, les courtisans, les guerriers, défilèrent à la queue leu-leu devant l'escabeau, où le grand prêtre balançait de droite et de gauche, et d'avant en arrière, l'idole sculptée, le dieu Mars bangala, en répétant jusqu'à extinction de voix ces paroles sacramentelles :

« Par le dieu de la guerre, je jure d'exterminer les Oubika. »

Chacun des assistants répétait ce serment en passant devant le bombax.

Le défilé achevé, le féticheur descendit exténué de son tréteaut et les assistants se groupèrent pêle-mêle autour du roi Matamwiké et des mundelés.

« Guerriers, dit le roi bangala, par le dieu sacré qui vient de recevoir vos serments, en présence des hommes blancs nos alliés, nos amis, nos frères, jurez de combattre les Oubika exécrés, mais de respecter toujours les mundelés et leurs serviteurs ! »

Une affirmation unanime roula dans l'assistance avec un bruit pareil aux sourds et lointains grondements du tonnerre ; mille bras se levèrent, agitant une forêt de mousquets, de lances, de sabres, de flèches et de coutelas.

Mais, à deux pas des mundelés, le cannibale Mougimbé fit entendre des paroles de réprobation contrastant avec l'enthousiasme général.

« Si les blancs sont nos amis, ils n'iront pas chez les Oubika. Je donnerai aux habitants de mon village l'ordre de massacrer les mundelés s'ils essayent d'avancer vers l'orient, du côté des terres de nos ennemis.

— Voilà un frénétique cannibale qui va tout gâter, murmura Coquilhat à l'oreille de Hanssens ; ne pourrions-nous pas prêter à notre tour un

serment conciliateur sur la tête du singulier Mars bangala que vient de nous exhiber le féticheur ?

— Votre idée est excellente, » répondit le capitaine. Et se tournant vers Mougimbé, il lui fit traduire par l'interprète les paroles suivantes :

« Les mundelés jurent de considérer les Bangala comme des amis; ils ne prendront part ni pour, ni contre dans leurs querelles avec les tribus riveraines. Néanmoins ils appellent de tout leur pouvoir les faveurs du dieu de la guerre sur l'armée de Matamwiké. »

Aussitôt des hourras enthousiastes couvrirent la voix de l'interprète; les répliques de Mougimbé se perdirent dans le tumulte; la foule transportée se livra à la danse, qui est la caractéristique la plus accentuée de la joie chez les nègres.

La fête dura toute la nuit. Hanssens et ses compagnons s'y déroberent dès que Matamwiké et consorts, engourdis par les vapeurs du malafou, furent incapables de s'opposer au départ des invités.

Le lendemain Hanssens, après avoir revu les notables de l'Iboko et s'être assuré de leurs excellentes dispositions pour Coquilhat et la garnison de Bangala-Station, ordonna le départ de la flottille d'expédition.

Quelques heures après l'éloignement des steamers, les troupes de Matamwiké, embarquées sur une cinquantaine de canots de guerre, remontèrent le fleuve pour aller combattre les Oubika. Elles revinrent après une absence de quarante-huit heures, et la pirogue de Matamwiké aborda à quinze mètres de la station.

Coquilhat et ses hommes vinrent s'informer de l'issue de la lutte auprès du roi bangala.

« La victoire est à nous, et en voici la preuve ! » dit triomphalement le féroce monarque en montrant le cadavre couvert de plaies d'un grand chef guerrier de l'Oubika, gisant sous les pieds des pagayeurs.

Puis on retira le corps ensanglanté; les ministres et les dignitaires formèrent cercle autour du roi et de ses fils, qui, suivant la pratique des cannibales, dépeçaient le cadavre ennemi.

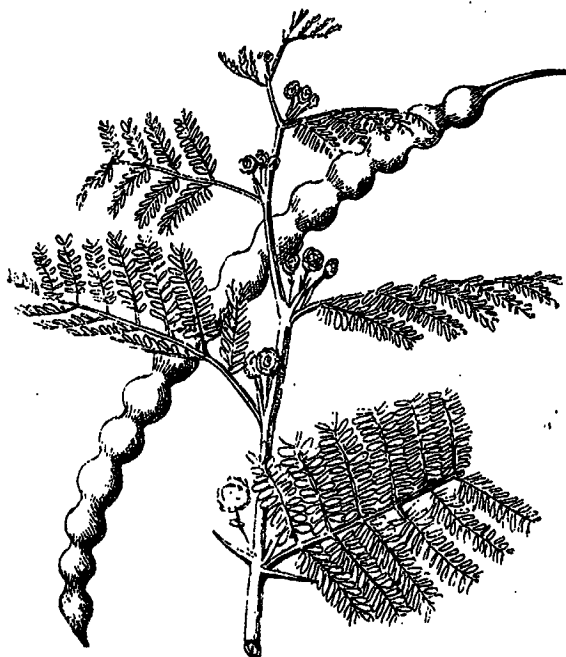
Chacun des notables de la cour de Matamwiké reçut une petite part de cette dépouille humaine, part qu'il dressait avec soin sur une feuille de bananier, sans prendre garde aux cris d'horreur que ce spectacle arrachait à Coquilhat et aux Zanzibarites.

Après ce révoltant partage, les favorisés, ceux qui avaient reçu une portion, défilèrent au milieu de la populace, répétant un chant lugubre et triomphal à la fois, et d'une frénésie caractéristique.

Dans la soirée, la population se réunit autour du bombax consacré, à

l'endroit même où le fils aîné de Matamwiké avait invoqué le dieu de la guerre; on entonna des prières, on se livra à des danses symboliques; puis on alluma de grands feux, les débris du cadavre dépecé furent grillés et mangés par le roi, ses fils, ses courtisans et les notables, pendant que la multitude répétait le refrain lugubre du chant particulier aux cérémonies des anthropophages.

Après que ces déplorables scènes se préparaient, Hanssens et ses com-



ACACIA ARABICA.

pagnons de voyage dressaient leurs tentes pour la nuit non loin de Bangala-Station, près du village d'Oubika, sur la rive gauche et à proximité du confluent du Mongala, affluent de droite du Congo.

Obligé de hurler avec les loups, Hanssens fit chorus avec les habitants d'Oubika contre les féroces guerriers de Matamwiké; mais, malgré les instances et les menaces des chefs de l'endroit, il déclara formellement ses intentions d'une neutralité absolue dans la vieille inimitié qui existait entre eux et les habitants de l'Iboko.

Ces déclarations formulées d'un ton qui n'admettait pas de réplique,

mais habilement palliées par une distribution de cadeaux, lui valurent aussitôt l'admiration et le respect de ceux qui l'entouraient.

Pour se concilier entièrement les bonnes grâces du potentat de l'Oubika brûlant du désir de posséder un fétiche contraire aux armes de Matamwiké, Hanssens lui remit une épreuve photographique faite par Courtois et représentant le groupe des mundelès attachés à l'expédition.

Le grand chef de l'Oubika rempli de joie en recevant ce cadeau, caressa longtemps de la main et du regard la photographie des hommes blancs, et finit par fixer à son chapeau de paille de maïs la précieuse relique, talisman invincible selon les fétichistes de l'endroit.

Le lendemain, le capitaine, au mieux avec tous les natifs, put mettre à exécution un projet médité pendant la nuit et consistant à laisser devant Oubika les steamers et la pirogue indigène, et à remonter avec la seule baleinière l'*Éclaireur* la rivière Mongala.

Ce remarquable cours d'eau a une largeur moyenne de six cents mètres; sa direction générale est nord-est; ses rives sont basses et couvertes d'une végétation luxuriante; le sol est tapissé de plantes rampantes ou arborescentes qui semblent rivaliser entre elles par la fraîcheur du feuillage, la beauté et la variété des fleurs. Au-dessus de ces pelouses splendides s'entremêlent les rameaux et les feuilles nuancés des tecks, des mahogonis et de mille variétés d'acacias, parmi lesquelles nous signalerons l'*Acacia Arabica*, le *neb-neb* des nègres du Sénégal, dont les fleurs en épis, blanches et parfumées, se détachent entre les multiples folioles vertes disposées comme celle des fougères de nos bois, issus de tiges foncées armées d'épines et d'aiguillons. L'écorce de ce précieux végétal exsude une matière visqueuse connue sous le nom de gomme arabique. Les natifs de l'Oubika ne firent aucun parti de cette substance dont ils ignorent les propriétés et la valeur commerciale.

Hanssens fit stopper l'*Éclaireur* devant une belle clairière, en un point où la rivière très étroite murmurait au pied de grands arbres, droits et superbes comme des pins-parasols, et de palmiers nains, de bananiers minuscules semblant arrêtés dans leur développement par les frondaisons épaisses et impénétrables de leurs robustes voisins.

Les rameurs débarquèrent pour préparer le repas du capitaine, composé habituellement d'un plat de viande chaude, chèvre ou poule, de riz, de patates douces ou ignames comme légumes, et d'un entremets, sorte de pudding de farine de maïs et de bananes. Ces provisions étaient, outre les armes et les munitions, les seuls bagages des excursionnistes.

En attendant la préparation de son déjeuner, Hanssens, tout heureux de

pouvoir enfin dégourdir ses jambes, quotidiennement condamnées à l'immobilité sur le pont trop étroit des embarcations, résolut d'explorer au hasard le sous-bois qui s'offrait à lui.

Les mystérieuses et calmes profondeurs du bois, la délicatesse des mousses, des pelouses abritées où l'on échappait à l'écrasante chaleur du



LA VÉGÉTATION SUR LES RIVES DU MONGALA.

soleil tropical, conviaient d'ailleurs à la promenade. Hanssens, jeta un snider sur son épaule, siffla sa chienne Mirza, compagne inséparable de ses excursions, et marcha à l'aventure, foulant avec ivresse le tapis d'herbes et de lianes d'où s'échappaient de pétulants insectes, sans se soucier des murmures de son estomac, sans songer à envoyer quelques balles de son fusil de chasse aux étranges oiseaux qui volaient parmi les branches de

gigantesques végétaux aux racines moussues, aux troncs enlacés de vignes vierges, allant toujours droit devant lui, vers les lointains lumineux que voilaient à peine des baies vaporeuses chargées de parfums aromatiques, s'égarant inconsciemment sous ces voûtes ombreuses.

Par instants, le tam-tam des lémures détournait l'attention du marcheur. Hanssens levait alors la tête et goûtait une joie enfantine à observer les manœuvres audacieuses, les exercices d'équilibre, de trapèze volant, hardiment exécutés par les singes, ces gymnastes incomparables des forêts du centre africain.

Mais soudain des coups de feu rapides, partants de l'endroit même où doit être encore amarré l'*Éclaireur*, résonnent comme un cri de détresse aux oreilles du pionnier. Il rebrousse chemin et essaye vainement de retrouver sa route; ses pas n'ont point laissé de traces sur le tapis verdoyant qui couvre le sol de toutes parts.

Incertain, craignant de s'égarer, de s'éloigner de ses compagnons au lieu de s'en rapprocher, Hanssens s'arrête, épaulé son snider, tire en l'air les deux charges et blesse sans l'avoir cherché, parmi les branches, des singes qui s'enfuient la jambe blessée, en poussant des rugissements de douleur.

Mais les Zanzibarites ont entendu et reconnu le signal de leur maître; ils répondent à leur tour, les détonations sont plus rapprochées. Bientôt leurs voix arrivent distinctement aux oreilles du capitaine. Hanssens rallie ses hommes, les rejoint et demeure stupéfait en voyant les visages effarés de ses serviteurs.

« Qu'y a-t-il donc, Hamoud? demande le capitaine au myampara, chef de l'équipage noir de la baleinière.

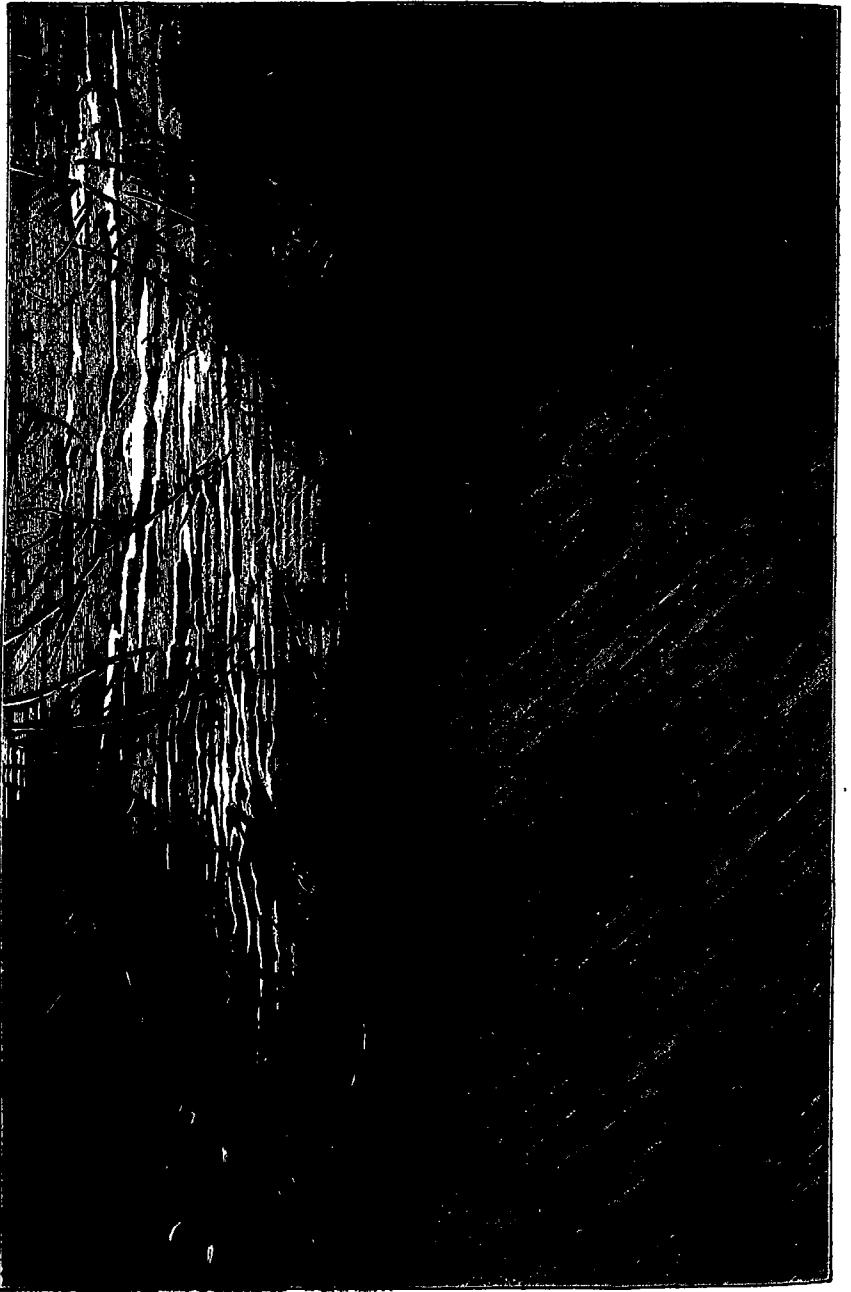
— Ah! maître, ce qu'il y a, l'*Éclaireur* a été volé... des indigènes passant sur la rivière ont emmené notre embarcation pendant que nous préparions le repas

— Que dis-tu là? Est-ce possible? Ai-je bien compris? s'écria Hanssens. Devant toi, en présence de neuf hommes armés de winchesters, des natifs ont dérobé notre baleinière?...

— Oui, commandant... Les nègres étaient au nombre de plus de cent... Nous avons tiré sur eux, mais ils étaient bien armés... quelques-uns de mes hommes se sont cachés dans les broussailles pour échapper aux traits, aux décharges des assaillants. »

Toute discussion eût été inutile, tout reproche eût été intempestif, et Hanssens se garda bien de perdre le temps en paroles oiseuses.

Il se renseigna sur la direction qu'avaient prise les pirogues indigènes



SUCCESSIVEMENT LES DIX PAGES SONT ATTEIGNENT LE BORD OPPOSÉ.





et sur le temps qui s'était écoulé depuis le vol. Hamoud répondit que les canots nageaient vers le sud, remorquant l'*Éclairneur* depuis une bonne demi-heure. Les canots indigènes étaient au nombre de cinq.

Sans plus tarder, Hanssens forma en colonne ses dix hommes, prit la tête de ce peloton, atteignit la rive du Mongala et la suivit au pas gymnastique, franchissant avec une célérité vertigineuse tous les obstacles, ruisseaux et fourrés de broussailles qu'il rencontrait.

Pour comble de malheur une ondée soudaine s'abattit sur les malheureux poursuivants au moment où, épuisés par la course, ils s'arrêtaient indécis sur les bords d'un marécage filtrant ses eaux fangeuse et pestilentielle à travers des massifs de joncs et de roseaux.

Hanssens perdant courage lui-même devant ce terrible obstacle fut sur le point de renoncer à la poursuite.

« Les voleurs, dit-il à ses hommes, vont se faire prendre à l'embouchure de la rivière par les équipages des steamers qui guettent notre retour. Et bientôt Courtois et Amclot, croyant à une catastrophe, viendront en toute hâte opérer notre sauvetage. »

Au moment où le capitaine achevait cette phrase, Hamoud, grimpé sur un arbre élevé qui commandait la rive, dégringolait de son observatoire avec la légèreté d'un chat-tigre en criant à tue-tête :

« Maître, la baleinière est là, derrière ces joncs et ces hautes herbes ; les canots sont amarrés dans une anse, et les indigènes pillent les provisions et les munitions que contient notre baleinière. »

Ces paroles réveillent l'ardeur des Zanzibarites, et chassent les hésitations de Hanssens.

Le pionnier, toujours fort devant l'épreuve, donne l'exemple à ses serviteurs ; il s'élançe le premier dans le marais. L'eau sale et fétide l'enveloppe jusqu'à la ceinture ; il court néanmoins, avec son fusil sur l'épaule, et encourage de la voix et du geste ses Zanzibarites à l'imiter.

Les deux plus braves d'entre eux serrent de près le capitaine ; Hamoud les suit, et successivement les dix pagayeurs, courant tête nue sous le fouet battant de l'averse, le corps plongé jusqu'au cou dans les lames boueuses, atteignent le bord opposé du marécage où Hanssens, grelottant de froid, s'était arrêté pour surveiller l'opération hardie de la traversée.

« Bravo, mes amis, dit le capitaine, pas un de vous n'a reculé devant les éléments conjurés contre nous ! Soyez courageux jusqu'au bout. Rangez-vous à mes côtés et fondons l'arme au bras sur ces bandits qui gaspillent le chargement de notre embarcation ! »

Rapides comme une flèche, Hanssens et sa poignée de Zanzibarites tombèrent à l'improviste au milieu des natifs occupés à se partager le butin trouvé dans la baleinière.

Cette soudaine survenue causa aux pillards une panique sans pareille. Les moins effrayés saisirent leurs armes, mais devant le visage pâle et impassible du capitaine, ils restèrent comme pétrifiés : ceux-ci, la main retenant la javeline sur la corde tendue de l'arc; ceux-là, le doigt posé sur la détente du mousquet. L'apparition d'un homme blanc, était pour eux inexplicable, surnaturelle.

Jamais ces riverains d'un affluent septentrional du Congo n'avaient rencontré, dans le cours de leurs excursions pillardes chez les tribus voisines, un être humain ayant le visage encadré d'une barbe longue et épaisse, un teint pâle et mat brûlé par le soleil et sur lequel la coëre jetait des tons olivâtres.

Sans contredit, la peau blanche de Hanssens contribua beaucoup plus que les fusils des Zanzibarites à sauver d'un massacre général les propriétaires de l'embarcation enlevée.

Les voleurs étaient des cannibales habitant la région septentrionale du district de l'Oubika. Ils se rendaient dans la capitale avec l'intention de s'unir aux guerriers qui allaient combattre les troupes bangala.

Ces renseignements permirent à Hanssens de dire aux sauvages dans quels termes il avait quitté la veille le grand chef des Oubika, en lui laissant un gage infailible de victoire.

Tout en parlant, le capitaine observait avec une réelle satisfaction l'expression intelligente des physionomies et les mouvements de têtes approbatifs de l'auditoire.

On acclama l'homme blanc possesseur de fétiches; on convint de lui restituer sur-le-champ la grande pirogue et de l'accompagner jusqu'au village de l'Oubika.

Le lendemain 29 mai, la flottille s'éloigna de cette localité où un nombre considérable de guerriers de tout genre attendait l'arrivée des troupes offensives de Matamwiké.

Durant les six journées qui suivirent, les voyageurs menèrent une existence fort monotone. Ils côtoyaient la région du copal et naviguaient sous un soleil de feu depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, emprisonnés dans un espace de quelques pieds carrés, où l'impossibilité de prendre le moindre exercice était pour eux un supplice réel. Ils attendaient avec impatience le moment de descendre à terre pour pouvoir

marcher un peu. Malheureusement cet exercice salutaire était souvent contrarié ; les rives du Congo sont couvertes de forêts touffues dans lesquelles il faut se frayer un passage à la hache et où la marche la plus courte devient un terrible travail ; la promenade se transforme en véritable corvée.

Hanssens, qui depuis l'occupation de Bangala disposait de plus d'espace libre dans sa cabine, préféra même pendant ces six jours coucher à bord de l'*En Avant*. La couchette de sa cabine, qui n'était plus encombrée de colis, servait de couvercle à une caisse renfermant plus de vingt barillets de poudre.

Néanmoins l'état sanitaire de l'expédition était dans de bonnes conditions et le régime alimentaire satisfaisait les explorateurs, car chaque jour ils faisaient régulièrement trois repas abondants. Les agents de l'Association internationale n'avaient pas à craindre, on le voit, de mourir de faim en Afrique. L'administration de Bruxelles avait amélioré les services de ravitaillement tant des stations que des expéditions exploratrices du Congo, et elle était arrivée, en 1884, à mériter les plus sincères éloges.

Malgré ces dispendieux efforts, malgré cette amélioration réelle et incontestable, il existait encore une lacune dans l'approvisionnement : c'était l'absence presque complète de vins et de liqueurs.

La faute n'en était pas imputable à l'administration, qui expédiait d'Europe le vin et les spiritueux nécessaires à l'ensemble des stations et des voyageurs, mais elle les adressait à Vivi d'où ils devaient être répartis entre les diverses agences.

Or Vivi, fidèle à un déplorable précédent, gardait pour lui la part du lion, et n'envoyait dans le haut Congo que des parts minimales qui se fragmentaient en route, à Issanghila, à Manyanga, et se réduisaient à zéro en amont de Léopoldville.

« Il y a, écrit Hanssens, excès de provisions dans le bas, et misère dans le haut Congo. »

Ces errements étaient fort regrettables. Le vin, quoiqu'en disent certains théoriciens qui n'ont jamais mis les pieds en Afrique, est une boisson fortifiante de première nécessité pour le voyageur européen.

Le 4 juin, les steamers jetaient l'ancre au pied des hauteurs d'Oupoto, où flottait depuis le dernier voyage de Stanley le drapeau de l'Association.

Les indigènes de cette zone montagneuse firent aux frères de Boula Matari une réception très cordiale.

« Ils sont très aimables malgré leurs hideurs, écrit le capitaine, mais ils sont aussi les plus fleffés voleurs que j'aie jamais rencontrés. J'ai pu le constater presque à mon détriment. Voici comment :

« En quittant ma cabine pour aller fraterniser avec le chef, j'avais par mégarde laissé un mouchoir de coton rouge sur la petite table de mon logis flottant, escabeau qui est installé près des fenêtres ou plutôt d'une des ouvertures donnant du jour dans mon appartement.

« Un indigène aperçut de la rive ce lambeau d'étoffe écarlate, et il se dit aussitôt qu'il y avait là pour lui une excellente aubaine.

« Le plus tranquillement du monde, sans se gêner, il descendit dans la rivière, marcha dans l'eau jusqu'au flanc de l'*En Avant*, grimpa comme un singe par le bordage, et plongea son bras à travers l'ouverture, où il *cueillit* l'objet de sa convoitise.

« Mais mon domestique, placé en sentinelle sur la plate-forme arrière du bateau, veillait heureusement au moment où le peu scrupuleux sauvage allait se retirer avec son butin. Mon Zanzibarite saute à la gorge du voleur, l'étrangle à moitié, lui administre une douzaine de taloches bien senties et lui reprend le mouchoir.

« Les riverains témoins de cette correction riaient à se tordre, et le pauvre flou, honteux et confus, se retira poursuivi par les huées et les injures de ses congénères, qui raillaient sa maladresse.

« J'ai su par le chef du district que le vol n'est pas un méfait chez les gens d'Oupoto, à condition que le voleur ne se laisse pas prendre. Cette façon d'envisager le vol m'a rappelé mon histoire des temps anciens; peut-être les natifs d'Oupoto sont-ils des descendants des Grecs.

« Dans son livre *A travers le Continent mystérieux*, Stanley signale l'abondance de tatouages qui caractérise les natifs de cette région; ses renseignements sont d'une parfaite exactitude, ajoute le capitaine. Il est impossible, sans l'avoir vu, de se figurer l'horrible assemblage d'incisions qui couvrent le visage, le cou, et quelquefois le buste de ces malheureux. La peau est soulevée par des quantités innombrables de points formant saillie, qui par leur réunion forment des lignes s'étendant sur le front, les tempes, les joues, le nez, les lèvres, le menton et la gorge.

« On n'y trouverait pas une place grande comme une pièce d'un centime qui n'ait été tailladée, et ne présente une proéminence rugueuse. C'est à faire pitié; et ces pauvres diables ont dû cruellement souffrir quand on les a charcutés de cette façon pendant leur enfance.

« Mais ils semblent aujourd'hui tout fiers de ces *embellissements*, et

pour rien au monde ils ne voudraient avoir la peau lisse des Européens.

« En revanche, ce qui est superbe chez eux, c'est la coiffure. Je n'en puis faire la description, parce qu'elle est variée à l'infini, suivant la fantaisie de chacun ; mais elle est toujours soignée avec un goût artistique très prononcé.

« Le roi de l'Oupoto, Mpesa, mon frère de sang depuis hier, porte les cheveux relevés et tressés sur une carcasse ayant la forme d'une immense poire renversée qui s'emboîte autour du crâne. Ce monument chevelu ne se termine pas en pointe comme le fruit qui me sert de comparaison, mais par une plaque de cuivre à peine un peu plus grande qu'une pièce de cinq francs en argent. C'est ma foi très joli, mais ce doit être bien inconmode.

« Le costume de ces peuplades est des plus simples. Le sexe fort s'affuble d'une pièce d'étoffe d'écorce d'arbre passant entre les jambes et fixée au moyen d'une corde qui fait le tour des reins. Quant au sexe faible, aux dames, elles se bornent à porter seulement une corde, ou une ceinture tressée autour des reins, sans y ajouter une pièce d'étoffe ; elles paraissent très à l'aise dans ce petit déshabillé. Par exemple elles sont fort gênées, quand elles n'ont pas leur ficelle.



BOUCLIERS DE L'OUPOTO.

« A mon arrivée au village, j'observais dans la foule indigène accourue à la rive pour contempler les mundelés une jeune fille, assez jolie, véritable statue taillée dans le bronze. Elle se trouvait au premier rang des spectateurs et spectatrices, et ouvrait ses grands yeux tout larges pour rassasier sa curiosité.

« Tout à coup elle laisse tomber son regard sur elle-même, s'aperçoit de son excessif négligé, pousse un cri, se cache la figure dans les mains et se sauve à toutes jambes vers sa hutte. Quelques minutes après, je la vois revenir achevant de nouer autour de ses reins une ceinture de deux centimètres de largeur, et reprendre sa place dans le groupe avec une placidité de visage qui annonçait une conscience satisfaite. Elle était habillée maintenant, et pouvait se montrer sans crainte aux mundelés !

« L'idée que l'on se fait de la décence n'est heureusement pas la même sous toutes les latitudes.

« J'ai pu moyennant quelques mouchoirs acheter plusieurs costumes

complets à l'usage des personnes des deux sexes de l'Oupoto; ils augmentent ma collection de curiosités africaines.

« La situation du district d'Oupoto est admirable; le canal qui sépare en cet endroit la rive droite de la première rangée d'îlots est très large, et des hauteurs du rivage on embrasse un horizon superbe.

« Ces hauteurs sont une chaîne de collines ondulées, à croupes arrondies, généralement boisées ou cultivées. Elles présentent des emplacements délicieux et salubres, excellents pour l'établissement d'une station.

« J'ai obtenu, avec l'assentiment de mon frère Mpesa, une concession au sommet d'une de ces collines, dans une situation fort avantageuse tant au point de vue de l'hygiène que comme panorama. Le drapeau bleu flotte sur cette éminence, où s'élèvera bientôt la station d'Oupoto. »

Dans cette intéressante lettre le capitaine Hanssens décrit le cérémonial de sa fraternisation avec le roi Mpesa. L'échange du sang se fit entre lui et le chef de l'Oupoto de la même façon qu'entre Stanley et le même personnage. « Seulement, ajoute Hanssens, après le frottement des blessures l'une contre l'autre, on appliqua sur les plaies un mélange de sel végétal et de pulpe d'un fruit spécial; cette poudre eut la vertu d'arrêter presque instantanément l'hémorragie. »

Partie d'Oupoto le 7 juin, la flottille navigua difficilement dans la passe étroite du Congo, entre le village de Moubangi (rive droite) et celui de Roubounga (rive gauche). En cet endroit le lit du fleuve est obstrué par des blocs de rochers sur lesquels le courant se heurte avec une violence inouïe, la navigation n'est possible qu'avec des embarcations d'un faible tirant d'eau. On dut haler les steamers, à l'aide d'un câble trainé par les hommes d'équipage.

Le 10, l'expédition s'arrêtait à l'embouchure du Ngingiri, ou Itimbiri d'après Stanley. Cet affluent de droite est appelé par les indigènes tantôt Boulumbu, tantôt Mboula; il est assez difficile de savoir à quelle dénomination s'en tenir, à cause de la mauvaise foi et de l'habitude de mentir qui caractérisent la race nègre.

Le capitaine Hanssens remonta ce cours d'eau sur une distance approximative de soixante-quinze kilomètres. La direction de l'Itimbiri est nord-est, sa largeur varie de cinq cents à huit cents mètres.

Dans la partie explorée par l'officier belge, la rive gauche offre une densité de population considérable. Hanssens y a constaté l'existence de trois districts importants: Bousambi, Libouki et Boumbouni.

Sur la rive droite, à quelques milles du confluent Hanssens, découvrit le village d'Itembo, chef-lieu du district des Yankooués; il débarqua dans

cette localité, y passa tout un après-midi et fit l'échange du sang avec le chef indigène nommé Moulanga.

Les natifs font un trafic considérable, surtout en ivoire et en esclaves.

L'Itimbiri débouche dans le Congo par une sorte de delta formé de plusieurs branches; la branche occidentale, la plus large, est couverte d'un tissu flottant et impénétrable de plantes aquatiques et de hautes herbes, la branche orientale, large de cinquante mètres seulement, est complètement libre et navigable, malgré la force du courant.

Pendant ce voyage d'exploration sur l'Itimbiri, Courtois ressentit les premières atteintes de la fièvre bilieuse; son indisposition paraissait néan-



AU DELTA DE L'ITIMBIRI.

moins peu inquiétante; il la combattit suivant la médication ordinaire : purgatifs et vomitifs énergiques.

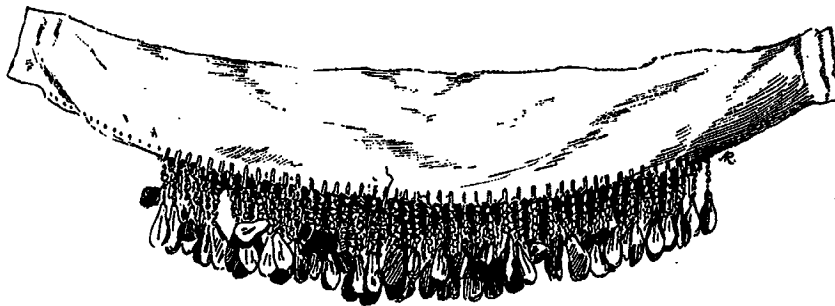
Le 18 juin, jour où Hanssens fit avec le chef de l'Itembo l'échange du sang, cérémonie précédant la conclusion d'un traité d'alliance, le jeune docteur de l'expédition servit de parrain au capitaine, et à voir l'entrain, l'enjouement, la vivacité de Courtois, ses compagnons étaient loin de soupçonner la gravité de la maladie qu'il couvait à son insu.

Cependant le 19 Courtois manifesta à Hanssens son désir d'arriver bientôt à l'embouchure de l'Arouhouimi, où l'expédition devait séjourner pendant plusieurs jours, afin de pouvoir consacrer au repos les longues heures de la halte.

Le capitaine, se conformant aux désirs de son compatriote, suspendit ses négociations avec les riverains de l'Itimbiri : la flottille navigua à toute vapeur vers le confluent de l'Arouhouimi.

Roger et Stanley ont, en 1883, remonté le cours de cette rivière jusqu'à 2° 13', au village d'Yambouga, point où l'expédition fut arrêtée par des rapides.

Le 21 juin, les bateaux jetaient l'ancre devant cette rivière; on débarquait sur l'emplacement de l'ancien camp de Stanley, et Hanssens faisait en toute hâte dresser la tente du malade dans un endroit élevé, salubre, sec et et assez ombragé pour y être à l'abri des ardeurs du soleil.





CHAPITRE XVII

La route du Nil au Congo. — Les Basoko et les chasseurs d'hommes. — Les décenvirs de l'Issanghi, frères de sang de Hanssens. — Mort de Courtois. — Les Vouenya des Stanley-Falls. — Wester et Amelot chefs de la station de Stanley-Falls.

LA rivière que Stanley appelle Arouhouimi-Biyerré, porte en réalité, écrit Hanssens, le nom d'Oubingi; ses deux rives sont habitées par les Basoko, tribus qui le disputent en sauvagerie et en cannibalisme aux peuplades de l'Iboko. Le point où l'Oubingi se jette dans le Congo est de la plus haute importance géographique; selon toutes probabilités, cette rivière est la voie de communication future entre les bassins du Congo et du haut Nil.

A l'époque où Hanssens arrivait au confluent de l'Oubingi, un illustre voyageur africain, le général Gordon-Pacha, acceptait de S. M. Léopold II l'offre de succéder à Stanley en qualité d'agent général de l'Association internationale.

Cette mission, qui répondait si bien à la passion pour les expéditions lointaines du général anglais, alors gouverneur au Soudan égyptien, eût résolu le problème hydrographique de l'Oubingi. Gordon émettait la possibilité de rejoindre l'expédition de Hanssens en remontant le Nil blanc jusqu'au lac Albert Nyanza, et de là, en descendant le Népoko, branche supérieure de l'Oubingi. Malheureusement le gouvernement anglais repoussa le projet de Gordon; le ministre, M. Gladstone, fit appel au dévouement de l'héroïque général pour arrêter les progrès du madhi, chef de bandes innombrables d'Arabes, de sectateurs fanatiques qui ravageaient l'Égypte.

Gordon en référa au roi des Belges, qui le releva de sa promesse. On sait comment finit l'aventureux général anglais : esclave de son devoir, fidèle exécuteur des ordres que lui avait transmis son gouvernement, il mourut assassiné dans la citadelle de Karthoum, tombée au pouvoir du Madhi, après un siège héroïquement soutenu pendant de longs mois.

Le problème de l'Oubingi est toujours à résoudre; mais les explorations successives du docteur allemand Schweinfurth et du docteur russe Juncker ont révélé l'importance de ce cours d'eau confondu sous les noms d'Ouellé, de Népoko, d'Arouhouimi, de Ouerré et d'Oubingi.

En décembre 1883, Stanley avait vainement essayé d'acheter le district des Basoko; le capitaine Hanssens devait encore une fois être plus heureux que l'agent supérieur de l'Association et acquérir, à deux kilomètres en amont du point de jonction du fleuve et de son affluent, une concession aussi vaste que bien située.

Ce succès ne fut pas obtenu sans peine; Hanssens dut recourir à toutes sortes de combinaisons pour vaincre l'opposition des Bosoko à l'établissement d'étrangers sur leur territoire.

Naturellement insociables, les Basoko l'étaient devenus davantage encore lors de l'arrivée de Hanssens, en raison d'événements tout récents provoqués par les Arabes chasseurs d'hommes de la côte occidentale.

On sait que les bandes d'Abd-ben-Selim et consorts avaient poussé naguère leurs razzias infâmes en aval des Stanley-Falls; leur exemple avait été imité depuis, et les traitants de la côte occidentale, après avoir dépeuplé tour à tour les districts riverains du lac Tanganika, établi le centre du commerce du bois d'ébène à Oudjidji, occupé ensuite le poste

de Nyangwé, sur le cours supérieur du Congo, en aval des chutes de Stanley, visaient à établir à l'embouchure de l'Oubingi un rendez-vous de chasse à l'homme.

Nous ne pouvons passer outre sans exposer sommairement ici le système commercial des traitants arabes : voici comment procèdent en général les imitateurs d'Abed-ben-Selim : ils racolent ou achètent quelques centaines de flibustiers, de mendiants arabes sans feu ni lieu, d'esclaves de toute pro-



LE CONGO A NYANGWÉ.

venance et distribuent à chacun d'eux des fusils et des munitions en quantité suffisante pour les besoins d'une expédition assez longue. Puis ils conduisent ces hordes affamées dans les contrées riches et fertiles dont les habitants n'ont qu'un armement primitif : lances, boucliers, arcs et javelots.

En un clin d'œil tout ce qui est utilisable dans la contrée est pillé, ravagé ou détruit : les hommes massacrés s'ils sont impotents, et fait prisonniers s'ils sont valides, les femmes violées et emmenées à la chaîne pour être vendues dans d'autres régions, les enfants capturés dans le

même but, l'ivoire emballé et vendu sur les marchés de Nyangwé, d'Oudjidji ou de Zanzibar, et enfin les villages livrés aux flammes.

Lorsque ces pillards se retirent, le pays est appauvri pour de longues années. Le désastre est pire que celui occasionné par une nuée de sauterelles dans un champ de céréales; la récolte peut reparaître l'année suivante, tandis que les forêts, les plantations, les villages détruits ne reparaissent plus.

« Pendant longtemps, écrit Hanssens, les traitants de la côte occidentale avaient limité au district de Nyangwé leurs razzias et leurs fureurs incendiaires, mais depuis 1877 Stanley leur a enseigné le chemin de l'ouest; ils se sont avancés progressivement jusqu'aux Falls, et, encouragés par les bénéfiques, ils ont, dans l'année 1883, mis à feu et à sang toute la zone qui sépare les chutes de la rivière Oubingi.

« De toute cette contrée, autrefois si peuplée et si riche, il ne reste plus, racontent avec effroi les natifs basoko, que des monceaux de cendres, et des racines: c'est navrant !...

« Heureusement notre expédition arrive à temps pour mettre une barrière à ces déprédations; mais les populations basoko, encore sous l'impression de la terreur que leur a fait éprouver l'invasion des traitants arabes, suspectent notre bonne foi, se montrent peu disposées à écouter nos propositions conciliantes et refusent de croire à la protection que leur donnera contre les chasseurs d'hommes le drapeau de l'Association.

« L'arrivée de notre flottille a donc provoqué le sauve-qui-peut de la population incapable de prendre les armes, et une levée de boucliers de toute la population valide. Les tambours de guerre ont été battus dès l'apparition de nos steamers, les escarpements de la rive se sont garnis d'une foule compacte de guerriers fermement décidés à défendre pied à pied leur territoire.

« En présence de cette attitude, j'ai temporisé. Au lieu d'aborder à la rive droite de l'Oubingi, sur laquelle se trouvent les villages, j'ai établi mon camp à la rive opposée.

« Des pirogues se sont aussitôt détachées de la rive droite, et elles se sont approchées jusqu'à une bonne centaine de mètres de nos steamers, pour observer nos manœuvres.

« J'ai profité de cet espionnage, pour amorcer les natifs et les attirer près de nous. Quelques pièces d'étoffes aux couleurs voyantes ont été étalées sur les bordages des bateaux; j'ai renouvelé le truc de mon speech aux Bangala.

« Après de longues hésitations, la cupidité l'a emporté sur la crainte; un canot s'est risqué jusqu'au flanc de l'*En Avant*.

« J'ai remis en toute hâte une pièce d'étoffe aux natifs qui montaient cette pirogue, en les priant d'aller dire aux chefs de la contrée que je venais en ami, dans l'intention de faire avec eux l'échange du sang et d'acheter des vivres et des bois.

« Les gaillards ont emporté mon étoffe, et jusqu'au lendemain je n'ai plus revu de pirogue basoko. »

Le 22, des canots arrivèrent en plus grand nombre encore que la veille; ils étaient chargés de bananes, de chicoanga, de poissons frais et secs, etc. Un marché fut improvisé près du camp des mundelés; les natifs, alléchés par les marchandises d'échange apportées par les steamers, cédèrent leurs cargaisons de vivres et se retirèrent en assurant le frère de Boula Matari qu'ils décideraient leur grand chef à lui rendre visite.

Le 23 juin, une heure avant le lever du soleil, tandis que les falaises de la rive droite étaient encore noyées dans les derniers brouillards de la nuit, les tambours et les trompes réveillaient les échos du fleuve et des files de leurs assourdissants éclats.

A six heures, un essaim de petits canots basoko, pressés contre les flancs d'une pirogue monstrueuse portant quarante pagayeurs debout et dix personnages coiffés de gigantesques bonnets piqués de plumes de perroquet gris, nageaient vers le camp des mundelés en faisant jaillir l'écume et soulevant les lames du fleuve sous leurs proues effilées.

Bientôt les équipages de cette flottille indigène encombrèrent les espaces libres entre les tentes des mundelés et fraternisèrent avec les hommes de couleur de l'expédition.

Hanssens et Amelot, après avoir confié Courtois malade à la garde du lieutenant Wester, s'avancent au-devant des dix personnages basoko amenés par la pirogue monstrueuse.

Ces dix personnages sont les potentats, les déceuvirs basoko. Le district de l'Oubingi, connu sous le nom d'Issanghi, n'est pas gouverné par un seul makoko; les villages de cette région forment une sorte de confédération républicaine, où le pouvoir est exercé par les dix notables les plus riches et les plus puissants.

Amelot fait judicieusement remarquer au capitaine Hanssens, tandis que ce dernier écoute les explications des chefs nègres, que les dix doges de l'Oubingi ont un aspect uniformément rébarbatif; ils semblent avoir fait tous leurs efforts pour s'enlaidir, pour se rendre hideux, repoussants; ils sourient parfois en montrant, comme des dogues hargneux, deux

rangées d'incivises aiguës et menaçantes. Leur costume est indescriptible ; ils ont sans doute oublié de s'habiller, soulignait Amelot.

Mais leur armement est remarquable. Chacun d'eux porte une lance au manche sculpté et d'une longueur de deux mètres ; autour des reins, un ceinturon de peau de buffle rouge rattache à leur corps une superbe dague semblable à un cimenterre de mameluck, et dont la lame ciselée est engagée à demi dans un fourreau en bois d'un noir d'ébène, monté en fer. Leurs boucliers également noirs, sont assez grands, pour les déguiser entièrement, à l'occasion, à la vue de leurs interlocuteurs.

L'un d'eux, qui paraît être le doyen d'âge des décemvirs, porte la parole au nom de ses collègues. Il déclare que la population basoko, plus nombreuse et plus forte que celle des Mayoumbé (district situé en aval de l'Oubingi), opposera une résistance acharnée aux chasseurs d'hommes, qu'ils soient noirs ou blancs, fils de l'Orient, frères d'Abed-ben-Selim ou enfants de Boula Matari.

« Mais, réplique Hanssens, les enfants de Boula Matari ne sont pas des marchands d'esclaves ; ils donnent aux populations riveraines du Congo des marchandises du mpoutou en échange de provisions alimentaires. Les mundelés sont d'ailleurs décidés à faire eux-mêmes aux chasseurs de nègres une guerre sans trêve ni merci.

« Déjà les enfants de Boula Matari occupent une position importante en aval de l'Issanghi, sur une île du fleuve à une faible distance des sept cataractes. La garnison de ce poste avancé des mundelés s'opposera à des invasions nouvelles de traitants arabes.

« Si les chefs de l'Issanghi veulent y consentir, les mundelés bâtiront auprès de leurs grands villages de l'Oubingi une ville, une forteresse armée de fusils, bien approvisionnée et contre les défenseurs de laquelle viendront se heurter impuissantes les hordes de bandits aux burnous blancs. »

Ces déclarations parurent exercer sur les auditeurs de Hanssens une impression favorable. Les décemvirs basoko se retirèrent pour délibérer un instant ; leur porte-voix revint seul auprès des mundelés, et il invita Hanssens à passer sur la rive opposée, où l'on traiterait définitivement des conditions de cession d'un terrain.

Le capitaine accepta l'invitation, mais au préalable il leva le camp et fit transporter le malheureux Courtois, dont l'état s'aggravait d'heure en heure, dans la cabine d'arrière de l'*En Avant*. Le malade avait été pris dans la matinée d'hématurie, et, bien qu'ayant conscience de son mal incu-

rable, il conservait un courage héroïque et disait à Wester, en lui montrant le sang qu'il venait de rendre :

« *All right*, mon cher lieutenant, c'est complet maintenant... Vous commanderez seul la station des Falls, je ne verrai pas même l'île d'Ouana-Rousari. »

Wester et Amelot redoublèrent de soins auprès du malade, pendant que Hanssens se rendait avec trente Zanzibarites bien armés à l'invitation des chefs basoko (invitation qui pouvait n'être qu'un guet-apens).

Les décevirs reçurent le capitaine avec de grands honneurs, aux abords d'un important village de la rive droite sis à deux mille mètres du confluent de l'Oubingi.

Ils conduisirent Hanssens devant une construction entièrement fabriquée avec d'énormes défenses d'éléphant et abritant une idole en bois ayant les dimensions d'un homme de taille moyenne, peinte en rouge écarlate, avec des yeux noircis au charbon, une longue barbe tressée en pointe et des cheveux crépus, restes d'une tête ayant appartenu à quelque misérable esclave scalpé jadis.

Devant ce temple d'ivoire, église du culte basoko appelée *meskiti*, on procéda à la cérémonie de l'échange du sang entre le mundelé et l'un des décevirs.

En cette circonstance, la patience de Hanssens fut cruellement mise à l'épreuve. Pendant plus d'une heure, avec des cris stridents, des paroles injurieuses, au milieu des bruits assourdissants de l'assistance, chaque décevir, chacun des dix potentats basoko revendiqua le droit et l'honneur de devenir frère de sang de l'homme blanc.

Chacun des dix intéressés, accrochés de droite et de gauche aux bras et aux jambes du capitaine, le tirait, lui esquissait son plus aimable ou plutôt son plus hideux sourire, le suppliait du geste, du regard, de la voix, de s'unir à lui par les liens indissolubles de la fraternité du sang.

Le malheureux voyageur se débattait vainement contre ses dix antagonistes, décochait, quand il le pouvait, un vigoureux coup de poing sur le nez ou sur l'œil des aspirants au doux nom de frère, procédé qui ne lui aliénait pas du tout les sentiments par trop affectueux de la victime; mais insensiblement ses forces s'épuisaient; il appela à son aide les Zanzibarites guidés par Hamoud, et leur ordonna de le délivrer, voire même à coups de crosse, des étreintes trop fraternelles des seigneurs basoko.

Les trente serviteurs mirent à obéir à leur maître un empressement exagéré au gré des décevirs à qui ils enfoncèrent les côtes et démolirent bras et jambes.

Dès lors les personnages se montrèrent moins acharnés à réclamer le titre de frère du mundelé, et sur la proposition de Hanssens ils convinrent de laisser cette prérogative au plus jeune d'entre eux.

Le moins âgé des dix n'était ni moins laid ni plus aimable que ses collègues, mais il avait des chances de vivre plus longtemps qu'eux et de remplir durant de longues années à l'égard des mundelés les promesses qu'il allait solennellement contracter.

La populace basoko, satisfaite de l'issue drolatique de la petite guerre que s'étaient livrée ses seigneurs et maîtres, acclama la décision du mundelé et assista silencieuse et recueillie à l'ordalie de la fraternisation.

Laissons la parole au capitaine Hanssens qui raconte ainsi la fin de cette cérémonie désagréable :

« Les dix chefs de la contrée se tenant par la main se sont approchés de moi et se sont rangés en ligne à ma gauche. le plus jeune d'entre eux, celui que j'avais désigné, me tenant de ce côté, par le bras.

« Un jeune chevreau a été égorgé devant nous, en présence de toute la population du village grossie des badauds de tout le district.

« Chacun des chefs est allé successivement recevoir dans le creux de la main une partie du sang jaillissant de la blessure et s'en est frotté la figure, le buste et les épaules, puis chacun à son tour est allé prendre une seconde poignée du sang du chevreau et m'en a barbouillé les parties du corps similaires.

« Il m'a fallu, bon gré, mal gré, ouvrir ma chemise, retrousser mon pantalon et me laisser frictionner par ces dix paires de mains couvertes de sang.

« On conçoit comment j'étais arrangé après une aussi dégoûtante opération. Je n'ai eu d'autre ressource que de me mettre dans le costume favori des dames d'Oupoto (moins la ceinture), et de courir me plonger dans les eaux du fleuve qui fort heureusement n'étaient pas hantées en cet endroit par les alligators.

« Ce n'est qu'après une savonnée énergique que je suis parvenu à effacer les traces de la cérémonie.

« Je me hâte d'ajouter que comme compensation à ce désagrément j'ai eu la satisfaction de conclure un traité qui rangeait tout le district basoko sous le protectorat de l'Association et m'accordait une concession magnifique, où j'ai aussitôt planté le drapeau bleu et laissé un poste de trois Zanzibarites.

• C'est un triomphe, une acquisition peu onéreuse. Cependant je ne

tiendrais pas à devoir fraterniser tous les jours de la même façon; mon stock de savon n'y suffirait pas!... »

La satisfaction du capitaine Hanssens devait être de courte durée. De retour à bord de l'*En Avant*, le chef de l'expédition, heureux à la pensée d'instruire ses compagnons de voyage du succès de ses négociations, se heurtait aux visages consternés d'Amelot et de Wester.

Pendant l'absence du capitaine l'indisposition de Courtois avait pris un caractère aigu; la fièvre bilieuse, cette ennemie implacable du voyageur africain, compliquée d'hématurie, avait terrassé la robuste constitution du pionnier; dans les courts intervalles des violents accès de la fièvre le malade demeurait dans un état de prostration absolu.

Hanssens résolut aussitôt de prolonger le séjour de l'expédition à l'embouchure de l'Oubingi pour éviter à son compatriote les épreuves exténuantes de la navigation fluviale. On dressa de nouveau la tente du malade sur un point salubre de la rive droite, et durant deux nuits et deux jours Hanssens, Amelot et Wester s'installèrent à tour de rôle à son chevet.

Le 25 juin, les soins intelligents et pratiques de ses dévoués compatriotes avaient provoqué une légère amélioration dans l'état de santé de Courtois, qui supplia instamment Hanssens de ne pas différer plus longtemps le départ de la flottille.

« De grâce, commandant, répétait le pauvre malade, partons, partons d'ici! Mes prévisions étaient peut-être pessimistes, je pourrai voir l'île Ouana-Rousari et mourir à mon poste de commandant des Falls-Station. »

Cédant à ces sollicitations pressantes, le capitaine fit transporter Courtois, avec toutes les précautions voulues, à bord de l'*En Avant*, et l'installa le plus confortablement possible dans son étroite cabine.

Malheureusement c'était une amélioration trompeuse et deux heures après son transport sur l'*En Avant* l'infortuné Courtois, en proie au délire le plus violent, prononçait des paroles sans suite, demandait aux personnes de son entourage des objets qu'ils ne pouvaient lui donner, et comme froissés de leur refus involontaire, il entra dans des transports furieux, essayait de sauter de son lit et frappait à coups de poing redoublés les amis dévoués qui assistaient, le désespoir dans l'âme, à cette cruelle agonie.

« Dans la nuit du 25 au 26, écrit le voyageur Amelot, je veillais mon infortuné camarade, et je l'entendis murmurer à diverses reprises, mais très doucement: « Anvers!... Anvers!... Belgique!... » Telles furent ses dernières paroles.

« A six heures du matin, le capitaine Hanssens vint me rejoindre; nous essayâmes vainement, pour rendre quelque force au pauvre agonisant, de lui faire avaler du lait et du vin coupé d'eau; son estomac refusa toute nourriture.

« A sept heures, le râle commença et ne laissa pas le moindre espoir de sauver notre infortuné compatriote; à huit heures, un violent hoquet agita le malheureux, sa respiration s'accéléra, une contraction nerveuse menaça de le jeter hors de sa couche; Hanssens tendit les bras, et le saisit pour le remettre sur le lit... Le capitaine n'étreignit qu'un cadavre... Ernest Courtois venait de rendre le dernier soupir sans avoir repris connaissance, et sans que sa physionomie présentât la moindre trace de souffrance. »

Sur le seuil de la cabine, les hommes de couleur se pressaient pour avoir des nouvelles du « bon docteur » qui leur avait tant de fois donné des soins et qu'ils idolâtraient.

Au premier rang se tenait le Zanzibarite Mahomédi, domestique de Courtois, sollicitant la permission de saluer comme d'habitude le maître qu'il adorait. Ce brave garçon vit couler des larmes sur les joues amaigrées par les veillées du capitaine Hanssens et d'Amclot; il comprit aussitôt toute la vérité, ses gémissements et ses pleurs apprirent aux équipages la perte irréparable que l'expédition venait de subir.

Dans l'après-midi du 26, la dépouille mortelle d'Ernest Courtois fut transportée à terre et ensevelie sur la rive droite, à environ huit lieues du confluent de l'Oubingi.

Sa tombe a été creusée sur l'emplacement d'un marché indigène abandonné, sous une superbe voûte de verdure; elle est reconnaissable au monumental mausolée de pierres que les compagnons de l'infortuné voyageur ont élevé pour soustraire les mânes d'un ami et d'un compatriote aux fauves appétits des natifs, qui sont tous anthropophages dans cette région.

En annonçant à ses amis d'Europe le décès de son regretté compatriote, le capitaine Hanssens s'exprimait en ces termes :

« La mort, qui depuis mon départ de Léopoldville avait épargné l'expédition, vient de faire une victime parmi les Européens qui me secondaient. Ernest Courtois, un grand beau garçon, solide comme un chêne, et qui paraissait taillé pour vivre cent ans, est décédé entre mes bras, après douze jours de maladie.

« Courtois avait été engagé par l'Association en qualité de pharmacien, et il avait quitté l'Europe au mois d'août 1883. Après un court séjour à



P. Mass, Éditeur, Bruxelles.

Imp. A. Mertens, Bruxelles.

CANNIBALE

(Environs de Stanley-Falls)

Vivi, il avait été dirigé sur Léopoldville, où il a résidé depuis comme adjoint du docteur Van den Heuvel.

« Doué de précieuses et sympathiques qualités, il n'avait pas tardé à être distingué par ses chefs, et en mars 1884 Stanley l'avait nommé commandant du poste avancé des Falls.

« C'est en se rendant à son poste que Courtois a succombé, victime de l'incorable fièvre bilieuse.

« La perte douloureuse que l'Association vient de subir laissera un



ENTERREMENT D'ERNEST COURTOIS.

grand vide dans les rangs des agents enrôlés en Afrique sous l'étendard bleu étoilé d'or.

« Courtois possédait à un très haut degré les qualités requises pour rendre les plus éminents services à l'œuvre du Congo. Intelligent, actif, dévoué, il était toujours prêt à payer de sa personne, et c'est avec le plus vif empressement qu'il se mettait à la besogne quand il était chargé d'un travail quelconque.

« Pendant son séjour à Léopoldville, il s'était rendu utile en assistant le docteur Van den Heuvel dans l'accomplissement de ses devoirs de méde-

cin. Pendant mon voyage, je l'avais chargé du service médical des blancs et des équipages, et il s'était acquitté de ses fonctions avec le plus grand zèle. Il avait élaboré de nombreux projets pour le fonctionnement de la station des Falls; il rêvait d'en faire une station modèle.

« Dans ses relations avec les indigènes, il déployait un tact et une patience réellement remarquables. Il savait s'abaisser à leur niveau, se prêter à leurs fantaisies, amuser ces grands enfants avec des riens et les amener insensiblement, et sans qu'ils s'en aperçussent, au but que nous avions en vue.

« Il m'a été d'un grand secours dans la conclusion des traités avec divers chefs du haut Congo, et j'avais en lui un collaborateur précieux. Sa nature sympathique, son caractère jovial et enjoué, faisaient de lui le plus aimable compagnon de route; il avait conquis d'emblée l'amitié de tous les blancs du voyage et l'attachement de tous les hommes de couleur.

« Sa mort a été pour tous un coup terrible, et longtemps encore nous pleurerons cette nouvelle victime du dévouement. »

Le capitaine Hanssens faisait suivre cette oraison funèbre de réflexions hypothétiques sur la mort d'Ernest Courtois.

« Tout blanc arrivant au Congo, écrivait-il, est condamné, à de rares exceptions près, à subir une forte fièvre qu'on pourrait appeler la *fièvre d'acclimatation*.

« Ceux qui ont la chance de la subir au début de leur séjour en Afrique, possèdent encore toutes leurs forces et y résistent en général; mais ceux qui, comme le pauvre Courtois, sont atteints de ce fléau impardonnable plusieurs mois après leur arrivée au Congo, alors que le climat a déjà pu produire sur eux ses effets débilissants, anémiant, n'ont plus la vigueur nécessaire pour supporter le choc et ils y succombent, hélas! en trop grand nombre. »

Lorsque l'épilogue du douloureux événement que nous venons de rapporter se fut déroulé, lorsque les blancs et les équipages de la flottille eurent, le cœur brisé, jeté des pelletées de terre et apporté des pierres sur la tombe du regretté pharmacien, les steamers, pavillons en berne, s'éloignaient du pays de l'Issanghi, voguant vers le poste des Falls.

En amont de ce coin du rivage basoko, où Courtois repose pour toujours loin de sa famille, les berges du Congo se relèvent, forment de sourcilleux escarpements, aux pentes ombragées par des forêts magnifiques; la largeur du fleuve est si considérable sur ce point, qu'il est impossible de l'apprécier à simple vue.

Le 30 juin, l'expédition campait à la nuit tombante dans un des flots ombreux qui s'étendent devant le district des Mayombé.

Durant trois jours de navigation, Hanssens avait vainement mis en jeu tous les moyens de séduction, toutes les combinaisons pacifiques imaginables pour attirer les riverains; aucune de ses patientes tentatives n'avait abouti. Entre l'Oubingi et l'île frontière ouest du district Mayombé le passage de la flottille avait occasionné une profonde terreur.

A l'approche des steamers, les populations riveraines, femmes, enfants, guerriers, vieillards, abandonnaient les villages à demi ruinés des rives, se réfugiaient dans les lointaines forêts de l'intérieur, ou s'éloignaient à force de bras sur des pirogues longues et étroites. Cette panique était la conséquence des ravages et des cruautés que les bandes d'Abed-ben-Selim avaient commis dans la contrée et dont il a été parlé au commencement de ce chapitre. Les indigènes qui avaient pu se soustraire à ces razzias, étaient rentrés, après le départ des Arabes chasseurs d'hommes, dans leurs villages en ruine, mais à l'aspect d'étrangers, quels qu'ils fussent, ils éprouvaient un insurmontable effroi.

Cependant, en côtoyant le district des Mayombé, Hanssens constata un heureux changement : l'influence salutaire de la station des Falls s'était déjà étendue sur les peuplades existant en aval. Tous les chefs des villages devant lesquels passaient les steamers battant pavillon bleu rendaient visite à Boula Matari II, lui apportaient des présents, se déclaraient ses amis, ses enfants, et lui demandaient un drapeau « comme celui de l'île Ouana-Rousari ».

Les Mayombé reconnaissaient les pirogues à vapeur qui, sous la conduite de Stanley, avaient passé et repassé devant leur territoire, sans qu'il en résultât pour eux le moindre préjudice.

D'autre part, ils visitaient périodiquement le poste des mundelés, dans l'île Ouana Rousari, lorsqu'ils se rendaient chez leurs amis de l'est, les Vouenya des chutes, pour y échanger leur manioc et leurs bananes contre le poisson pêché dans les rapides; ils avaient vu le village de Bennie, enfant de Boula Matari, et constaté que ce mundelé bâtissait ses maisons et cultivait ses champs sans empiéter sur le domaine du voisin, sans chercher querelle aux faibles, payant comptant en beaux objets du mpoutou les articles qu'il achetait, protégeant les natifs toutes les fois que sa protection était nécessaire.

Les Mayombé avaient aussi remarqué que depuis l'arrivée du blanc dans la contrée les chasseurs d'hommes n'avaient plus reparu.

Aussi les chefs mayombé réclamaient-ils instamment la fondation d'une

station sur leur territoire, et Hanssens les mit-il au comble de la joie en leur promettant que leurs désirs seraient satisfaits à son retour du pays des Vouenya.

Le 3 juillet, la flottille expéditionnaire s'arrêtait à l'île Ouana-Rousari, devant le poste des Falls. Elle était au terme de son voyage.

« La situation choisie par Stanley en décembre 1883, pour établir la station extrême du Congo, le dernier jalon, sur les rives du fleuve, de la route interocéanique africaine, est magnifique, écrit Hanssens, et bien que ce point se trouve à plus de quatre cents lieues à l'intérieur et qu'il ne reçoive de communications du monde civilisé que deux fois par an, tous ceux qui y arrivent voudraient y rester. »

Si Ouana-Rousari est la plus ravissante des îles dont est parsemé le Congo, sa position géographique est aussi de la plus haute importance : c'est le trait d'union entre la côte orientale et la côte occidentale, la tête de ligne du bassin navigable du Congo, et c'est de là que partiront plus tard les expéditions dont la mission sera d'explorer le centre proprement dit du continent africain.

L'occupation de cette île est un coup de maître; par elle l'Association tient en main la clef de la zone équatoriale, et commande l'entrée du fleuve; pas une embarcation ne peut y être mise à flot sans l'assentiment du commandant du poste, et c'est ainsi qu'il sera possible d'en empêcher l'accès aux pirogues des chasseurs d'esclaves.

M. Bennie y vivait dans les meilleurs termes avec tous les chefs des environs. Les indigènes Vouenya attachent en effet un très haut prix à la conservation des blancs sur leurs terres; ils ont éprouvé leur faiblesse contre les traitants de la côte orientale, et ils comprennent que s'ils étaient privés de la protection des mundelés ils redeviendraient comme par le passé la proie des bandits d'Abed-ben-Selim et de ses pareils.

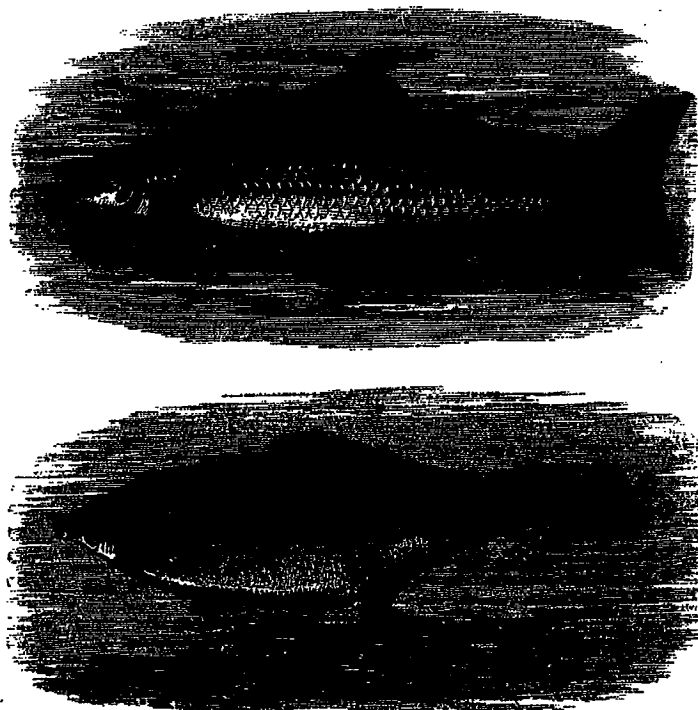
Les populations des bords des Stanley-Falls sont du reste pacifiques et industrielles, quoique cannibales. Leur industrie spéciale est la pêche, qu'ils pratiquent de la manière suivante :

« De grands poteaux de vingt à trente centimètres de diamètres sont, dit Hanssens, placés verticalement par les natifs dans les interstices des roches qui constituent les cataractes de Stanley, et reliés à leur partie supérieure par des perches plus minces disposées transversalement. A ces dernières sont fixées des cordes en rotang qui retiennent de grandes nasses plongeant dans les eaux, au bas de la chute.

« Deux fois par jour, au lever et au coucher du soleil, de grands canots de pêche, montés par trente et parfois même quarante pagayeurs, vont

retirer ces nasses et recueillir, au risque d'être culbutés par les lames rugissantes, le poisson qu'elles contiennent.

« Le butin ainsi prélevé quotidiennement est considérable; on peut y admirer des poissons d'une taille dont il est difficile de se faire une idée en visitant les poissonneries de nos marchés d'Europe; j'y ai vu des sortes de brochets-géants, mesurant plus d'un mètre cinquante de longueur, et d'une grosseur proportionnée, d'autres poissons dont j'ignore le nom,



POISSONS DES STANLEY-FALLS.

ayant un petit museau rond et pointu, une queue d'une largeur démesurée, de grandes écailles luisantes d'une couleur brun pâle, mesurant environ soixante-dix centimètres de long et trente-cinq de tour; d'autres enfin, dont la tête rappelle par sa forme le groin des hippopotames et dont les écailles fines resplendissent comme des paillettes d'argent.

« Tous ces habitants de la zone aquatique sont indistinctement, gros et petits, communs et rares, à chair savoureuse ou coriace, séchés, fumés et vendus ensuite par des caravaniers aux populations de l'intérieur, en

échange de jarres d'huile de palme ou de graines oléagineuses, de corbeilles de pieds de manioc et de régimes de bananes. »

Ici comme en aval, depuis l'Oubika, les armes à feu, les mousquets à silex, sont entièrement inconnus. Les guerriers Vouenya sont armés de lances, de javelots (assagaies), de couteaux, d'arcs, de flèches et de boucliers; ils possèdent en outre, un nombre infini de trompes de guerre et de tambours. Quand ils vont au combat, ils trempent leurs armes de jet dans un poison végétal qui amène instantanément la mort; mais, sans craindre de s'empoisonner, ils découpent en tronçons, grillent et mangent à belles dents tout prisonnier ou blessé de guerre.

« Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon » disait un César romain, Vitellius, si nos souvenirs classiques sont fidèles; « le cadavre d'un ennemi constitue un mets excellent », disent les Vouenya, dont les goûts sont partagés par les Mayombé, les Basoko, les Oubika, les Bangala, en un mot toutes les peuplades des bords du Congo, en amont de la station de l'Équateur.

La traite des noirs a déjà reculé devant les agents de l'Association internationale; quant à ces monstrueuses hécatombes qualifiées par ces mots: « sacrifices humains », quant à l'anthropophagie, leur disparition complète du territoire de l'Afrique centrale n'aura lieu qu'après de longues années efforts, de patience et d'apostolat.

Vers la fin de l'année 1883, en décembre, il est utile de le rappeler ici pour mémoire, Stanley avait confié la « direction provisoire » des Falls au mécanicien anglais Bennie jusqu'à l'arrivée de Courtois désigné pour en devenir le commandant, avec le lieutenant suédois Wester pour adjoint.

La mort du jeune et courageux Courtois, dont la triste nouvelle était apportée par Hanssens à Ouana-Rousari, le 3 juillet 1884, changeait les dispositions prises par Stanley: Wester d'adjoint, devenait d'emblée commandant en chef de Stanley-Falls. Au moment de remettre ses pouvoirs à l'officier suédois, l'anglais Bennie informa Hanssens qu'il avait à régler lui-même à l'amiable un différend survenu entre deux chefs indigènes voisins qui avaient accepté son arbitrage.

Voici l'origine de ce différend :

L'un des deux contestants, Singué-Singué est le chef d'un village situé à l'intérieur même de l'île d'Ouana-Rousari. Katoukamo, l'autre partie adverse, est à la tête d'une île faisant face à la station, près de la rive gauche du fleuve.

Singué-Singué accusait Katoukamo de lui avoir dérobé les pieux.

auxquels les Vouénya attachent les nasses dont ils se servent pour prendre le poisson dans les cataractes. Le second ne niait pas le larcin, mais il se refusait à toute restitution, à moins que le premier ne consentît à lui payer une indemnité considérable. En d'autres termes, il fallait que le volé rachetât au voleur les objets dérobés : c'est d'ailleurs ainsi que les choses se passent parmi les populations primitives de l'Afrique centrale.

Singué-Singué, qui ne se souciait pas d'indemniser son voleur pour rentrer en possession de son bien, résolut de lui faire la guerre. Néanmoins, avant de commencer les hostilités, il alla consulter Bennie, qui parvint à arrêter un conflit immédiat en conseillant à Singué-Singué d'attendre l'arrivée des steamers, pour soumettre la question à l'examen de de Boula Matari ou de son successeur.

Dans la matinée du 4 juillet, le chef du village d'Ouana-Rousari vint exposer ses griefs au capitaine Hanssens, qui, assisté du mécanicien anglais, instruisit l'affaire.

Katoukamo fut mandé à la station ; le capitaine l'interrogea et, convaincu de sa culpabilité, le condamna à restituer les pieux volés et à renoncer à l'injuste indemnité qu'il réclamait à la partie lésée.

Katoukamo se soumit au jugement, mais, avec la mauvaise foi qui caractérise les nègres en général il chercha par toutes sortes de prétextes à en éluder les conséquences. Le 6 juillet, il n'avait encore fait aucune restitution.

Hanssens eut alors recours à un grand moyen : il signifia au retardataire qu'il allait lui envoyer deux mundelés, parmi lesquels M. Bennie, pour recevoir les objets en litige, et il ajouta que, s'il persistait à en refuser la restitution, M. Bennie lui reprendrait le drapeau bleu qu'il avait reçu naguère et que les blancs proclameraient partout que Katoukamo n'était plus sous leur protection.

Cette menace produisit l'effet attendu. Katoukamo, effrayé des conséquences qu'aurait pour lui le retrait de la protection des blancs, s'empressa de s'exécuter. La paix entre les deux chefs fut scellée à la station, en présence de la population des environs.

L'ascendant moral des mundelés avait suffi pour empêcher l'effusion du sang et pour éteindre un conflit qui aurait pu allumer une guerre générale dans la contrée : c'était là un résultat dont l'Association avait droit de s'enorgueillir.

La réconciliation de Singué-Singué et de Katoukamo avait amené aux Falls un grand concours de notables vouenya. Bennie leur fit ses adieux et les invita à reporter sur le lieutenant Wester le respect et l'attachement

qu'ils lui avaient toujours temoignés; ceux-ci vinrent à tour de rôle serrer la main du mécanicien en lui remettant des cadeaux divers, qui un poulet, qui un poisson, qui une calabasse, une trompe d'ivoire, un bec d'oiseau, une boîte de poudre sacrée, tous fétiches qui devaient préserver le monde des malheurs possibles, sa vie durant.

Amclot, qui assistait avec le plus vif intérêt à cette scène touchante, s'éprit spontanément du désir de prolonger son séjour en Afrique, au milieu des populations vouénya si affables, si reconnaissantes.

« Mon engagement au service du drapeau bleu vient d'expirer, dit-il à Hanssens, et je comptais retourner avec vous, mon capitaine, vers Léopoldville, pour regagner de là notre chère Belgique. Mais la place d'adjoint est vacante aux Falls-Station; ce poste, placé au centre d'une zone excessivement peuplée, nécessite au minimum la présence de deux blancs : M. Wester sera le premier, je vous offre d'être le second. Nous bâtirons une station sans rivale sur les bords du Congo, et nous enseignerons à ces cannibales peu farouches les devoirs de l'union et de la charité. Si vous y consentez, commandant, je resterai aux Falls jusqu'au prochain voyage des steamers; je prendrai ici ma revanche de Kimpoko, où mon désir d'être utile à l'Association a rencontré l'indomptabilité des fétichistes banfunu. »

— J'accepte avec empressement vos services mon cher Amclot. Votre demande de ce jour est digne des plus grands éloges; j'en référerai à l'administration de Bruxelles, en mentionnant que dans la circonstance vous avez écouté votre seul dévouement à l'œuvre de notre Roi. »

Séance tenante, le jeune pionnier belge fut présenté aux notables vouénya qui l'acclamèrent avec l'enthousiasme qu'ils venaient de témoigner au nouveau commandant Wester.

Le 9 juillet, Hanssens quitta Ouana-Rousari, laissant pour avant-garde de la civilisation au cœur de l'Afrique explorée un Belge et un Suédois.

Comme en remontant le fleuve la flottille avait presque toujours côtoyé la rive droite, Hanssens donna l'ordre de longer à la descente la rive opposée.

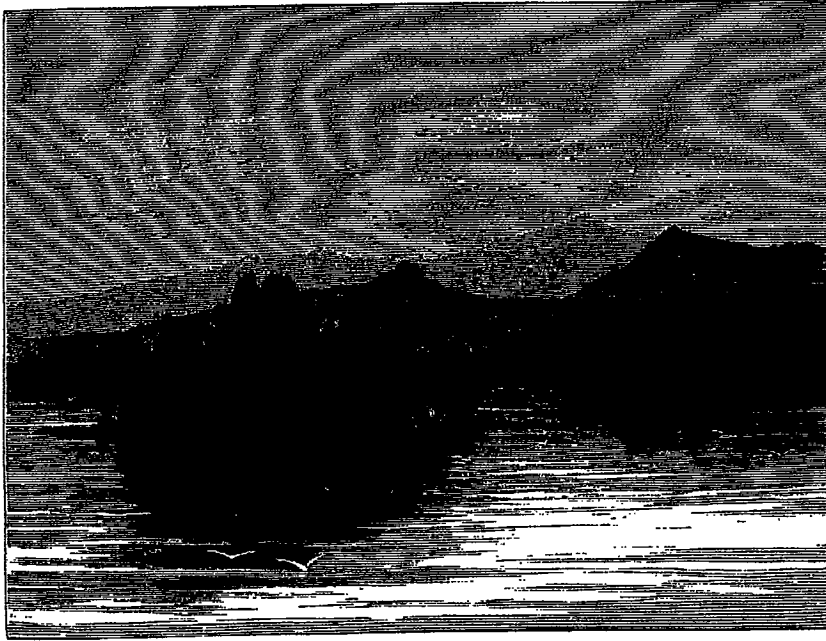
Dans la journée du 11, les bateaux jetaient l'ancre devant le confluent d'une importante rivière qui débouche à mi-chemin entre l'Oubingi (Arouhouimi) et les chutes.

Cet affluent porte le nom de Loubiranzi il vient directement du sud, s'il faut en croire les indigènes, et son cours est parfois littéralement barré par des troupes d'hippopotames.

Dans le secteur oriental de son confluent, le Loubiranzi présente un emplacement superbe, et le capitaine Hanssens, devant ce site splendide, conçut l'idée de l'acquérir pour l'Association.

Il laissa les steamers à l'ancre derrière un flot boisé d'où s'envolaient de telles quantités d'oiseaux que le ciel en était obscurci, et longea la rive gauche avec la baleinière *Eclaireur* et quelques hommes de couleur.

La rive, assez basse au bord de l'eau, est couverte de bois admirables à l'ombre desquels les aborigènes, nègres waringa, ont groupé leurs huttes



UN ILOT A L'EMBOUCHURE DU LOUBIRANZI.

primitives, sortes de constructions presque souterraines, recouvertes de dômes arrondis, rappelant par leur forme les nids de fourmis blanches. Derrière les arbres on apercevait, courant parallèlement à la rive, deux chaînes de collines aux pentes dénudées, roussâtres, et dont les crêtes dentelaient de leurs cimes aiguës le bleu foncé du ciel.

Après une heure de navigation accélérée, *Eclaireur* stoppa devant le plus important des villages riverains des Waringa, dans une baie spacieuse où les lames du Loubiranzi teignaient de noir la surface d'argent bruni des eaux paisibles du Congo.

Hanssens débarqua au milieu de la population indigène accourue sur le rivage pour contempler l'immense pirogue de fer de l'homme au visage pâle; mais avant de pouvoir exposer une demande quelconque aux chefs du district, le mundelé dut faire l'échange du sang avec eux.

Ce village comptait précisément cinq potentats waringa exerçant à divers titres les fonctions gouvernementales du district; après une cérémonie aussi désagréable que celle de la fraternisation chez les Basoko, ces cinq personnages comptèrent sur la liste déjà bien longue des frères de sang africains du capitaine Hanssens.

« Ils n'étaient vraiment pas beaux, mes nouveaux frères, écrit le voyageur. Figurez-vous des mannequins ressemblant plus à des singes qu'à des hommes, et revêtus de hideuses peintures: la poitrine, les épaules, les bras peints en blanc; les jambes et les pieds en rouge; le visage panaché de blanc et de rouge.

« Sur la tête, une coiffure en peau de singe, piquée de plumes de perroquets et autres oiseaux; dans les mains, des lances de parade, mesurant au moins deux mètres, et des boucliers d'une facture parfaite, longs rectangles tressés avec du rotang, à la fois légers et impénétrables, rendus inflexibles par une plaque carrée en bois d'ébène, sur laquelle se croisaient deux minces planchettes du même bois. »

Néanmoins, et ce n'est que justice de le reconnaître, ils étaient aimables et courtois à rendre des points aux peuplades les plus relativement civilisées des bords du Congo.

Comme Hanssens les remerciait chaleureusement de leur bon accueil, le plus âgé des décemvirs lui répondit de ne pas s'en étonner outre mesure :

« Il n'est pas dans nos habitudes de fraterniser avec les étrangers, surtout avec ceux qui descendent le grand fleuve. Trop souvent des hommes méchants, porteurs comme vous d'armes de guerre qui font un bruit terrible et dont les projectiles traversent nos boucliers, sont venus du pays où le soleil se lève, pour semer sur nos terres la ruine et la désolation, brûler nos villages, dévaster nos récoltes, et emmener à la chaîne nos femmes, nos enfants, nos guerriers.

« Mais nous avons appris par les Vouénia des chutes que les mundelés sont les ennemis des brûleurs de villages nègres et des tueurs d'hommes, et qu'ils possèdent des drapeaux ayant la couleur du ciel, devant lesquels reculent épouvantées les hordes de chasseurs d'esclaves.

« Aussi avons-nous voulu devenir vos frères de sang pour recevoir de



P. Maes, Editeur, Bruxelles.

Imp. A. Mertens, Bruxelles.

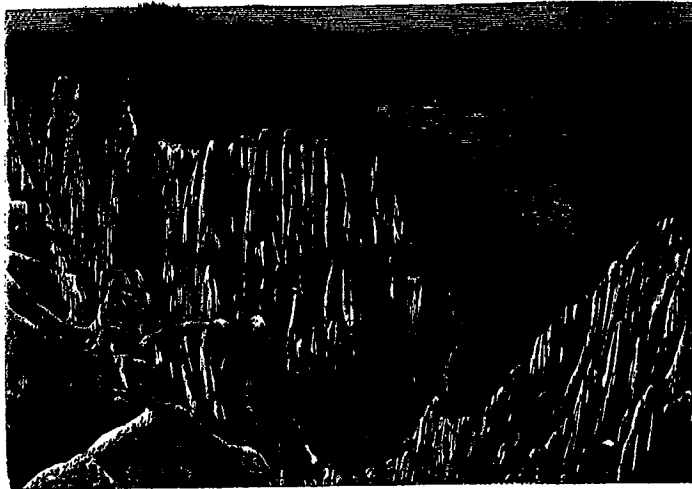
CHEF DES BAYANZI

vous des fétiches protecteurs, et nous assurer votre alliance contre nos implacables ennemis du Levant. »

Devant cette réponse, il ne fut pas difficile au capitaine Hanssens de placer le district des Waringa sous le protectorat de l'Association.

Deux jours plus tard, les steamers s'arrêtaient au pied du mamelon où s'élève l'énorme monceau de pierres sous lequel repose l'infortuné Ernest Courtois, que les cannibales de la région basoko avaient respecté.

En aval de ce point, le fleuve court presque en droite ligne au nord-ouest, demi-ouest; la rive gauche, escarpée, sourcilleuse, a des pentes couvertes de forêts vierges, retraites impénétrables pour l'homme à qui



ROCHERS AU CONFLUENT DU LOUBIRANZI.

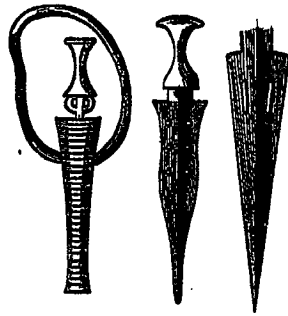
manquent l'outillage et le temps nécessaires pour pratiquer un passage dans cet inextricable lacs de feuilles et de rameaux.

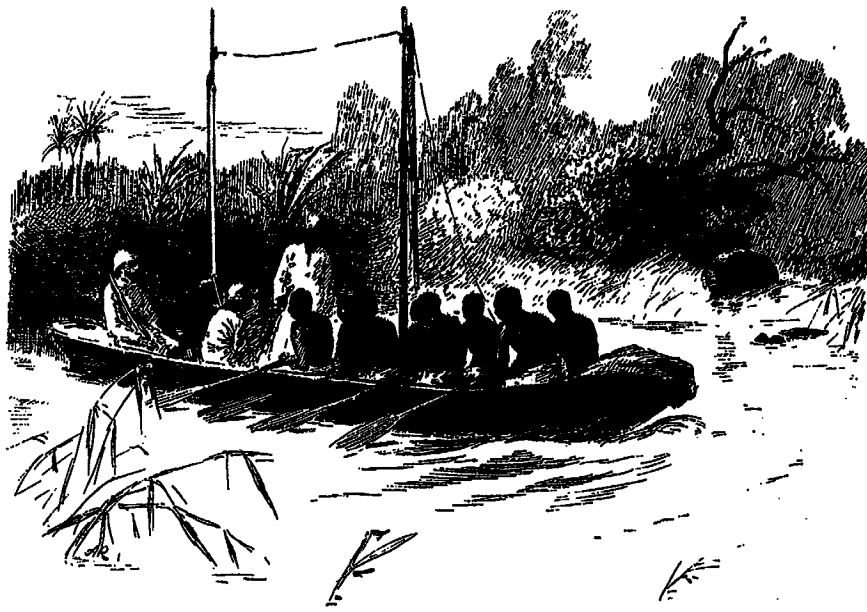
Çà et là des ruisseaux artificiels, de larges fossés creusés dans la partie inférieure de la berge, annoncent la présence d'établissements de pêche; et l'œil exercé des explorateurs découvre sous bois quelques indigènes à demi cachés dans les fourrés et suivant d'un regard curieux le passage des bateaux à vapeur.

Hanssens avait déjà remarqué, en aval de l'île Ouana-Rousari, ces excavations faites par les indigènes soit des flots, soit des deux rives du fleuve.

Ces tranchées, formant des angles obtus avec le cours du Congo s'enfoncent dans les terres sur un parcours de cent à deux cents mètres; à l'époque des crues, elles se remplissent d'eau et de poissons.

Les natifs en ferment alors l'embouchure avec des claies en roseaux auxquelles sont attachées des nasses tressées; ils draguent ensuite ces fossés avec d'énormes filets de fibres de bananier et de doum, et recueillent ainsi, en quelques jours, le poisson pour leur nourriture et pour l'approvisionnement des marchés de l'intérieur.





CHAPITRE XVIII

La capitale du district basoko. — Coquilhat et les Bangala. — Le climat de l'Équateur-Station.
— Retour de Hanssens à Léopoldville. — Manduau fondateur de Kallima-Station.

LE 15 juillet, les steamers jetaient l'ancre devant les villages basoko situés à l'embouchure de l'Oubingi.

Les décevires vinrent demander à leur frère blanc des nouvelles de son voyage et le prièrent de laisser sur leurs terres un mundelé chargé de construire une ville.

« Mon voyage, leur répondit Hanssens, a été attristé par la mort d'un de mes plus chers compagnons; en revanche j'ai la satisfaction de vous apprendre que les districts échelonnés entre votre rivière et les chutes du

fleuve ont été placés sous le protectorat du drapeau bleu ; ils ont compris que ce fétiche de soie et d'or est pour le présent un symbole de paix et d'amitié, et pour l'avenir un gage certain de richesse et de bien-être.

« La plupart des blancs qui m'accompagnaient sont restés chez les Vouénaya, dans une île qui commande le cours du grand fleuve et d'où ils pourront s'opposer efficacement aux désastreuses descentes des chasseurs d'hommes ; il m'est donc impossible de laisser sur vos terres un mundelé, comme vous le désirez. Néanmoins, cultivez sans crainte votre sol si fécond, bâtissez des villages, élevez des troupeaux ; vos biens sont, grâce aux mundelés, à l'abri des hordes d'Abéd-ben-Selim. »

Les chefs basoko, rassurés par ces déclarations insistèrent pour que le grand mundelé voulût bien parcourir le village, capitale du district.

Cette « cité métropolitaine » compte une vingtaine de rues parallèles et transversales se coupant à angle droit et bordées de constructions d'une architecture uniforme. Chaque maison, bâtie avec des tronçons d'arbres et de l'argile, possède une cour que protège une ceinture de pieux dressés côte à côte.

Toutes les pièces de bois, montants et linteaux de portes, pieux de palissades, entrant dans la construction des habitations, sont avant leur emploi trempés dans le lait de farine de cassave, substance que les Basoko considèrent comme sacrée et qui, suivant eux, a le privilège d'écarter du foyer tous les fétiches de mauvais sort.

Le lait de farine de cassave sert encore à badigeonner les tiges de figuier ou les troncs de bombax plantés çà et là pour donner de l'ombrage aux petites places ménagées de distance en distance encore les rues.

Ces places sont les lieux de réunion habituels de la population et ont chacune une destination particulière.

Les unes servent de rendez-vous aux dilettanti de l'endroit ; un « kiosque à musique », composé de douze énormes tambours taillés dans des troncs d'arbres et fixés à demeure dans le sol, attire la foule aux jours de réjouissances publiques, mariages princiers, levées de boucliers, funérailles et sacrifices humains.

D'autres sont des marchés qui, à certaines époques de l'année, présentent un amalgame confus et bariolé de produits exotiques du centre africain, offerts à la fantaisie des acheteurs basoko par des caravaniers accourus du pays des Niam-Niam, de la contrée des Mombouttou, et des districts Watomba, Vouénaya, Waringa.

D'autres encore, affectées au recueillement, aux prières, aux invocations, sont ornées d'un meskiti, temple d'ivoire ou de bois, à la toiture conique

en forme d'éteignoir, abritant une idole grossièrement sculptée, divinité dont les pouvoirs varient suivant le caprice des féticheurs de la localité. La même idole est un jour le dieu qu'invoquent les guerriers près d'aller combattre l'ennemi; le lendemain, elle figure le dieu du commerce, qu'implorent des trafiquants basoko désireux de flouer des acheteurs du voisinage; d'autres fois, cette idole a toutes les vertus de la déesse de l'agriculture, et les négresses du district viennent se prosterner à ses pieds pour la prier de prodiguer ses faveurs à leurs plantations de manioc ou de sorgho. Mais le plus souvent ces grossières images, ornements des temples fêti-



IDOLE.

chistes, toujours dociles aux intentions criminelles des ministres du culte, dénoncent à la vindicte publique, c'est-à-dire au poison, à la décapitation ou à la pendaison, des femmes, des enfants, des vieillards, des esclaves, censément coupables d'avoir occasionné le décès, accidentel ou non, d'un notable de la contrée.

En parcourant les rues du village, en examinant l'intérieur des cases des décevirs, le capitaine Hanssens put constater que les Basoko étaient plus avancés dans les arts, plus industriels que les peuplades établies en amont, sur les bords du Congo.

Des instruments de cuivre et de fer, pinces, marteaux, poinçons, hameçons, bracelets, perles, clochettes, haches, houes, plantoirs, bêches, se

remarquaient à côté d'articles ouvrés en bois tels que : idoles grandes ou petites, sièges doubles, bancs, cannes, manches de lance, fifres, mortiers, maillets, pilons avec boule en fer, tambours et baguettes terminées par une boule en caoutchouc, auges, cuillers, pipes, vaisselle, etc., etc.

Mais çà et là, dans l'angle des rues ou des places publiques, des crânes humains, des tibias, des fémurs, gisaient, à demi rongés, parmi les débris provenant des cuisines; et ces hideux vestiges témoignaient jusqu'à l'évidence les habitudes anthropophagiques de ces nègres industriels.

Remonté sur l'*Éclairneur*, après sa visite à la capitale des Basoko, le capitaine Hanssens rejoignit les embarcations à vapeur et la flottille, filant à toute vitesse vers le nord-ouest, vint jeter l'ancre, le 19 juillet, devant la station d'Iboko.

Le *Royal*, arrivé la veille de Léopoldville, attendait dans les eaux de ce poste l'arrivée des embarcations commandées par Hanssens. Le rapide marcheur, courrier postal de la flottille, avait apporté, outre des provisions de vivres et d'outils, une vraie cargaison de lettres et de journaux à l'adresse des pionniers du haut Congo.

Coquilhat, accouru au-devant de son chef et compatriote, lui fit avec un légitime orgueil les honneurs de sa résidence.

« Je croyais rêver, écrit le capitaine Hanssens, en retrouvant à Iboko, sur ces mêmes terres incultes que j'avais acquises deux mois auparavant au potentat Matamwiké, une maison spacieuse et confortable, entourée de jardins potagers et de plantations naissantes... La maison, un palais au centre de l'Afrique, était entièrement achevée et meublée, oui, meublée! C'est décidément un comble de rapidité et d'activité qu'a réalisé mon vaillant ami Coquilhat. »

Et cependant le lieutenant avait eu à surmonter des difficultés de toute nature. Les Bangala, en dépit de leur serment de respect et de fidélité, avaient cherché, par tous les moyens possibles, à s'emparer du mundelé, de ses serviteurs et des richesses du mpoutou que contenait le village des blancs.

A force d'énergie, de patience et d'adresse, le jeune officier avait toujours déjoué les projets sanguinaires de ses farouches voisins. A l'exemple du capitaine Hanssens, Coquilhat triompha diplomatiquement des Bangala en utilisant leur rapacité et leur avidité à posséder des marchandises européennes : il ouvrit un comptoir d'échange et entretenit avec les turbulents et belliqueux sujets de Matamwiké des relations commerciales qui, petit à petit, devinrent plus fréquentes et s'étendirent dans tout l'Iboko.

Une certaine confiance s'établit entre les Bangala et le lieutenant belge;

et ce dernier put se ménager auprès des personnages influents du district des intelligences à l'aide desquelles il démasqua les trames ourdies contre son repos.

En outre, pour exercer un ascendant moral complet sur les Bangala, l'intelligent officier apprenait leur langage, s'initiait à leurs mœurs, étudiait leurs lois et leurs coutumes.

Hanssens, qui passa deux journées à la station d'Iboko, se fût volontiers oublié une semaine entière dans ce séjour confortable, tant l'affabilité et la conversation de son jeune compatriote avaient d'attraits pour lui.

« Il faut voir Coquilhat, raconte le capitaine, lorsque nous abordons le sujet qui nous préoccupe, les affaires du Congo et la civilisation des Bangala, la physionomie ouverte et sympathique du lieutenant s'anime, son enthousiasme prend le galop, il se met à parler de son royaume de l'Iboko avec l'abondance et l'entrain d'un homme de vingt ans. Il faut l'entendre, lorsqu'il prend la défense des Bangala cannibales, lorsqu'il indique le degré de perfectibilité auquel le nègre actuellement inculte peut atteindre au contact du blanc par le travail honnête et rémunéré. Son langage chaudement coloré, ses phrases africaines par le pittoresque et le piquant des images, sont ponctués par un geste vif, nerveux et empreint d'une verve juvénile. Coquilhat a appris à aimer le nègre bangala; il insiste sur la nécessité de le traiter toujours avec justice et bienveillance, et à l'occasion avec fermeté. Pour mon vaillant ami, le succès de l'œuvre de notre Roi ne fait pas l'ombre d'un doute; dans quelques années, avant longtemps peut-être, les omnibus attendront au débarcadère d'Iboko-Station les immigrants des deux mondes, pour les conduire à l'hôtel de Matamwiké; des Bangala, garçons de café, serviront leur clientèle blanche et noire sur les trottoirs des rues d'Iboko, et la cloche des steamers en partance pour le haut fleuve scandra de son tin-tin sonore la voix des employés criant : « MM. les voyageurs pour l'Oubingi, les Stanley-Falls et Zanzibar, en route; le paquebot lève l'ancre !... »

Mais en attendant l'époque de cette magique transformation les Bangala continuent à vivre à l'instar de toutes les peuplades primitives de l'Afrique centrale. Ils mangent le cadavre de l'ennemi vaincu pour imposer à la mémoire du mort et de sa tribu une humiliation suprême et pour empêcher les antagonistes de retrouver même la trace de celui qu'ils ont perdu. Ils sont enclins à la superstition et appellent en toute hâte auprès de leurs malades le sorcier ou la sorcière, qui par des entrechats et par des improvisations qu'accompagne le son du tambour s'imaginent guérir les patients; ils croient aux féticheurs marmottant des abjurations contre la pluie, ou

sifflant dans un fifre en bois pendu à une peau de jeune léopard pour convier le soleil à briller dans un ciel sans nuages; ils s'appliquent sur la figure des couches de couleur bleue, rouge, jaune et blanche, pour s'affranchir des dangers de la guerre, pour essayer de se rendre invulnérables; ils consultent l'oracle pour découvrir les voleurs et les criminels, par l'entremise des ministres du culte fétichiste qui condamnent le plus souvent les innocents et les coupables à prendre un breuvage empoisonné; ils professent pour les spectacles sanguinaires, pour les scènes odieuses des sacrifices humains une ardeur supérieure à celle des hidalgos espagnols pour les courses de taureaux; ils achètent leurs femmes et vendent leurs enfants; enfin ils exercent comme maris des pouvoirs sans limite sur leurs épouses et renvoient au foyer paternel la femme adultère, après lui avoir coupé les oreilles ou passé un fer de lance dans les mollets.

Rien dans les mœurs et les coutumes barbares des sujets indisciplinés de Matamwiké ne faisait présager encore, en dépit des louables espérances du lieutenant Coquilhat, les premiers pas des Bangala dans la voie du progrès et de la civilisation.

Si l'appât d'un gain rémunérateur a décidé certains d'entre eux à travailler pour le compte du blanc, l'immense majorité des habitants de l'Iboko végètent aveuglément dans un état de paresse et d'ignorance invétérées, et persistent à s'égarer dans le ténébreux dédale de préjugés ridicules et de pratiques inhumaines qu'ont tracé leurs ancêtres.

Au nombre des coutumes traditionnelles de ces sauvages, il en est une cependant qui échappe à la réprobation des blancs et mérite même d'être encouragée :

A la naissance d'un enfant, la mère, ceinte de feuilles de bananier, doit planter elle-même un bananier à proximité de sa case. Cette pratique naïve a pour conséquence heureuse le développement de la culture d'un végétal aussi beau qu'utile.

Malheureusement la mère abandonne le nouveau-né à la sorcière du village, qui le baptise, l'enduit de *n'goula* (poudre de camwood), le promène, le fait passer de main en main, et elle réserve ses soins les plus assidus au jeune bananier qu'elle a planté. L'arbre croît et produit, l'enfant grouille misérablement dans la fange des rues, où il grandit et se déprave au contact de ses aînés.

Devenu homme, il achète femme, s'il est riche et libre; à sa mort, tout le village se soumet rigoureusement à un jeûne qui consiste à ne prendre que de l'eau ou de la bière de canne à sucre, jusqu'au moment de l'inhumation, soit trois ou quatre jours après le décès.

Dans ce laps de temps, les jeûneurs font parler la poudre; ils tiraillent matin et soir au lever et au coucher du soleil.

A la cérémonie des obsèques, nouveau vacarme de mousqueterie, chants funèbres, danses caractéristiques et sacrifices humains, le tout proportionné à la position sociale du défunt dans le village.

Les huttes du défunt sont, les unes détruites, les autres déplacées; ces dernières sont aussitôt ornées des crânes des victimes immolées, odieux trophées qui grimacent au bout de hampes de lance, à côté de squelettes de sokos.

Les enfants mineurs n'héritent pas à la mort de leur père; l'héritage passe en entier au frère du décédé, et ce frère est tenu de donner au fils aîné devenu majeur l'épouse de son choix; les autres fils ne reçoivent rien.

Si les enfants du mort sont majeurs, les fils héritent de tout, mais l'aîné est privilégié au partage; quant aux filles, il ne leur est rien accordé sur l'héritage paternel.

Comme dans toutes les tribus riveraines du Congo, la négresse bangala est la bête de somme du négre, une créature déshéritée à qui incombe la grosse besogne du ménage et de la culture des champs.

Le négre se livre à la pêche, à la chasse et à la guerre.

Le poisson, fort abondant, se vend à des prix minimes sur tous les marchés bangala. Les poules, les œufs et les chèvres sont en quantité moindre et se vendent très cher; mais les négres du pays, pour satisfaire leur goût très prononcé pour la viande, se rabattent sur les hippopotames qui pullulent dans le Congo, et sur les guerriers capturés au cours des combats fréquents qu'ils livrent à leurs voisins de l'est.

Tels étaient les renseignements ethnographiques que le lieutenant Coquilhat donnait au capitaine Hanssens, à la station d'Iboko, dans les journées du 20 et du 21 juillet 1884.

Le 22, le commandant de la flottille prenait congé de son compatriote, en l'encourageant à persister dans ses croyances sur la perfectibilité des négres bangala, et surtout dans son ardeur à remplir sa mission d'agent de l'Association, commandant la station d'Iboko.

« Le poste que vous commandez, lui dit Hanssens, sera l'un des plus importants de la route que nous traçons en Afrique, mais c'est en même temps le plus exposé. Vous paraissez, mon cher Coquilhat, fermement décidé à appliquer chez les Bangala les bons procédés qui ont valu au lieutenant Van Gele, votre aîné dans la lutte pour la civilisation des négres de l'Afrique centrale, le titre de moucouzou. Je suis certain que vous réussirez à établir ici une station-modèle, mais j'hésite à croire, tout en le

souhaitant, que vous soyez à l'occasion appelé par les Bangala à succéder sur le trône de mon vieux frère de sang Matamwiké. Les Bangala sont braves et industriels, mais ils sont farouches, ils détestent le blanc, et chercheront toujours à vous faire tomber dans leurs pièges. Il vous sera fort difficile d'amener les sujets de l'Iboko à reconnaître votre autorité, et surtout de les décider à s'enrôler volontairement sous le drapeau de l'Association. Votre tâche est hérissée d'obstacles, votre poste est dangereux, mais l'une et l'autre sont dignes d'un jeune officier belge qui a quitté son pays pour venir ici servir l'œuvre de prédilection de son Roi.

— Je suis venu en Afrique, avec l'intention de sacrifier ma vie, si ce sacrifice est nécessaire, au service de la cause grandiose que plaide en Europe Sa Majesté Léopold II. Je vous affirme, mon capitaine, que je suis ravi de rester chez les Bangala, et que j'arriverai à réduire tôt ou tard, par des moyens conformes aux instructions humanitaires de l'Association, le caractère farouche des sujets de Matamwiké. »

La flottille partie, Coquilhat se dévoua comme par le passé à l'accomplissement de sa mission délicate; le respect, la considération, l'attachement des cannibales bangala, à son égard, se fortifièrent de jour en jour. La station d'Iboko vit croître à pas de géant sa prospérité, et ce jalon capital de la route transcontinentale africaine restera désormais acquis aux mondulés avec l'assentiment des Bangala qualifiés de nègres indomptables, d'Achantis du Congo, par l'explorateur Stanley, mais domptés sans combats sanglants par les procédés bienveillants et la tactique intelligente du jeune lieutenant Coquilhat.

Le 25 juillet, après une courte halte à l'embouchure du Loulemgou où les natifs de l'Ouranga fêtèrent les steamers de Boula Matari II, la flottille du haut Congo jeta l'ancre devant la station de l'Équateur.

Avant de débarquer, Hanssens et ses compagnons de route promènèrent leurs regards sur les terres concédées de la rive gauche et sur l'île considérable située en face de la station, qui constituaient le domaine cultivé de l'Association.

Le panorama était ravissant; on se croyait en présence d'un des points les plus civilisés du Nil bleu. Des constructions élégantes, des chalets rustiques, des hangars aux parois de fer, émergeaient çà et là du sein de la verdure que nuançaient au loin des plantations de maïs, de manioc, de sorgho et de bananier. Un actif va-et-vient de population noire, convenablement habillée, sillonnait les allées sablées des parcs; près de la rive, devant une longue maison d'argile, bâtiment principal de la station, un peloton de soldats haoussas et zanzibarites manœuvrait sous les ordres

d'un nyampara avec un ensemble digne d'un corps de troupe d'élite européen; dans les jardins potagers, quelques femmes bakouti vaquaient aux travaux de culture. elles bêchaient, émondaient, aéraient les carrés de légumes, en chantant des refrains monotones, comme pour couvrir les criaileries des nouveau-nés attachés sur leur dos et qu'elles secouaient d'avant en arrière, de droite et de gauche, sans souci de leur rompre les reins.

Van Gele se porta en toute hâte au-devant des arrivants, et leur fit avec sa cordialité habituelle les honneurs de sa magnifique résidence équatoriale. Depuis son séjour dans cette région, le lieutenant jouissait d'une excellente santé. Malgré les fatigues qu'entraînaient ses labeurs incessants, malgré son isolement et son genre de vie monotone, Van Gele se portait mieux sous l'Équateur qu'à la station de Louteté, fondée par lui en aval du Stanley-Pool.

Cette excellente santé, qui était peut-être le résultat d'une acclimatation complète en Afrique, Van Gele l'attribuait à la tranquillité, dont il jouissait près de ses voisins, êtres doux et inoffensifs, enclins au fétichisme et convaincus de la puissance surnaturelle des mundeles.

Parmi les innovations introduites par le chef de la station de l'Équateur dans le domaine qu'il gérait, Hanssens remarqua un niveau d'eau établi sur le bord du fleuve et permettant de calculer les diverses hauteurs des eaux du Congo.

Des observations faites par Van Gele il résultait que le fleuve atteint sa plus grande hauteur vers le 15 décembre, et que le niveau plus bas se manifeste à la fin de janvier. Cette différence de niveau, évaluée à trois mètres environ, survient donc pendant la période la plus sèche de l'année sous l'Équateur. Les mois pendant lesquels il tombe le plus d'eau sont octobre, novembre, avril, mai et juin.



FEMME BAKOUTI BÉCHANT.

Le climat, bien que n'étant pas absolument sec, n'offre point les inconvénients de l'humidité visqueuse particulière à la côte du Zanzibar et aux parages équatoriaux.

L'altitude de la région centrale africaine rend tolérables les ardeurs du soleil; et tandis qu'il est dangereux de voyager sans parasol dans le bas Congo et sur le littoral océanique entre l'Angola et le Gabon on peut aisément braver sous l'Équateur, dans les régions élevées du centre africain, les irradiations d'un soleil ardent et d'un ciel sans nuages avec une simple casquette de toile.

Des vents fréquents, originaires de la région tempérée de l'Atlantique méridional, passent sur le district Nakouti et y versent une bienfaisante fraîcheur, en même temps qu'ils détruisent ou diminuent l'humidité des saisons pluviales.

En somme, la température est constamment supportable à la station de l'Équateur, et seul le teint fortement bronzé accusait le long séjour de Van Gele sous le ciel si meurtrier de l'Équateur africain.

Le 26 juillet, notre officier accompagnait Hanssens à l'embarcadère de la station.

« Décidément, mon cher lieutenant, disait le capitaine Hanssens, votre station est un Eldorado; dès que j'aurai chargé mes bateaux de vivres et de matériel pour les postes du haut Congo, je reviendrai à toute vapeur près de vous, afin de pouvoir goûter ici quelques jours de repos: le confort de votre hospitalité, le luxe oriental de vos parcs et de vos jardins, l'agrément de votre société, les relations agréables avec vos noirs sujets, la clémence du ciel même, tout me charme, je dirai mieux, me séduit.

— Pourquoi donc, s'il en est ainsi, mon capitaine, quittez-vous la Station? Restez, confiez-moi la mission de conduire la flottille à Léopoldville; je brûle de changer de place, de voyager, de connaître ces districts où vivent les cannibales bangala, oubika, basoko, vouénia. Le sceptre-fétiche des Baroumbé ne suffit pas à mon bonheur, je voudrais aller bien loin, vers les Falls, pour y fonder une station et poser ma candidature de souverain d'une tribu d'anthropophages.

— Prenez patience, lieutenant, le jour approche où, malgré tout mon bon vouloir, je ne suffirai plus à la surveillance de l'immense division du haut Congo; j'aurai besoin d'un second, d'un bras droit pour m'acquitter, au mieux des intérêts de l'Association, de cette besogne accablante, et vos services passés, votre infatigable dévouement à l'œuvre africaine, vous recommandent à mon choix avant tout autre. »

Sur ces bonnes paroles, Hanssens serra la main de son compatriote, monta sur le steamer *En Avant* et donna le signal du départ.

La descente vers Léopoldville, entre l'Équateur et la limite occidentale du Pool, s'accomplit le plus pacifiquement du monde; l'expédition rencontra dans ce trajet trop d'empressement de la part des natifs.

« Effectivement, ainsi que le note Hanssens dans son journal, les tribus vivant en aval du royaume de Van Gele aspirent à se ranger sous le protectorat des mundelés, et demandent parfois d'une façon impérieuse que je leur construisse « un village des blancs. »

« S'il me fallait donner suite à toutes les demandes que je reçois, je devrais créer presque autant de stations qu'il y a de districts habités. Les ressources financières d'un gouvernement d'Europe ne suffiraient pas à combler les désirs de ces populations fétichistes. »

Le 6 août, après une absence de quatre mois et demi, Hanssens débarquait à Léopoldville. Une nombreuse colonie européenne, où l'élément belge dominait, fit aux arrivants des Falls une réception enthousiaste, et outre la joie de retrouver dans cette capitale du moyen Congo des compatriotes, des amis et des collaborateurs dévoués, Hanssens y reçut des nouvelles d'Europe, des lettres de famille et un autographe de S. M. Léopold II remerciant en termes élogieux le vaillant capitaine belge pour les éminents services qu'il rendait depuis des années à l'Association Internationale.

Le colonel sir Francis de Winton, depuis deux mois à peine administrateur général de l'Association, en remplacement de Stanley rentré en Europe, se trouvait aussi à Léopoldville lors de l'arrivée de Hanssens. Il félicita chaleureusement le chef de la division du haut Congo, de l'important succès de son dernier voyage.

« Vous allez bien nous faire défaut maintenant, ajoutait l'agent supérieur en terminant sa flatteuse harangue. Je présume, mon capitaine, que vous songez à rentrer en Europe aussitôt l'expiration de votre engagement.

— Pardon, mon colonel, répondit Hanssens; si vous le permettez, je ferai encore un voyage jusqu'aux Stanley-Falls avant de reprendre la route de ma patrie. Deux raisons me déterminent à vous adresser cette demande: la première, c'est que je n'ai pu jusqu'à présent qu'ébaucher la mission qui m'a été confiée, et il y a pour moi obligation morale à la compléter le plus possible, mon amour-propre et ma réputation y sont d'ailleurs intéressés; la seconde, c'est qu'en rentrant en Belgique juste trois ans après mon départ, je me retrouverais sous le ciel de la zone tempérée (?) de ma patrie le premier février 1885, et il me resterait quatre mois de mauvais

temps avant de me réchauffer au pâle soleil de ma ville natale. La transition serait trop brusque et pourrait nuire à ma santé beaucoup plus que mes trois années de séjour en Afrique.

« En faisant encore un voyage à l'île Ouana-Rousari, j'aurai le loisir de conclure avec mes innombrables frères de sang, ou bien avec les chefs qui désirent fraterniser aussi avec Boula Matari II, les traités importants qui restent à faire ; je pourrai attacher mon nom à l'exploration de certains affluents que j'ai remarqués en route, faire des découvertes qui me donneront une notoriété enviable dans le monde géographique ; enfin je quitterai le Congo de manière à arriver en Belgique à la fin de mai ou au commencement de juin, c'est-à-dire au moment le plus favorable de l'année, puisque j'aurai devant moi toute la belle saison pour me refaire au climat de mon pays.

« Je suis convaincu que les miens approuveront ma résolution, quelque grand que soit leur désir de me revoir, et je sollicite, mon colonel, votre consentement à retarder mon rapatriement et votre adhésion à me laisser prendre ici même les quelques jours de congé que l'état actuel de ma santé réclame impérieusement. »

La réponse de l'administrateur général fut conforme aux désirs du vaillant capitaine.

Hanssens n'était pas précisément malade, mais il avait les genoux quelque peu ankylosés, par suite de son immobilité forcée durant des mois de navigation sur le pont d'un bateau minuscule et il lui fallait, aux termes de l'ordonnance du docteur Nilis, chef du service sanitaire à Léopoldville, plusieurs jours de locomotion, afin de faire disparaître ces raideurs articulaires.

Après cinq jours du traitement facile et même agréable prescrit par l'excellent docteur Nilis, Hanssens plus dispos que jamais sur ses jambes assouplies songea immédiatement à préparer une expédition vers le haut fleuve.

Le colonel de Winton, agissant à l'égard de l'éminent commandant de la division du haut Congo comme naguère l'agent supérieur Stanley, lui laissa toute initiative pour décréter et opérer les réformes utiles dans la région soumise à sa juridiction.

Libre dans ses déterminations, mais toujours guidé par les intérêts de l'Association, Hanssens résolut de procéder avec méthode à l'édification de stations indispensables sur certains points des rives du fleuve où le drapeau d'azur avait été arboré.

Tout d'abord et d'urgence, le capitaine, voulant conserver à l'Association les deux clefs du Stanley-Pool inférieur, décréta la fondation d'un poste de surveillance sur l'îlot sablonneux de Kallima, entre Brazzaville au nord et Kinchassa au sud.

Hanssens avait, on se le rappelle, déclaré à la mission de de Brazza une lutte à armes courtoises. La rapidité de son expédition première chez les Bangala, Oubika, etc., les heureux résultats de ses négociations avec les chefs des districts cannibales assuraient déjà à l'expédition internationale du Congo des avantages énormes dans le haut fleuve sur la mission française; il s'agissait pour l'intelligent et loyal rival de l'officier français de garder et de renforcer les situations acquises.

Depuis son arrivée à Léopoldville, et tout en suivant l'ordonnance de son docteur, Hanssens avait poussé à dessein ses promenades sur les divers chantiers où travaillaient les agents européens résidant à Léopoldville.

Le capitaine, ex-professeur à l'École militaire de la Cambre, était passé maître dans l'art difficile de juger les hommes, de les toiser à leur valeur intellectuelle et morale. La sûreté de jugement n'était pas une de ses moindres qualités et parmi les nombreux pionniers de nationalités diverses qu'hébergeait alors la capitale du haut Congo il avait deviné à première vue les hommes d'action et de dévouement.

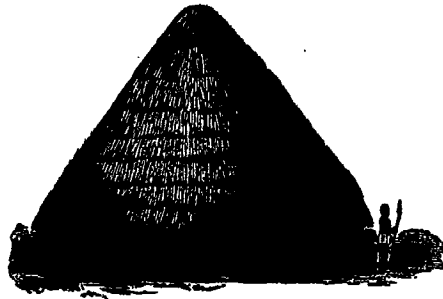
Au cours de l'une de ses promenades hygiéniques le capitaine, arrêté sur le bord du fleuve devant le chantier de réparation des steamers de la flottille, avait brusquement offert à l'un de ses compatriotes, Ed. Manduau, lieutenant de marine, la mission de fonder et de commander une station à Kallima-Point.

« Vous donnez bravement le coup de marteau, dit-il à cet officier, et l'apprentissage que vous avez fait au Congo comme constructeur de bateaux vous rendra facile votre nouvelle tâche de constructeur des maisons en bois de Kallima-Station. D'autre part, je sais que vous avez rempli avec beaucoup de zèle votre mission d'exploration de la rivière Gordon-Bennett, vous avez su entretenir avec les agents de la mission française établis sur la rive droite les rapports les plus cordiaux, et je ne doute pas que vous continuerez à vivre en bons termes avec vos voisins de Brazzaville.

— J'accepte de grand cœur, mon capitaine! Depuis mon arrivée en Afrique, où j'étais venu avec la promesse formelle de commander un des steamers de la flottille, j'ai été maintenu par M. Stanley dans des emplois répondant peu à mes aptitudes, mais je n'en ai pas moins et toujours consciencieusement rempli mon devoir.

— Je le sais, répondit Hanssens ; vous êtes destiné à prendre le commandement du steamer *Stanley* que Valcke a la mission de conduire à Léopoldville. Mais, en attendant, vous pourrez rendre à l'œuvre de notre Roi des services réels sur l'îlot de Kallina. »

Manduau remercia chaleureusement le chef qui lui permettait d'attacher son nom à la fondation d'un poste important de la route transocéanique, et d'y exercer les premières fonctions.





CHAPITRE XIX

Fin tragique de M. Gamble-Keys. — Excursion de Hanssens sur le lac Mantounba. — L'*En Avant* à Nkougou. — Les Bakanga. — Hanssens reçoit la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold. — Expédition Casman : de Léopoldville à l'Équateur. — L'*A. I. A.* fait des siennes. — Mort de Bennie.

APRÈS un indispensable travail de radoub dont l'exécution avait été confiée à Manduau, la flottille du haut-Congo, reprenait la route de l'Équateur au commencement de Septembre. Sept Européens et quarante-huit hommes de couleur composaient l'expédition, mais une partie de ce personnel était destinée à l'île de Kallin a. Un officier suédois, M. Gieerup, remplissait sur le steamer *En Avant* les fonctions de commandant adjoint de la flottille.

En quittant Kallima-Point, où l'on avait laissé les hommes et le matériel que nécessitait l'installation d'un poste sur ce coin sablonneux, l'expédition croisait, à quelques encablures en aval de Kinchassa, une pirogue indigène montée par des Zanzibarites apportant un message du commandant de Loukoléla-Station.

M. Glave avait expédié en toute hâte vers Léopoldville son embarcation de service pour informer le capitaine Hanssens de la disette à laquelle était en proie la garnison de cette Station, et de la terrible catastrophe qui avait causé la mort de son second, M. Gamble-Keys.

On n'a pas oublié que Stanley avait vivement félicité cet agent subalterne de Loukoléla, pour la part active qu'il avait prise à la transformation de la forêt vierge où s'élève aujourd'hui un embryon de ville africaine.

M. Gamble-Keys, outre son zèle, était doué d'un courage qui allait parfois jusqu'à la témérité.

Le 16 août, peu après le passage devant Loukoléla de l'expédition Hanssens revenant des Falls, M. Glave avait fait part à son second de l'impérieuse nécessité de trouver sans retard des provisions de bouche pour la garnison.

Des voleurs, qui étaient restés inconnus, avaient enlevé pendant la nuit les chèvres et les poules de la station.

Les denrées contenues dans le magasin de vivres et consistant en riz, pois, haricots verts, sucre et café, ne pouvaient, même strictement rationnées, assurer l'existence du personnel de Loukoléla jusqu'à l'arrivée d'une flottille de ravitaillement.

Dans une conjoncture aussi critique, M. Glave ne voyait d'autre parti à prendre que d'envoyer sur le champ son second à la station de Bolobo, pour prier le lieutenant Liebrechts de lui céder quelques rations de vivres.

« Pourquoi tant vous inquiéter, commandant ? répliqua M. Gamble-Keys ; le lieutenant Liebrechts est peut-être lui-même à court de rations, et d'ailleurs nous avons dans nos parages tout ce qu'il faut pour assurer sans frais à la garnison un approvisionnement de viande fraîche. Ce matin, en me promenant sur la lisière de la forêt, j'ai remarqué les traces d'un troupeau de buffles rouges. Nous avons là un ravitaillement tout trouvé ; c'est une petite affaire de quelques coups de fusil qui ne doit pas arrêter un seul instant un fervent disciple de saint Hubert. Accordez-moi mon après-midi, mettez à ma disposition quatre serviteurs noirs, et dès ce soir la viande de boucherie affluera dans notre garde-manger. »

Quelques minutes après cet entretien, M. Gamble-Keys, accompagné de

quatre Haoussas vigoureux armés de sniders, partait pour la chasse aux buffles rouges.

Les chasseurs suivirent un sentier pratiqué dans la forêt vierge et aboutissant, sur la droite de la station, à un étroit vallon traversé par un torrent dont les féconds débordements amenaient, à l'époque des pluies, une végétation d'une vigueur sans pareille.



LE LIEUTENANT LIEBRECHTS.

Dans cette vallée dépourvue de grands arbres, mais tapissée de plantes sarmenteuses, de grandes herbes, d'arbrisseaux, d'arbustes épineux, de roseaux géants et de palmiers nains, les buffles rouges, froissant sous leurs sabots feuilles et fleurs, tiges et rameaux, prenaient bruyamment leurs ébats, mâchant les pousses tendres et flexibles des amomes ou se roulant, en mugissant sans trouble, au plus épais des plantureuses graminées.

M. Keys et son escouade suivant en silence les nombreuses empreintes du passage des buffles arrivèrent, sans donner l'éveil à ce gibier farouche,

jusqu'à une portée de fusil du groupe le plus considérable formé par ces animaux.

Sur un signal du maître, les quatre Haoussas firent avec lui coup double sur ces cibles vivantes; cinq buffles énormes s'abattirent dans les grandes herbes.

Ce brillant résultat cynégétique ne fit qu'accroître l'ardeur des chasseurs qui rechargèrent leurs armes. Les buffles rouges, affolés par la fusillade, après s'être un instant débandés, venaient se reformer en troupeau autour des victimes.

Mais la seconde décharge d'ensemble fut moins heureuse que la première. un seul buffle tomba mortellement frappé; deux autres, blessés légèrement, bondirent, ivres de rage et de fureur, vers leurs antagonistes; le reste du troupeau s'éparpilla dans la vallée.

Les chasseurs gardèrent tout leur sang-froid devant l'attaque soudaine des blessés; ils achevèrent presque à bout portant les deux redoutables assaillants.

Huit buffles de forte taille abattus en moins d'une heure comblaient de joie les Haoussas, qui engageaient M. Keys à rentrer à Loukoléla afin de ramener un peloton de porteurs pour enlever le lourd et encombrant produit de cette chasse si rapidement abondante.

Mais M. Keys, grisé par le succès, persista à poursuivre les buffles; il renvoya ses serviteurs à la station pour annoncer à M. Glave les résultats obtenus. Puis, avec l'ivresse d'un chasseur heureux, insoucieux de l'heure, de la fatigue et des obstacles de la route, l'adjoint de Loukoléla, allant et venant parmi les hautes herbes, tirillant derrière les fuyards, brûla tour à tour ses cartouches et ne songea à cesser l'extermination des buffles qu'au moment où ses munitions furent épuisées.

Cette poursuite acharnée l'avait conduit sur les bords du torrent desséché, où les buffles traqués étaient venus chercher un refuge; non loin de lui, des massifs de calamus géants, aux soyeux panaches argentés, attirèrent son attention. Il résolut, en attendant l'arrivée des porteurs, de couper les tiges les plus élevés de ces roseaux pour signaler les endroits où les buffles étaient tombés dans les herbes.

A l'aide de son couteau de chasse, M. Gamble-Keys eut bientôt fait de tailler plus de hampes qu'il n'en fallait, et, ployé sous le faix d'une gerbe encombrante de longs roseaux, il sonda les fourrés et les massifs au sein desquels étaient tombés les animaux qu'avaient atteints les balles de son snider.

Ses pas le portèrent tout d'abord vers l'endroit où les cinq premières

victimes avaient, dans leur chute, froissé sur un vaste espace l'épais tapis de verdure. A deux mètres de ce champ de carnage, il aperçut un jeune buffle qui flairait le corps de l'une des victimes en poussant de sourds mugissements.

M. Keys s'arrêta, se débarrassa instinctivement de son fardeau et courut se blottir dans un épais fourré. L'animal l'avait aperçu; furieux, l'œil enflammé, il ne perdit point de vue le chasseur imprudent; puis, prenant un élan terrible, il bondit vers la cachette, se rua tête basse sur le malheureux agent qu'enserraient des branches d'arbustes, lui plongea ses cornes dans le corps et le lança à plusieurs reprises en l'air, aussi facilement qu'un enfant reçoit et renvoie un volant sur une raquette.

L'infortuné Gamble Keys dut être tué sur le coup, car les porteurs zanzibarites requis par les quatre Haoussas furent à distance témoins de la fin tragique de leur maître qui ne poussa aucun cri d'angoisse ou de douleur.

On releva le corps lacéré, criblé de blessures de l'adjoint de Loukoléla; la gaine de son couteau de chasse, toujours solidement fixée à sa ceinture, fut retrouvée sur les branches d'un arbuste, à plus de deux mètres du sol.

Pour la première fois, l'Association internationale avait à enregistrer au Congo la mort d'un de ses agents due à une bête féroce.

En apprenant cet effroyable accident, Hanssens fit accélérer la marche des vapeurs, et arriva sans retard à Loukoléla, car il ne s'était arrêté dans les postes d'aval que juste le temps indispensable pour le ravitaillement et la réception des rapports des divers commandants.

M. Glave, cruellement frappé par la mort de son adjoint, avait néanmoins réagi contre la consternation de ses serviteurs et contre la terreur superstitieuse des natifs qui, en apprenant cet accident de chasse, s'étaient rendus chez le mundélé pour lui demander de se mettre à leur tête et d'aller exterminer tous les buffles de la contrée qu'ils regardaient comme des fétiches de mauvais sort désormais déchaînés sur leurs terres.

Un autre fait qui a aussi son caractère et qui ne doit pas être omis, c'est que, malgré le manque absolu de viande, la garnison et les indigènes de Loukoléla ne voulurent point toucher à la chair des buffles qu'avait tués le second de la station.

Devant l'émoi général causé par ce terrible drame Hanssens réunit en palabra le personnel noir de la station et les principaux notables de la contrée, et releva le moral de ces pauvres êtres si enclins à la superstition et au fétichisme; il détermina en outre les natifs à vendre à M. Glave des

poules et des chèvres pour remplacer celles qui avaient été volées et les rassura sur les prétendus méfaits à venir des buffles rouges.

Le lendemain, Hans-ens partait pour Ngombé (quelques-uns écrivent Ngondo) où il installait en qualité de chef de poste un de ses plus fidèles serviteurs le nyampara zanzibarite Ibrahim.

Pendant cette halte, le capitaine reçut la visite d'un trafiquant de l'Iribou qui lui apprit que les chefs de son village étaient fort irrités contre les blancs qui leur préféraient et favorisaient trop manifestement les populations disséminées en aval.

« Boula Matari, ajoutait-il, est venu chez nous ; il a fait avec nos rois l'échange du sang, il nous a promis de bâtir sur nos terres une ville, un centre commercial ; nous attendons toujours la réalisation de ses promesses, et vous venez bâtir sur les terres de Ngombé ! Nos rois seront fâchés, ils vous déclareront la guerre.

— Eh bien, venez avec moi, lui répliqua le capitaine, embarquez sur nos bateaux, et nous irons ensemble faire la paix et renouer des traités d'alliance avec votre puissant souverain Mangombo !

Cette proposition fut acceptée et exécutée de point en point. Mangombo approuva le traité d'amitié que lui soumit Hanssens, fit avec lui le pacte du sang, et se déclara satisfait en apprenant que les natifs de l'Iribou auraient toujours accès dans la ville fondée à Ngombé par les blancs.

Hanssens, que ces divers événements avaient rapproché du lac Mantoumba, résolut d'en explorer les bords et remonta avec le steamer *En Avant* seulement la rivière qui relie le fleuve du Congo au Mantoumba offrant, par son énorme étendue, l'aspect d'une véritable mer intérieure.

Lorsque, par une délicieuse matinée, le steamer arriva devant le lac, il fut obligé de s'arrêter, car l'entrée en était littéralement barrée par un troupeau d'hippopotames. Ces amphibies sont inoffensifs, à condition toutefois que l'embarcation attende, pour avancer, qu'ils aient fini de défilé.

Ce contretemps permit au capitaine d'examiner à loisir le ravissant paysage qu'il avait sous les yeux.

Devant lui s'étalait une immense nappe grise aux reflets argentés, coupée, deçà, delà, par des bancs de sable ou des îles peuplées de grands échassiers, d'ibis, de pélicans. De longues bandes de canards sauvages, de martins-pêcheurs, d'aigles aquatiques fendaient l'espace à fleur d'eau.

À droite et à gauche, sur les bords de la rivière qui venait d'être remontée, une végétation luxuriante, une verdure richement nuancée, entouraient de nombreux villages. Les habitants à la vue du vapeur, abandonnaient leurs huttes ouvertes et couraient en désordre, les uns fuyant

vers l'intérieur, les autres, plus audacieux, se groupant sur les rives, se jetant dans l'eau et gagnant à la nage les flancs du navire.

« Quel plaisir c'eût été pour le pauvre Courtois, pensait le capitaine, de photographier ce spectacle incomparable! Cet amalgame confus, mais ravissant, de vert, de bleu, de gris, d'argent, de bronze, de noir, éclairé par un soleil splendide, compose un de ces tableaux qui défilent le pinceau le plus habile et dont l'œil n'oublie jamais l'éclat. »

Des oiseaux au brillant plumage animent cette contrée fertile, et bien qu'ils fassent un grand tort aux plantations et aux récoltes, les natifs en les chassent jamais.

La pêche est la seule occupation des riverains du lac Mantoumba.

Les collines qui bordent et qui limitent de tous côtés cette immense nappe d'eau ont jusqu'à cinq cents mètres de hauteur.

Hanssens fit l'ascension d'un des pics les plus élevés de la berge occidentale, et entrevit de ce sommet le pays traversé par la rivière Mfini qui va se perdre dans le beau lac Léopold II.

Cette région est composée en partie de bois, en partie de prairies couvertes de grandes herbes. Les forêts sont ravissantes; on y voit des futaies avec des sous-bois où les jasmins et mille variétés d'arbustes

odoriférants mêlent leurs fleurs et leur feuillage aux tiges gracieuses des *lissochilus*, aux palmes élégantes des fougères, au velouté des mousses.

Pendant trois jours Hanssens parcourut avec un charme inexprimable les sites inconnus de ce lac enchanteur. Il avait fait amarrer l'*En Avant* dans une anse abritée par une île inhabitée, et il vivait dans la jungle, sous la tente, goûtant avec bonheur cette vie en plein air, ces journées de bonne fatigue, ces courses capricieuses par monts et par vaux, parcourant le matin la nappe d'eau paisible, escaladant vers midi la falaise escarpée pour y dîner à l'ombre des grands arbres, foulant ensuite les hautes herbes blondes pleines d'insectes multicolores, prolongeant ses excursions dans



UN TRAFIQUANT DE L'IRIBOU.

la forêt vierge, pénétrant, ému et recueilli, dans ces vastes laboratoires de la nature dont les dômes touffus enserrant une atmosphère fraîche et saturée d'arômes enivrants. Puis, le soir venu, il rejoignait son campement pittoresque et s'attardait autour des feux, mollement bercé par les refrains monotones de ses serviteurs noirs et les harmonies sauvages de la jungle.

Si l'Europe s'était engloutie dans un grand cataclysme au cours de cette vie errante et pleine de charmes, si les natifs de l'Iribou s'étaient, manquant à toutes leurs promesses, mis en révolte ouverte contre les équipages restés à Ngombé, le capitaine n'en aurait rien su, car les derniers chaînons de la ceinture montueuse du lac Mantoumba le séparaient entièrement de la zone habitée. A peine quelques campements de pêcheurs indigènes indiquaient-ils sur les bords du lac la présence de l'homme.

Hanssens se laissait aller aux longues rêveries que rien ne troublait; il lui fallut pourtant non sans efforts et sans regrets, s'y arracher, rejoindre sa flottille et continuer la mission exploratrice qu'il avait à remplir.

La flottille s'arrêta dans la première semaine d'octobre devant Nkougou, village bakouti situé en aval d'Équateur-Station.

C'était jour de marché à l'arrivée des steamers, et Hanssens compta près du rivage plus de cent pirogues indigènes.

Le chef de Nkougou, toujours prévenant envers les blancs, vint porter au capitaine, à bord de l'*En Avant*, un superbe régime de bananes, et sollicita la permission de visiter en détail avec sa suite les belles embarcations des mundelés. Il avait, disait-il, vu souvent passer les bateaux de Boula Matari, mais jamais la faveur de courir sur le pont de ces grandes pirogues, de toucher la chaudière, d'examiner les roues, de descendre à la cale, ne lui avait été accordée, tandis qu'elle n'avait pas été refusée aux notables de Wangata (village d'amont).

Hanssens autorisa sur-le-champ le chef nègre et son escorte à fureter partout à bord de l'*En Avant*, mais à respecter, bien entendu, la cargaison du bâtiment.

Aussitôt chef et sous-chefs s'éparpillent sur le pont du navire, courent de l'avant à l'arrière, tirent sur les cordages, essayent d'ébranler la mâture, s'extasient devant la cheminée. L'un d'eux, plus curieux encore et sans songer au résultat qui allait s'ensuivre, ouvrit à l'improviste une des soupapes de la machine laissant échapper la vapeur. Un sifflement prolongé se fit entendre, et l'impression qu'il produisit fut si profonde, que le chef de Nkougou et ses satellites sautèrent comme un seul homme par-dessus bord, effrayant dans leur chute les équipages des nombreuses

pirogues qui entouraient le steamer; et tout ce monde affolé regagna la rive à la nage.

Il y eut alors un brouhaha indescriptible, des cris, des gesticulations, des menaces, des imprécations; mais bientôt les grands éclats de rire, la galeté aussi franche qu'avait été la terreur, succédèrent à ces manifestations hostiles, lorsque les natifs s'aperçurent qu'elles n'avaient pas de raison d'être. Ils revinrent à bord et prièrent le *mundelé* de faire siffler encore la machine. Hanssens se prêta gracieusement à cette fantaisie, et profita de la joie des naturels pour en obtenir à bon compte un stock considérable des produits alimentaires du marché de Nkougou.

Le lendemain, le capitaine Hanssens retrouvait son ami Van Gele à l'Équateur.

Le lieutenant revenait d'une excursion chez les Bakanga, habitants de la rive droite, en face de sa station. Il vantait l'industrie agricole de ces nègres; partout, racontait-il, chez les Bakanga comme dans les districts riverains du haut fleuve, on rencontre auprès des villages des champs bien cultivés où croît abondamment le manioc, ce précieux tubercule dont la farine sert à faire le pain indigène. L'igname, dont la racine remplace avantageusement la pomme de terre, le maïs et la patate douce ne sont point non plus négligés.

Ces quatre principaux produits font l'objet de la grande culture des natifs. Les champs sont généralement situés au milieu de la forêt vierge défrichée, à une centaine de mètres des villages.

Dans les jardins, autour des habitations, croissent presque sans soin : l'arachide, dont on fait chez les Bakanga, comme dans l'Iboko, trois récoltes par an; la canne à sucre, que les nègres mâchent par gourmandise, sans songer néanmoins à en faire du sucre; mais dans quelques villages où le palmier vinifère manque, les indigènes extraient du précieux roseau une bière qui, fermentée, est connue sous le nom de *pombé*.

Le tabac, également cultivé dans les districts équatoriaux, y est d'une espèce assez bonne, bien qu'assez amère et de beaucoup inférieure à celle de toute première qualité, pouvant rivaliser avec les plants de la Havane, qui fait dans les environs de Loukoléla l'objet d'un important trafic.

Enfin, partout aussi Van Gele avait rencontré le bananier et l'élaïs, dont les nègres récoltent l'huile et les graisses pour leur usage personnel, négligeant d'en faire l'objet d'un commerce sérieux.

A côté de ces divers produits exploités par les Bakanga, quantité d'autres plantes qui croissent à l'état sauvage pourraient, si la culture en était

sérieusement entreprise par des blancs, devenir une source intarissable de bien-être aussi bien pour les travailleurs noirs que pour les exploitants européens.

Parmi ces plantes nous citerons : le caoutchouc, qui pousse en quantité incommensurable dans toutes les forêts et qui n'est exploité nulle part, Van Gele avait pourtant trouvé près d'un village un tambour abandonné dont la membrane était en caoutchouc; le café, dont Van Gele avait remarqué des plants superbes, mais à l'état sauvage; enfin le cotonnier, l'indigotier, le cacaoyer, le muscadier, etc., etc.

« Mais, dit tout à coup Hanssens en interrompant Van Gele dans sa complaisante énumération des richesses qu'il avait entrevues, c'est une inépuisable mine de revenus agricoles que ce district des Bakanga. Nous allons, lieutenant, y retourner ensemble, nous en visiterons le chef et nous lui proposerons un traité d'alliance. Il importe de rattacher au plus tôt ce fertile territoire au protectorat de l'Association et d'y faire flotter le drapeau bleu à étoile d'or. »

L'effet suivit de près la parole. En moins d'une semaine le district bakanga, dans sa partie située entre l'Oubangi au sud et l'Iboko au nord, était parcouru et gagné au protectorat. C'était là une vraie conquête pacifique.

En rentrant à Équateur-Station, Hanssens prenait connaissance d'un message par lequel le colonel de Winton le mandait à Léopoldville.

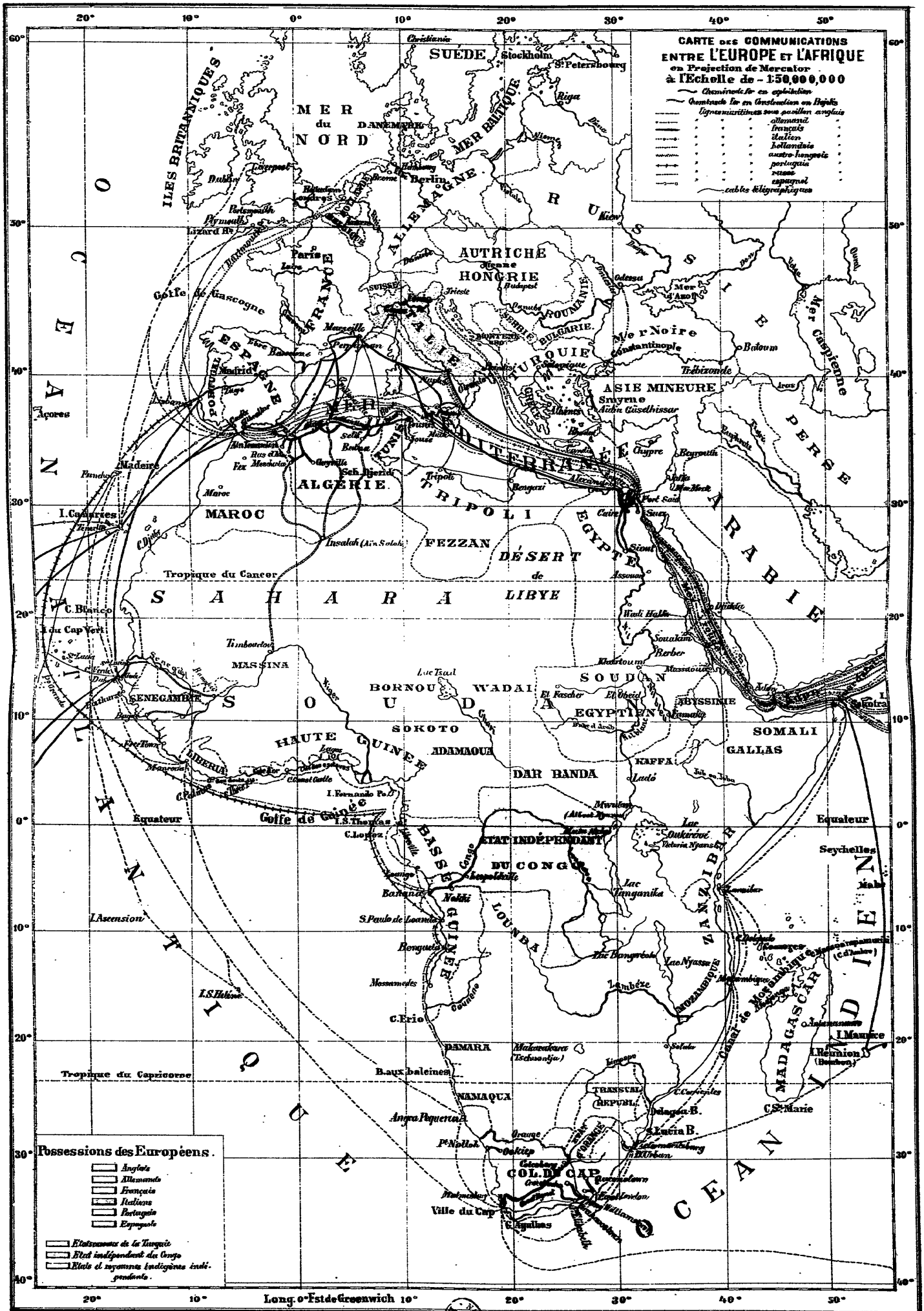
L'administrateur général, qui venait avec le steamer *Peace* des missions anglaises, d'explorer le cours inférieur du Kwa, arrivait à Léopoldville deux jours seulement avant la flottille du haut Congo.

Hanssens, qui avait pris à Bolobo, sur son vapeur, le lieutenant Liebrechts également invité à se rendre dans la capitale du moyen Congo, s'arrêtait le 31 octobre au pied de la terrasse que l'on connaît et dont les constructions élégantes témoignent des labeurs de Braconnier et de Valcke.

La garnison de Léopoldville l'attendait en armes, devant le débarcadère; tous les Européens à demeure ou de passage dans la station, et parmi lesquels figuraient au premier rang le capitaine Zbořnski, Guillaume Casman, Delatte, Manduau, Van den Plas, Waterinckx, étaient groupés près du colonel de Winton.

Hanssens et Liebrechts, qui ne savaient à quelle cause attribuer l'éclat inusité de cette réception, se rapprochèrent fort intrigués du groupe des blancs.

Le colonel marchant alors à la rencontre des deux officiers, fit signe au capitaine de s'arrêter et lut à haute voix, mais non sans émotion, l'arrêté



**CARTE DES COMMUNICATIONS
ENTRE L'EUROPE ET L'AFRIQUE**

en Projection de Mercator
à l'Echelle de - 1:50,000,000

— Chemins de fer en exploitation
— Ouvrages en construction en Europe
— Lignes maritimes sous pavillon anglais
— — — — — allemand
— — — — — français
— — — — — italien
— — — — — hollandais
— — — — — austro-hongrois
— — — — — portugais
— — — — — russe
— — — — — espagnol
— — — — — câbles télégraphiques

Possessions des Européens.

- Angleterre
- Allemagne
- Espagne
- Italie
- Portugal
- Espagne

— Etats-Unis de la Turquie
— Etat indépendant du Congo
— Etats et royaumes indigènes traités

par lequel S. M. Léopold II conférait au capitaine Edmond Hanssens, la croix de chevalier de son ordre, en récompense des éminents services rendus par l'officier belge à l'œuvre internationale du Congo.

Le capitaine Zboński sortant des rangs des Européens, vint solennellement remettre au nouveau chevalier la croix et le ruban de l'ordre de Léopold. Les troupes zanzibarites présentèrent les armes; tous les blancs,



LE DOCTEUR NILIS.

tête découverte, acclamèrent le héros de cette touchante cérémonie. Puis, à tour de rôle, les Européens serrèrent affectueusement la main du nouveau légionnaire. Tous les visages étaient rayonnants, et parmi ces braves pionniers de nationalités diverses il n'était pas un cœur qui ne battît à l'unisson du cœur de Hanssens.

Un banquet splendide suivit cette réception. Les mets les plus recherchés, des vins de tout cru, mis depuis longtemps en réserve par les divers

agents qui s'étaient succédé à Léopoldville, des plumpuddings confectionnés par les missionnaires anglais du voisinage qui avaient réclamé la faveur de prendre part au festin avec leurs alliés, mirent le comble à l'entrain des convives; de nombreux toasts furent portés par des Anglais, des Suédois, des Italiens, des Français et des Belges à la santé du roi Léopold II et du vaillant capitaine Hanssens, à la prospérité des missions civilisatrices de l'Afrique centrale. Les applaudissements et le bruit des verres qui s'entrechoquaient ne firent point défaut à ces santés sympathiques.

« Il me sera impossible, écrivait le capitaine, d'oublier la journée du 31 octobre 1884. De ma vie je n'ai reçu autant que ce jour-là des preuves de reconnaissance, des marques d'intérêt, des protestations d'amitié et d'attachement de la part d'hommes de cœur originaires de toutes les nations du vieux-monde civilisé et incivilisé.

« Européens, Zanzibarites et indigènes m'ont témoigné les plus vives et les plus sincères félicitations; les noirs m'expliquaient à leur manière qu'ils savaient l'honneur suprême que le Chef du mpoutou venait de m'accorder.

« J'étais profondément ému, et du fond de l'âme j'ai béni les privations, les dangers, les fatigues, les rigueurs d'un ciel de feu, les miasmes pestilentiels, les moustiques, les insomnies, les heures de fièvre, les transes causées par la crainte de la famine, les ennuis, la nostalgie, les déboires, en un mot les misères de tout genre que j'avais bravées durant trois années en servant l'œuvre africaine, et qui me valaient une récompense enviable et les éloges flatteurs de mon auguste et généreux souverain. »

Le 3 novembre, les agents réunis à Léopoldville apprenaient qu'à la demande du gouvernement du roi Humbert, l'Association internationale allait envoyer une expédition chez les Basoko, pour tenter la délivrance d'un explorateur italien ayant nom Casati, capturé par les riverains du Népoko, au retour d'une campagne au Soudan.

A cette nouvelle officieusement communiquée par M. Saulez, chef de Léopoldville, l'âme chevaleresque de Hanssens tressaillit et le capitaine, oubliant les fatigues et les épreuves de ses longs et récents voyages, s'offrit spontanément pour voler à la libération de l'infortuné captif.

Trois jours plus tard, à l'issue d'un entretien avec le colonel de Winton, le capitaine Hanssens notifiait aux agents placés sous ses ordres, mais sans dire les motifs de sa résolution soudaine, son intention de rentrer en Europe par la malle portugaise quittant Banana le 17 novembre.

La foudroyante nouvelle de cette démission causa une impression douloureuse aux agents de la zone du haut Congo; quant aux pionniers belges

enrôlés sous la bannière bleue de l'Association, ils éprouvèrent une profonde tristesse : le départ du chef qu'ils adoraient laissaient dans leur cœur un vide que le temps ne comblerait jamais.

Avant de quitter Léopoldville, Hanssens partagea le commandement de la division du Stanley-Pool aux Stanley-Falls entre deux de ses compatriotes aussi estimés par les Européens qui les avaient vus à l'œuvre en Afrique que respectés et écoutés par les populations indigènes, entre Guillaume Casman et le lieutenant Van Gele.

Casman, dont on sait la belle conduite à Mukumbi, fut nommé commandant de la station de l'Équateur, avec juridiction sur la portion du fleuve située entre ce poste et le Stanley-Pool; le lieutenant Van Gele eut sous ses ordres la plus belle province du haut Congo, mais aussi la plus dangereuse, celle qui s'étend de l'Équateur aux Stanley-Falls.

Après la nomination de ces deux hommes d'élite, nomination qui fut unanimement approuvée par les agents internationaux des stations établies entre Léopoldville et Ouana-Rousari, le capitaine Hanssens quittait Léopoldville-station le 8 novembre, pour se rendre à Vivi.

En route, il rencontra à Manyanga-Nord son ami et compatriote le docteur Nills, qui venait d'être chargé du service sanitaire de l'expédition organisée sous la direction du lieutenant Valcke, pour transporter de Banana au Pool le futur steamer-amiral de la flottille du haut Congo, le *Stanley*.

Entre-temps, Casman, chargé à brûle-pourpoint d'organiser en cinq jours une expédition vers le haut Congo, recrutait à Léopoldville les éléments réclamés par cet important voyage.

Sur les indications mêmes du capitaine Hanssens, le nouveau chef de la division du Pool à l'Équateur songeait à s'adjoindre en qualité de second un agent belge, Léon Stevart, remplissant depuis deux mois à Léopoldville les fonctions intérimaires de directeur des cultures.

Né à Somzée en 1846, Léon Stevart était au Congo depuis le mois d'août 1884. Arrivé en pleine saison sèche, il avait ressenti à Vivi les premières atteintes de la fièvre bilieuse. Quoique malade, il avait, d'étape en étape, gagné Léopoldville en septembre, avec l'intention d'y attendre le retour du capitaine Hanssens alors en expédition dans le haut Congo.

Ennemi du repos, brûlant du désir de se rendre utile et ne tenant pas assez compte de sa maladie, Stevart avait sollicité l'emploi d'agronome vacant à la station. Malheureusement, le mois d'octobre avait ramené son cortège ordinaire de pluies et de chaleurs intermittentes, source d'affections morbides de tout genre. Le nouveau venu mal acclimaté, travaillant

tantôt sous l'averse, tantôt sous les rayons brûlants du soleil, se trouvait, au moment du départ de l'expédition Casman, dans un état de santé fort critique; il dut se résigner à prendre à contre-cœur le chemin du sanitarium de Boma, pendant que Guillaume Casman quittait Léopoldville pour se rendre à la station de l'Équateur.

« Le 12 novembre 1884, dit Casman dans son journal de voyage auquel nous empruntons l'extrait suivant, nous quittons Léopoldville à deux heures de l'après-midi. La flottille se compose du *Royal*, capitaine Nicholls, mécanicien Hamberg (Belge); de l'*A. I. A.*, mécanicien Bennie, ayant à bord Liebrechts et Van den Plas; de l'*En Avant*, sur lequel j'ai pris passage, et d'une baleinière montée par neuf hommes.

« A trois heures et demie nous arrivons à Kinchassa, où nous débarquons; nous en repartons le lendemain matin à neuf heures.

« Chemin faisant, nous tuons cinq canards, de quoi garnir le garde-manger; nous touchons à Kimpoko, où M. Gleerup, agent suédois, prend place à bord de l'*A. I. A.*; il se rend aux Stanley-Falls en qualité de second du lieutenant Wester.

« Le 14 novembre, nous jetons l'ancre, à la sortie du Pool, dans un endroit facilement abordable. L'*A. I. A.* commence à nous jouer des tours; sa chaudière est avariée et nous devons procéder à sa réparation immédiate, besogne fort compliquée qui nous fait perdre plusieurs heures.

« Le 17, nous touchons à Msuata, où papa Gobila réclame avec instance un nouveau chef blanc; puis à la pointe de Ganchu, où le chef de ce nom m'envoie en échange d'un présent un superbe poisson tout frais pêché et un pot de malafou; à cinq heures du soir, nous débarquons à Kwamouth-Station, que commande le lieutenant suédois Paych.

« Les 19 et 20 novembre, l'*A. I. A.* continue à nous jouer des tours; sa chaudière subit un nettoyage en règle, et nous sommes retenus à l'embouchure du Kwa jusqu'au 21.

« Dans la nuit du 21 au 22, nous couchons à Loussala, petit village de la rive gauche, où la population nous témoigne une grande bienveillance.

« Le 22, nous stoppons à onze heures le long de la rive gauche, pour permettre à l'*A. I. A.*, qui nous suit avec peine, de nous rejoindre.

« Les natifs se rassemblent à la rive; la plupart ont le corps enduit d'ocre rouge; ils sont tous armés de lances, quelques-uns ont de vieux mousquets. Une femme a les cheveux réunis en un gros bourrelet qui va du front à la nuque; le reste de la tête est rasé et couvert d'un enduit couleur d'encre; de loin, cette coiffure bizarre produit l'effet d'un casque bavarois.

« A deux heures de l'après-midi, nous jetons l'ancre devant Mabimo, où Hanssens a depuis peu de temps installé un poste de Zanzibarites.

« Notre flottille est aussitôt entourée de pirogues; les steamers, littéralement pris d'assaut par une population sympathique, ont grand'peine à aborder.

« Les indigènes grimpent sur le pont des steamers; c'est à qui nous saluera le premier, nous pressera les mains; la curiosité est tellement forte



LÉON STEWART.

que les natifs essayent de pénétrer dans les cabines par les fenêtres.

« Le grand chef Mokatoula et sa femme Yekelle viennent à bord de l'*En Avant*; la digne dame porte à son cou un collier de cuivre pesant au moins vingt-cinq livres; elle est au demeurant charmante, bien disposée, trop bien disposée même en faveur des mundelés.

« Grâce aux nombreux cadeaux que j'offre à sa gracieuse épouse, Mokatoula consent à passer avec moi un traité rangeant sous le protectorat de l'Association le village et le territoire de Mabimo.

« Le 24, nous arrivons à Bolobo, où nous laissons Liebrechts, chef de cette station, et le mécanicien Nicholls, souffrant de la bilieuse.

« L'A. J. A. fait encore des siennes, et nous passons toute la journée du 25 à réparer et à essayer cette maudite embarcation.

« Le lendemain, au moment de notre départ de Bolobo-Station, MM. Jacques de Brazza et Pecili, agents de la mission française, viennent nous saluer : ils se rendent en pirogues à l'embouchure de l'Alima.

« Le 27, nous recueillons à bord de l'*En Avant* un chef indigène et ses trois épouses, qui se rendent à Bousindi, petit village en amont de Ngombé.

« La partie du fleuve que nous parcourons ce jour-là est réellement splendide.

« Le fleuve, parsemé d'îlots innombrables couverts de hautes herbes ou garnis d'une végétation luxuriante et touffue, coule entre deux rives assez basses où se massent en forêts primitives les plus beaux arbres des tropiques.

« Ça et là, dans les éclaircies des forêts, derrière d'épais rideaux d'arbres et d'arbustes habités par des singes qui font notre joie, nous apercevons des agglomérations de huttes, des villages dont les populations habituées déjà au passage des steamers ne manifestent, à notre approche, aucune surprise, aucune disposition hostile.

« Le 28, la navigation de nos vapeurs est fréquemment interrompue par des troupes d'hippopotames, parmi lesquels je fais plusieurs victimes. A neuf heures et demie du matin, nous atterrissons à la rive gauche pour renouveler notre provision de bois, des indigènes accourent en grand nombre et essayent de s'opposer à nos coupes de bois. Ils sont tous armés de lances, de flèches, d'arcs et de boucliers; mes hommes prennent les armes, tiraillent en l'air, et les sauvages se débandent et courent se cacher dans les hautes herbes.

« Au moment où nous recommençons nos coupes, les assaillants retournent offensivement, plus nombreux et poussant des clameurs terrifiantes.

« Afin d'éviter un conflit sanglant et inutile, je commande la retraite vers les bateaux. Nous partons sans coup férir, et nous allons faire du bois deux heures plus haut.

« Sur le fleuve, les bandes d'hippopotames continuent à se montrer en grand nombre. Mes camarades et moi nous en tuons en quantité suffisante pour alimenter une armée de soldats affamés.

« Le 29, nous voguons dans des parages qui rappellent une mer inté-

rière par l'ampleur immense, la masse énorme des eaux du fleuve et de la fureur des vagues : Les vapeurs sont ballotés par les lames, comme s'ils naviguaient sur un océan fouetté par la bourrasque ; le vent est d'une violence inouïe, des nuages noirs et épais obscurcissent le ciel, et les mille et une îles-bouées qui émaillent la nappe chiffonnée du fleuve, apparaissent comme autant de noirs écueils inabordables.

« Le 30, à deux heures et demie, l'orage avait cessé, et nous pûmes aborder à la rive gauche, en un endroit assez bas, mais couvert de hautes herbes



TROUPEAU D'HIPPOPOTAMES.

et d'épines. Pour installer notre bivouac de repos à l'abri d'arbres tutélaires, nous dûmes traverser un marais infect, patauger pendant une heure dans la fange et travailler ensuite jusqu'à minuit, à la lueur argentée de la lune.

« Vers six heures du soir, tandis que nous dressions nos tentes, une flottille indigène composée de quinze pirogues, stoppa près de nos vapeurs. La plus grande de ces embarcations était montée par vingt-cinq personnes les autres, plus petites, contenaient chacune environ quinze pagayeurs debout.

« Sur leur demande, ces indigènes, natifs de l'Iribou, furent admis à cam-

per près de nous. Leurs feux brûlèrent bientôt à côté des nôtres, et nous pûmes assister au curieux et bruyant spectacle d'un bivouac nègre.

« Le chef de cette caravane m'assura de l'amitié de Mangombo, makoko de l'Iribou, pour tous les enfants de Boula Matari, et m'invita à me rendre dans ce village, pour y faire l'échange du sang. Son accoutrement était fort simple; il portait, comme la plupart de ses satellites, une peau de singe lui couvrant la tête et les épaules; cette même fourrure lui servait de couverture de voyage, car il s'endormit à la belle étoile, sur une couche d'herbes sèches, n'ayant en guise de couvre-pieds que cette seule peau de soko.

« Le 1^{er} décembre, nous levons l'ancre à cinq heures du matin, après avoir pris congé de nos voisins fort aimables, les caravaniers de l'Iribou. Dans l'après-midi, nous sommes assaillis par une épouvantable tempête accompagnée de tonnerre; le fleuve devient terrible; le *Royal* et l'*En Avant* remorquant la baleinière opposent aux lames irritées une résistance héroïque, mais l'*A. I. A.* recule devant la violence des flots, et Bennie amarre prudemment à la rive ce malencontreux bâtiment.

« Au coucher du soleil, le *Royal* et l'*En Avant* relâchaient dans une petite baie bien abritée; et nous passions la nuit sans encombre, près d'une bourgade de la rive gauche, à la lisière d'une épaisse forêt.

« A l'aube nous reprenons notre route, sans nous soucier du bateau retardataire. Quel n'est pas notre étonnement en arrivant à Loukoléla de trouver l'*A. I. A.* mouillé au pied de la falaise au sommet de laquelle flotte le drapeau bleu!

« Bennie avait bravement piloté son embarcation à travers les flots du fleuve, au cours de la nuit précédente, dans l'espoir de nous rejoindre; n'ayant pas aperçu les steamers, il avait poursuivi sa route, et était arrivé avant nous à Loukoléla. L'*A. I. A.* avait encore fait des siennes, mais cette fois le vaillant steam-boat ou mieux son mécanicien méritait une mention honorable. Depuis que la navigation à vapeur était ouverte sur le haut Congo, c'était la première fois qu'un steamer effectuait de nuit et sans encombre une étape de plusieurs lieues marines, à travers un lacs d'flots et de bancs de sable à fleur d'eau.

« A Loukoléla, nous trouvâmes M. Glave fort occupé avec les natifs de l'endroit; l'agent anglais repoussait en termes indignés une invitation pressante des sauvages d'assister à une scène de meurtre au village de Loukoléla. Il s'agissait de la décapitation d'un esclave mâle qui avait tenté de s'évader.

« J'engageai M. Glave à accepter l'invitation, et nous nous rendîmes tous

deux en compagnie d'une foule d'indigènes sur la place du village où devait avoir lieu l'exécution.

« Le condamné était ficelé, garrotté, lorsque nous arrivâmes, et le bourreau, en lui caressant les omoplates du tranchant d'un énorme coutelas, avait déjà marqué la place où il devait frapper. L'assistance délirait de joie; les lazzis allaient grand train et c'est à peine si notre approche fut remarquée, tant l'enthousiasme était grand. Cependant quelques voix crièrent : « Les mundelés! les mundelés!... » On nous livra passage jusqu'au billot.

« Je m'enquis aussitôt du délit du coupable.

« Un tratiquant bayanzi vint à moi et me déclara que l'esclave avait mérité la mort, pour avoir essayé de se soustraire à son autorité.

« Je l'ai acheté sur la rive droite, dit-il, je l'ai payé bien cher, et depuis plusieurs jours il brise à tout instant les cordes qui l'attachent, il tente de m'échapper, et par conséquent de me voler.

« — Mais, répliquai-je, si vous tuez cet homme, vous serez encore plus volé... Combien vous a-t-il coûté?... je vous rendrai en beaux mitakos la valeur de cet esclave, et je l'emmènerai avec moi... »

« Le marchand réfléchit et me demanda trois cents mitakos; je payai, et j'emmenai avec moi ce pauvre diable qui me promit de bien travailler et de ne me quitter jamais. Les natifs étaient désespérés, plusieurs murmuraient et auraient bien voulu me faire un mauvais parti, ma conduite les privait d'une distraction favorite : voir décoller un être humain.

« Le lendemain, M. Glave et moi, à bord du *Royal* et de l'*En Avant*, nous nous rendons à Mbounga (rive droite) pour acheter des pirogues. Le fleuve est si large en cet endroit que la traversée nous demande deux heures. En arrivant à Mbounga, nous ne sommes pas peu surpris d'y trouver un petit vapeur français ayant à bord MM. Dolisée et Michaud, de l'expédition de Brazza. Ces messieurs nous invitent à dîner à leur bord, et nous y prenons un repas peu copieux, mais très gai. M. Dolisée nous affirme qu'il a, pour sa part, fort regretté la démission du capitaine Hanssens.

« C'était l'émule de notre chef, dit-il, il a battu de Brazza à plate couture par la célérité de ses déplacements; il a planté partout en amont sur les rives du fleuve le drapeau de l'Association, avant que nos compagnons aient pu y faire pénétrer l'influence française; mais le vaillant officier belge était un rival franc et loyal, et pas un de nous, pas un homme de l'expédition française ne lui a gardé rancune, bien au contraire nous estimons à sa haute valeur cet explorateur infatigable. »

« J'éprouvais une bien vive satisfaction à entendre l'éloge de mon valeu-

reux compatriote fait par un agent d'une mission rivale. MM. Dolisée et Michaud ont acquis toute mon amitié; leur amabilité envers nous n'a pas cessé un seul instant; ils nous ont aidés à marchander les pirogues que nous avons achetées, et dans la soirée je leur ai offert un souper à bord de l'*En Avant*.

« Le lendemain, M. Dolisée revenait avec moi jusqu'à Loukoléla. En route, nous fûmes assaillis par une tempête épouvantable, qui nous obligea à chercher un refuge dans une crique abritée de la rive droite.

« Le 5 décembre, nous rentrions à Loukoléla-Station, et j'accordai à mes équipages une journée de repos.

« Trois jours après, la flottille jetait l'ancre devant Ngombé, poste fondé par Hanssens; j'inspectai cette petite station, où tout était en bon ordre, et je rendis visite au chef indigène, à qui je remis en présent quelques mètres d'étoffe: le bonhomme en avait grand besoin pour se vêtir d'une façon plus décente, car sa toilette de gala était d'un décolleté dont les gravures représentant Adam au paradis terrestre peuvent seules donner une idée.

« Le 9, à huit heures du matin, nous étions à Boutunu, village très peuplé sis en aval d'Iribou.

« Les habitants de cette localité furent avec nous d'une courtoisie sans égale. C'était la première fois que les blancs les honoraient d'une visite; mais ils connaissaient par ouï-dire les exploits des enfants de Boula Matari. Leur grand chef me fit des avances, il sollicita la faveur de ranger son district sous le protectorat du drapeau bleu.

« A une heure de l'après-midi, nous arrivons à Bousindi, résidence du chef Mayongo, que nous avons avec ses trois épouses à bord de l'*En Avant*.

« On nous fit dans ce village une réception cordiale et tapageuse. Mayongo nous invita à prendre du malafou chez lui; je m'y rendis en compagnie de Van den Plas et de Bennie.

« Le soleil brillait alors de tout son éclat, et je fis à trois reprises différentes remarquer au mécanicien du *Royal* l'imprudance qu'il commettait en sortant à cette heure sans casque, la tête simplement coiffée d'un léger berret de soie. Bennie ne tint aucun compte de mes conseils.

« Chez Mayongo, nous fûmes naturellement fort entourés; les épouses en nombre illimité de ce riche potentat aimaient beaucoup les mundelés, à l'instar de leur seigneur et maître; nous ingurgitâmes de copieuses rasades de malafou et l'Anglais Bennie vida fébrilement des Calebasses entières de cette boisson capiteuse.

« De retour à bord, le mécanicien se plaignit de violents maux de tête;

je l'obligeai de se coucher dans la cabine de l'A. I. A., sorte de cage à claire-voie installée à l'arrière de ce steamer par Ed. Manduau, et je regagnai l'*En Avant* pour préparer un ballot de présents promis à Mayongo.

« Comme j'étais occupé à cette besogne, un coup de feu parti du pont de l'A. I. A. attira mon attention; je levai la tête et j'aperçus Bennie debout sur le tribord de son bateau, gesticulant et criant, un revolver à la main. Je lui ordonne de se mettre au lit, et M. Gleerup lui fait la même injonction. Bennie jette son arme au fond du bateau, mais il court la ramasser presque aussitôt, puis il la montre à tous les regards, balbutie des paroles sans suite et menace de son revolver tous ceux qui veulent l'approcher.

« Je saute par dessus le bord de l'*En Avant*, et je grimpe par le bordage de l'A. I. A. pour aller lui arracher le revolver des mains et pour tâcher de calmer ce pauvre malade.

« Mais, hélas! au moment où j'allais l'atteindre, je vois le malheureux placer sur sa tempe le canon de son revolver... Le coup part, et l'infortuné mécanicien tombe baigné dans son sang, et pour ne plus se relever! Il avait agi sous l'influence d'une insolation...

« Ce sombre drame nous consterna. Bennie était depuis longtemps au service de la flottille; les équipages noirs l'aimaient et le respectaient; les blancs de l'expédition trouvaient toujours en lui un compagnon serviable, un travailleur ingénieux et actif.

« Le 10 décembre, nous engageâmes des pourparlers avec les chefs de Bousindi. Mayongo nous accorda pour notre pauvre camarade la concession d'un petit terrain situé sur le bord du fleuve, à l'ombre d'un bombax séculaire.

« L'inhumation eut lieu à trois heures de l'après-midi.

« Témoin de nos regrets, Mayongo avait prescrit à quelques-uns de ses sujets de se joindre au cortège; et nous eûmes beaucoup de difficultés pour imposer à cette escorte sauvage le silence le plus absolu, pour défendre les danses, les chants et les libations sur les bords de la fosse entr'ouverte.

« Avant de quitter Bousindi, je fis planter sur la tombe de cet agent de l'Association une croix avec l'inscription: *A Bennie, décédé le 9 décembre 1884.* Il n'y a pas de pierres dans les environs pour élever un mausolée; mais les indigènes ont juré de respecter la dépouille mortelle de notre ami, et en revenant des Falls les bateaux rapporteront les matériaux nécessaires pour construire un tombeau digne de ce martyr d'une cause humanitaire, victime du soleil de l'Afrique équatoriale.

« Le 11, nous quittons Bousindi, et après une halte dans la capitale

de l'Iribou où je remets à Mangombo un présent de la part de Boula Matari II. »

Le 12, les steamers s'arrêtent devant Équateur-Station. A la vue des embarcations dont les pavillons sont en berne, le lieutenant Van Gele court à bord de l'*En Avant*, cherche du regard le capitaine Hanssens, et demande d'une voix saccadée s'il est arrivé malheur au commandant de la zone du haut Congo.

Casman rassure aussitôt son compatriote, puis il lui remet les plis cachetés qui l'investissent du commandement de la division du haut Congo, comprise entre l'Équateur et l'île Ouana-Rousari.



CHAPITRE XX.

Casman à l'Équateur-station. — Van Gele et Coquilhat dans l'Iboko. — Les Bangala et leur roi Matamwiké. — Entrevues de Van Gele et de Tippo-Tip. — Les traversées transcontinentales africaines. — L'explorateur Amelot sur la route des Falls à Zanzibar. — Le haut Congo ouvert à la civilisation.

POUR laisser le moins d'embarras possible à son successeur et le mettre tout à fait au courant de ses nouvelles fonctions, le lieutenant Van Gele retint du 12 au 20 novembre la flottille dans les eaux d'Équateur-Station.

Le fondateur de Moukumbi n'avait pas encore rencontré en Afrique un domaine aussi vaste et aussi confortable que celui où il allait établir son quartier général comme chef de division de la première zone du haut Congo.